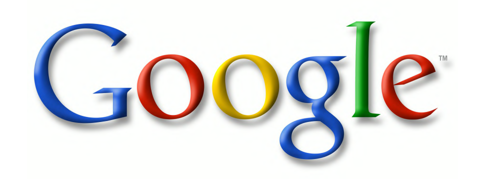

Google

L'HISTOIRE DES QUATRE FILS D'AYMON,

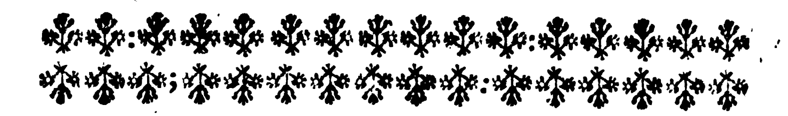
Revûe, corrigée de nouveau & augmentée.



A AVIGNON,

Chez JACQUES GARRIGAN, Imprimeur-Lib.
Place Saint Diedier.

M. DCC. LXVII.



AVIS AU PUBLIC.

BIEN que selon l'opinion de quelques-uns, dans les Livres qu'on appelle Romans, il y ait plus de recréation que de verité, toute-fois qui les sçait bien éplucher ne trouvera point d'artifice en tout, mais principalement en cette Histoire de Charlemagne, du Duc Aimon, & de ses quatre fils. Car on ne doute pas que Charlemagne, qui baille commencement à ce Livre, n'ait regné hereusement, & fait son devoir pour exterminer la Loi de Mahomet, & agitée par des continuelles guerres, tellement que sa mort causa grande joye aux Sarrasins, & à la maudite secte des Arriens. Et l'on peut voir la verité de ceci aux Annales d'Aquitaine, part. 2 chap. 6. Auto Sabell. liv. 9. chapi. 8. Le Duc Aimon du païs de Saxe eut quatre fils, l'un desquels etoit Renaut, surnommé de Moutaubant, à cause du Château que le Roi lui donna. Cela est porté par l'Histoire: & personne ne peut nier les grands exploits & les belles vertus de Renaut, & l'obéissance qu'il portoit à son souverain Seigneur.

Touchant la voie droite dudit Château de Montauban, de laquelle parle le vingtiéme Chapitre de ce Livre, on verra comment se sauverent Renaut & les siens affamés par un long siége, cela se voit dans l'Histoire de Froissard, 3. vol chap. 18. & le même Autheur parle aussi de l'antiquité de la Maison de Renaut de Montauban. Au reste il y a plusieurs choses pour la recréation des esprits nobles, après avoir satisfait aux choses nécessaires. Il y en a aussi pour instruire & animer les Gentilshommes à bonne & juste guerre, & on y voit plusieurs stratagémes & ruses de guerre. Il n'est pas seul à parler de cette sorte, car Homere, Virgile, & autres Auteurs: ont enrichi leurs Histoires de beaucoup de choses semblables, pour servir d'ornemens à leur matiere, autrement elle eût été trop bréve. C'est pourquoi, mon cher Lecteur, tu recevras agréablement cette Histoire, tant pour les raisons susdites, que parceque je l'ai recueillie de vieux Livres pleins de fautes, & d'un langage barbare, pour la mettre en un Volume plus correct, & dans un langage plus intelligible. Fais en ton profit, & attens mieux à l'avenir. Adieu

L'HISTOIRE
DES NOBLES ET VAILLANS CHEVALIERS
LES QUATRE FILS D'AIMON.



Comme Charlemagne fit Chevalier les quatre fils d'Aimon, & comme le Duc d'Aigremon tua Lohier fils ainé de Charlemagne.

DANS l'Hiſtoire de Charlemagne nous liſons qu'un jour de pentecôte il teint une grande Cour à Paris, aprés qu'il fut revenu d'Italie, où il vainquit les ſarraſins, commandés par Guitelin le Seſne, en laquelle bataille perirent pluſieurs Rois, Ducs, Princes, Comtes, Barons & Chevaliers; comme Salomon de Bretagne, Huon comte du mans, Meſſire Amou de beaulan, Galerant de Bouillon, & pluſieurs autres grands Seigneurs. Les douze Pairs de France étoient venus en Cour & pluſieurs Allemans, Anglois, Normans, Poitevins, Bretons, Lombars, & entr'autres le vaillant Duc Aymon de Dordonne, lequel avoit amené ſes quatre fils, à ſçavoir, Renaud, Alar, Guichard & Richard, qui étoient merveilleuſement beaux, ſages, puiſſans & généreux; mais principalement Renaut, qui étoit le plus grand homme de ſon tems, car il avoit douze pieds de hauteur. En cette fête & aſſemblée le Roi dit, Barons, mes freres & amis; vous ſçavez que par votre aide j'ai conquis beaucoup de pays, & détruit

le maudit Guitelin, avec ses sarrasins, non sans perte de beaucoup de sang Chrétien, & de plusieurs braves Chevaliers & Gentilshommes: ce qui est arrivé par la faute de plusieurs de nos vassaux & sujets, qui ne nous ont point voulu sécourir, bien que nous leur eussions mandé; comme le Duc Gerard de Roussillon, le Duc Nanteuil, & le Duc Beuves d'Aigremont, qui sont tous trois freres germains, dont j'ai grand sujet de me plaindre; & je vous assure que sans le secours de Messire salomon, qui vient avec trente mille hommes, & Messire Lambert Berroier, Messire Geofroi de Bourdeille, avec Galerant de Bouillons, qui portoit notre étendart, nous eussions été vaincus. Je manderai derechef ausdits trois freres, & particulirement au Duc Beuves d'Aigremont que s'ils ne se rangent à leur devoir, & n'obéissent à mes Ordres, je les irai voir en personne, & en ferai telle punition exemplaire, qu'il en sera parlé par tout le monde.

D'abord le bon Duc Nesme de Baviere se leva, qui dit au Roi: Sire, il me semble que vous ne devez pas vous emporter si fort? mais si vous me voulez croire, vous envoyerez un Messager au Duc d'Aigremont, qui sera bien escorté, il faut qu'il soit sage & prudent pour remontrer au dit Duc ce que vous lui direz; & quand vous saurez sa reponse, vous verrez ce que vous devez faire. Vous dites vrai, dit le Roi. Il songea quel messager il pourroit envoyer, & leur demanda qui étoit celui qui vouloit enteprendre ce voyage: & qu'il n'apprehendât en rien le Duc Beuves! Personne ne s'offrit, car plusieurs étoient parens de ce Duc, & il avoit quatre freres légitimes, qui étoient de vaillans Guerriers,

Le Roi fut bien en doute sur ce sujet, & jura que le pays du Duc Beuves seroit gâté & détruit, & qu'il n'y avoit homme qui l'en pût empêcher. Il appella hautement Lohier, & lui dit: Mon cher fils, il faut què vous fassiez ce Message & menez avec vous cent Chevaliers bien armés. Vous direz au Duc Beuves que s'il ne vient servir à cette Saint Jean prochaine, que j'irai assieger Aigremont & détruirai tout son pays & le ferai prendre avec sa femme & son fils. Sire, dit Lohier, Je le ferai volontiers, & ne manquerai pas de lui faire rapport de tout ce que vous m'aurez chargé de lui dire. Charlemagne se mit à pleurer de voir la disposition & l'beissance de son fils Lohier, & se repentit de lui avoir donné cette commission; mais puisqu'il l'avoit acceptée, il falut partir.

Le lendemain matin Lohier & sa compagnie monterent à cheval, & vinrent devant le Roi, & lui dirent: Sire nous voici prêts d'obéir à vos ordres. Mon fils, dit Charlemagne, je te recommande à Dieu, & le prie de te garder avec ta compagnie de mal & d'infortune. Aussi tôt ils partirent, de quoi le Roi s'attrista fort, & non sans sujet, car son fils n'en revint plus. Ils alloient à Aigremont en menaçant le Duc Beuves, dont un espion ayant entendu ce qu'ils disoient, vint promptememt vers Aigremont raconter au Duc tout ce qui se passoit, & que les députés du Roi venoient avec son fils, lesquels le menaçoit fort. Alors le Duc dit à ses barons qui étoient plusieurs: à cause des Fêtes de Pentecôte; Messieurs, le Roi me meprise bien peu, de vouloir me contraindre d'aller à la guerre avec toutes mes

forces, & m'envoye ſon Fils aîné pour me faire des menaces. Que conſeillez-vous, mes freres & amis ? Lors un ſage Chevalier, nommé Meſſire Simon, lui dit : Monſeigneur, ſi vous me voulez croire, recevez honnêtement ces députés du Roi : car vous ſçavez bien qu'il eſt votre Seigneur direct, & que qui agit contre ſon Souverain, offenſe Dieu. N'ayez pas égard à vos parens ni à vos freres Gerard de Rouſſillon & le Duc de Nanteuil, qui ne lui ont pas voulu obéir : vous ſçavez que le Roi eſt puiſſant, & vous détruira de corps & de biens, ſi vous ne lui obéiſſez, & ſi vous allez devers lui il vous pardonnera. Le Duc dit qu'il n'en feroit rien, & qu'on le conſeilloit mal ; car, dit-il, je ne ſuis pas ſi bas, que je n'aye trois freres qui m'aideront en cas qu'il me faſſe la guerre, & auſſi mes quatre neveux, fils de mon frere Aimon de Dordonne, qui ſont de vaillans guerriers. Hélas ! dit la Ducheſſe, Monſeigneur, ſuivez votre conſeil, car aucun ne vous conſeillera de faire la guerre à votre Souverain, & c'eſt contre le commandemeut de Dieu & de toute équité. Si vous avez mal fait, accordez vous avec lui ; & ne faites pas comme vos freres, ſuivez l'avis de Meſſire Simon. Il regarda du côté de ſa femme, lui diſant de ſe taire, & de ne lui parler point de cela, car il ne lui vouloit obéir en rien de tout cela.

Il y eut des grandes conteſtations dans le palais ſur ce ſujet ; les uns diſoient que le conſeil de la Ducheſſe étoit bon, les autres diſoient le contraire. Lors le Duc remercia ceux qui lui conſeilloient de n'obeir au Roi, & proteſta de ne lui obeir point, & qu'il lui feroit paroître qu'il avoit de bons amis. Les Meſſagers du Roi étant arrivés au Château d'Aigremont, qui eſt bâti ſur un rocher eſcarpé de tous côtés, & environné d'un double rempart, fortifié de pluſieurs baſtions pour ſa défenſe, tellement qu'on le croyoit imprenable ſinon que par famine. Lohier dit aux Seigneurs qui étoient avec lui : Voyez qu'elle Fortereſſe, & le fleuve qui l'environne ; je ne crois pas qu'en la Chrêtienté il y ait une place ſi forte.

Lors un Chevalier nommé Sauray dit à Lohier Sire : je crois que le Roi votre pere a entrepris une grande folie, de s'imaginer qu'il viendra au deſſus du Duc d'Aigremont, je crois qu'il aura bien autant de ſoldats que Monſeigneur votre pere, s'il veut lui faire la guerre. Ce ſeroit une bonne affaire s'ils étoient d'accord ; mais je ſçai bien que ſi le Roi le tenoit, tout l'or de paris ne le garderoit pas de le pendre ; mais je vous prie de parler doucement au Duc Beuves ; car il eſt fier & orgueilleux, il y pourroit avoir grand bruit entre vous & lui : mais nous ſommes trop peu de gens, Lohier dit qu'il parloit bien ſagement, mais s'il dit choſe qu'il nous déplaiſe ; il s'en repentira le premier.

Ils heurterent à la porte dudit Château, & le portier leur demanda, Meſſieurs, qui êtes-vous ? Ami, dit Lohier, ouvre-nous la porte, nous voulons parler au Duc Beuves de la part du Roi. Attendez là dit le portier, je vais parler à Monſeigneur le Duc, d'abord il alla dire au Duc qu'à la porte du Château il y avoit environ cent Chevaliers bien armés qui déſiroient lui parler de la part du Roi : Monſeigneur vous plait-il que je leur ouvre ? Oui, dit le Duc, faites-les entrer. Le Portier leur ouvrit, & Lohier & ſes Compagnons entrerent, & monterent

jusqu'au Donjon du Château. Le Duc dit à ses Barons : Voici le fils ainé du Roi nous verrons sa commission : s'il nous parle sagement il sera le bien venu, mais s'il fait autrement il s'en repentira.

Beuves étoit accompagné de plus de cent Chevaliers quand Lohier entra dans la salle du palais : il ètoit richement armé avec tous ses gens; & voyant tant de Noblesse assis autour de leur Duc, la Duchesse auprés de lui, & leur fils Maugis qui au monde n'avoit son pareil en l'art de Nigromance, & fort adroit aux armes, étoit assis devant son pere. Lohier les salua, & leur dit : Que Dieu qui créa le Ciel & la Terre benisse le Roi & toute sa Cour, & te confonde Duc d'Aigremont, le Roi mon pere te mande qu'incontinent tu vienne à paris avec cinq cens Chevaliers pour le servir où il lui plaira t'employer; & aussi pour lui demander pardon de ce que tu ne fus avec lui en Lombardie combattre les Sarrasins; car par ta faute y sont morts Baudouin de Meulan, Geofroi de Bordeille & plusieurs autres grands Chevaliers. Si tu ne le veux faire, je t'assure que le Roi viendra fondre sur toi avec cent mille hommes; tu sera pris & mené en France comme un Larron, & écorché vif ta femme brulée & tes enfans bannis. Fais ce que le Roi te commande, & tu seras sage ! car si tu ne le fais pas, tu te rendras criminel & coupable.

Quand le Duc Beuves ouit ainsi parler Lohier fils du Roi Charlemagne, il se mit en colere, & dit qu'il ne dependoit point du Roi, qu'il ne le craignoit en rien & qu'il se défendroit bien de lui, & lui ruineroit tout son Païs. Lohier lui dit : *Vassal, comment parle tu ? Si le Roi sçavoit tes menaces, d'abord il viendroit sur toi, & te detruiroit, mais je te conseille de lui obéir promptement, pour sauver ta vie, tes biens & ton honneur. Quand ledit Duc Beuves l'ouit ainsi parler, il se leva en fureur & dit qu'à la malheure étoit-il vênu ce message. D'abord un Chev. du Duc se leva, qui lui dit; Monseigneur, ne faites rien qui ne soit bien; laissez dire à Lohier ce qu'il voudra, il n'en sera ni plus ni moins, & comme vous sçavez bien que Charlemagne est trés puissant, croyez-moi allez de vers lui; car vous êtes son Vassal, & tenez ce Duché de lui, ainsi je vous conseille votre profit, croyez-moi.*

Le Duc lui en sçut bon gré, mais pourtant il le fit taire, & dit qu'il ne dependroit jamais de lui, tant qu'il pourroit porter les armes & monter à cheval. Je demanderai à mes freres, Gerard de Rousillon, Doon de Nateuil, Garnier son fils, & irons sur Charlemagne, où je le rencontrerai je le détruirai, & ferai de lui ce qu'il croit faire de moi. Quand il me donneroit tout l'or de Paris, je ne donnerois pas la vie à son fils : à la malheure vient-il ici me menacer. Lohier lui dit : je ne te crains point du tout. Ce qu'oiant le Duc Beuves, se leva en colere, & dit : Or sus, Barons, prenez-le moi, afin que je ne le fasse pas vilainement mourir. Les Barons n'oserent contredire à leur Seigneur, ils tirerent leurs épées, & se jetterent sur les gens du Roi. Lohier & les siens se défendirent comme des Lions & se fit un grand bruit dans le palais, que toute la ville l'entendit. Lors vous eussiez vû les Bourgeois, Marchands & artisans avec des haches, épées, & autres armes au nombre de sept mille : mais la porte du palais étoit trop petite & les François, qui étoient dedans, les gardoient bien d'entrer tant qu'ils pouvoient.

Hèlas ? quel terrible combat y eut-il ce jour-la entre le gens du Roi & ceux du Duc Beuves ; mais ceux du Roi étoient trop peu pour resister à tant de monde. Ils combattoient pourtant genereusement, & Lohier voyant que ses gens avoit du pire frappa un Chevalier si rudement, qu'il le tomba mort par terre en presence du Duc Beuves. puis Lohier s'adressa à Dieu en ces termes : O Dieu tout puissant, qui de rien formates l'homme à votre image & semblance, gardez-moi aujourd'hui de mes ennemis ; car sans votre secours je me vois perdu. Le Duc dit à Lohier, aujourd'ui est ton dernier jour. Ne sera, dit Lohier, & il lui donna un coup d'epée sur son casque qui le blessa bien, & il perdit beaucoup de sang, mais le Duc venant vers lui tout enragé, lui donna un si grand coup de sâbre sur la téte, qu'il le fendit juqu'aux dents.

Lohier fils ainé du Roi Charlemagne ètant tombé mort sur la place, le Duc Beuves plein de rage & de cruauté lui coupa la tête, dont les gens du Roi voyant ce spectacle, n'oserent faire grande résistance, car de tous ceux qui étoient entrés dans le palais il n'en restoit que vingt, desquels le Duc en fit tuer dix, & dit aux autres dix ; Si vous me voulez permettre sur votre foi de Chevaliers que vous emporterez votre Seigneur Lohier à son pere Charlemagne, & lui direz que je lui envoye son fils, qui m'envoya à la malheure, je vous laisserai la vie. Vous lui direz aussi que pour lui je ne depenserois pas un denier : au contraire, que pour me mieux venger, je le dètruirai lui & son païs avec cent mille hommes. Sire, dirent-ils, nous ferons ce qui vous plaira. Il fit faire une biere, & fit mettre ce cadavre dedans, puis ils le mirent sur une charette, & les conduisirent jusques hors de la ville.

Quand ils furent en campagne, les Chevaliers se mirent à pleurer, en disant : Helas ? que dirons-nous au Roi, quand il verra le corps de son fils en cet état ? nous pouvons bien être certains qu'il nous fera mourir, & arriverent en cette sorte à paris, où étoit le Roi Charlemagne, lequel dit un jour à ses Barons : Je suis bien en peine de mon fils Lohier, que j'ai envoyé à Aigremont, j'ai bien peur qu'il ait eû debat avec le Duc Beuves, qui est fier & outrageux, je crains fort qu'il l'aye tué mais par ma couronne s'il l'a fait je l'irai voir avec cent mille hommes, & le ferai mourir cruellement. Sire, dit le bon Duc Aimon de Dordonne, quoiqu'il soit mon frere, s'il vous a fait du mal, je veux bien que vous fassiez justice, puisqu'il est votre sujet & qu'il depent de vous. J'ai ici mes quatre fils, à sçavoir Renaud, Alard, Guichard & Richard, qui sont fort genereux, & qui desirent vous servir, s'il vous plait les honnorer de vos commandemens. J'accepte ton offre, dit le Roi : faites-les venir tout présentement ici, afin que je les fasse mes Chevaliers, je leur donnerai assez de Châteaux & de villes.

Lors le Duc Aimon envoya querir ses enfans, & les fit venir devant le Roi. Quand le Roi les vit ils lui pleurent fort ; & Renaut lui dit : Sire, s'il vous plaît nous faire vos Chevaliers nous serons obligés de vous servir. Le Roi Charlemagne appella son Sénéchal, & lui dit apportez-moi les armes du Roi de Cedre, que je tuai à la bataille devant pampelonne : je les donne à Renaut, & à ses trois freres je leur en donnerai d'autres, le Sénéchal obéit : & alors furent armés les quatres fils du Duc Aimon de Dordonne, & Ogier le Danois, qui étoit

leur cousin, mis les éperons au nouveau Chevalier Renaut. Le Roi lui ceignit son epée, puis l'embrassa en disant : *Dieu te croisse en bonté, honneur & genérosité.* Puis Renaut monta sur son cheval Baiard, qui jamais n'eut son pareil, car pour avoir couru dix lieuës il n'étoit pas las.

Ce cheval avoit été nourri en l'isle de Blescau : & maugis fils du Duc Beuves d'Aigremont l'avoit donné à son cousin Renaut, qui étoit un trés beau Chevalier, & de haute stature. Le Roi fit faire un tournoi, où il fit les nouveaux Chevaliers, & qui s'aquiterent fort bien de leur devoir, mais Renaut emporta le prix, & merita que le Roi lui dit, que doresnavant il iroit en sa compagnie : de quoi Renaut le remercia, & lui promit fidelité.

Après les joutes l'Empereur Charlemagne s'en retourna au Louvre, & dit à ses Barons qu'il s'étonnoit fort de ce que son fils Lohier demeuroit tant en son voyage : j'ai grand peur, dit-il, que quelque accident ne lui soit arrivé, car la nuit passée j'ai songé en dormant que la foudre du ciel tomboit sur lui, & que le Duc d'Aigremont lui avoit coupé la tête ; mais s'il l'a fait, jamais il n'aura grace de moi. Sire, dit le Duc Nesme, ne croyez pas cela, tous songes sont mensonges.

Pendant ces discours il arriva un Chevalier bien fatigué, & blessé à mort, Charlemagne étoit aux fenêtres, il descendit d'abord avec le Duc Nesme de Baviere & Ogier le Danois. Quand ce Chevalier fut devant le Roi, il le salua humblement, & lui dit : Sire, vous fites fort mal d'envoyer Monseigneur votre fils vers le Duc d'Aigremont pour le menacer : car lui ayant parlé un peu trop brusquement, ce Duc qui est fier & altier : commanda à plusieurs Chevaliers, qui étoient près de lui, de prendre Monseigneur votre Fils, & que vous ne le verriez plus : en cette prise y eut grand combat, où Monseigneur votre Fils fut tué par le Duc d'Aigremont, & de tous ceux qui allerent avec lui, il n'en revint que neuf, qui vous apporteront le corps de votre Fils dans une bierre, & en disant cela il tomba pâmé pour le grand mal qu'il sentoit.

le Roi oiant ce discours tomba aussi pâmé, & se mit à dire : *Ah ! grand Dieu Tout puissant, quelles nouvelles sont ceci ? Otez-moi la vie, car je ne mérite plus de vivre au monde.* Alors le Duc Nesme le consolant, lui dit : *Sire ne vous affligez pas de la sorte, & ayant confiance en Dieu : faites ensevelir honnorablement votre Fils ; puis vous irez voir le Duc Beuves avec toutes vos forces, & ruinerez tout son Pays.* Le Roi se remit un peu, & vit que Nesme disoit vrai. Lors il commanda à sa Cour de s'apprêter pour aller au convoi de son Fils Lohier ; & d'abord tous les Barons & & Princes obéirent.

Ils trouverent le cadavre à deux lieuës hors de paris. Le Roi y vient avec le Duc Nesme de Baviere, Ogier le Danois, Sanson de Bourgogne, & plusieurs autres braves Seigneurs. Quand le Roi vit son Fils de la sorte, il dit : Hélas ! faut-il qu'on me traite si vilainement ! Ah, mon Fils Lohier est mort ! Et mettant pied à terre, il leva le tapis qui étoit sur la bierre, & vit son Fils qui avoit la tête coupée, & le visage tout déchiré. Hélas, dit-il, en voilà assez pour me faire mourir. Ah, Duc d'Aigremont je te dois bien haïr ! Lors il baisa son

Fils : qui étoit encore tout ſanglant, en diſant: Helas, mon Fils vous étiez un brave Chevalier : je prie le Roi des Rois de mettre votre ame en paradis.

Lors Thieri d'Ardene & Sanſon de Bourgogne prirent la bierre où étoit le corps de Lohier, le porterent juſqu'à Saint Germain des prez, où il fut inhumé honorablement. Nous ceſſerons ce diſcours, & reviendrons au Duc Aimon & à ſes quatre Fils, qui étoit à Paris. Mes enfans, leur dit-il, vous ſçavez comme le Roi Charlemagne eſt faché, & non ſans cauſe, de ce que mon frere à tué ſon Fils ? je ſçai bien qu'il ira ſur lui avec toutes ſes forces; mais nous n'y irons pas. Allons à Dordonne, & ſi le Roi lui fait la guerre nous lui aiderons. Ils monterent à cheval, & ne s'arrêterent juſques à Lyon, puis ne ceſſerent juſques à Dordonne.

Quand la Ducheſſe vit ſon ſeigneur & ſes quatre Fils, elle fut joyeuſe, & demanda ſi Renaut & ſes freres avoient été fait chevaliers ? Le bon Aimon repondit qu'oui; puis elle demanda pourquoi ils avoient quitté le Roi ? Il lui raconta comment ſon frere le Duc Beuves d'Aigremont avoit tué le Fils ainé du Roi. Lors la Dame fut bien fachée, connoiſſant bien que c'etoit la deſtruction de ſon Mari, de ſa Maiſon, & de ſon Païs.

Renaut menaçoit fort le Roi, & ſa Mere oiant cela lui dit : Mon Fils Renaut, je te prie de m'écouter : Aime & crains ton Souverain Seigneur, porte lui honneur & reverence, Dieu t'aimera. Et vous Monſeigneur Aimon, je m'étonne que vous êtes parti de la Cour du Roi ſans ſon congé, lequel vous a fait tant de bien, que d'avoir donné à vos Fils de ſi riches armures, & de ſi beaux preſens, & les a fait Chevaliers de ſa propre main. C'eſt le plus grand bonheur qu'ils pouvoient eſpérer de lui. Je vous prie de ne vous point mêler de cette affaire, car il ne vous en pourroit arriver que du mal. Je vous conſeille donc de ſervir notre Roi. Madame, dit-il, je voudrois avoir perdu mon Château & la moitié de mon païs que mon Frere Beuves n'eût pas tué Lohier.

Pendant que Charlemagne deploroit la mort de ſon Fils ainé, on lui vint dire qu'Aimon & ſes quatre Fils s'en étoient allés en leur Païs, dont il fut bien faché : il proteſta qu'il extermineroit Aimon & ſa race s'il defendoit ſon Frere Beuves d'Aigremont. Le diner étant prêt ils ſe mirent à table; mais le Roi ne pouvoit manger à cauſe de ſa triſteſſe.

Salomon le ſervit à table, & l'après diner le Roi dit à ſes Barons : Seigneurs, vous ſçavez le grand outrage que m'a fait le Duc Beuves d'Aigremont, d'avoir tué ſi lachement mon fils Lohier : mais s'il plait à Dieu, je l'irai voir au printems, deſolerai ſon païs, & ſi je peux l'attraper, je vengerai la mort de mon Fils. Pour ſon frere Aimon, je ſuis bien marri d'avoir fait ſes Fils mes Chevaliers. Sire, dit Neſme, votre Fils à été tué lâchement; mais cette mort coutera bien la vie à pluſieurs qui n'en ſont point coupables. Mandez par tout, & aſſemblez toutes vos forces pour aller vers Aigremont, & ſi vous pouvez tenir le Duc, vengez la mort de votre Fils. Neſme, dit le Roi, je ſuivrai ton conſeil.

Il commanda à ſes officiers d'aller en leur païs, & de lever tant de

Soldats qu'ils pourroient, & de se tenir prêts aux mois de mars. Chacun obéit à son commandemment : le bruit se repandit que Charlemagne armoit, si bien que la nouvelle en vint jusques au Duc Beuves d'Aigremont, lequel il manda aussi à tous ses parens & amis, mais principalement à ses freres Gerard de Roussillon Doon de Nanteuil.

Quand tous furent assemlés, ils se trouverent quatre vingt mille hommes des mieux faits du monde. Lors dirent entr'eux que si le Roi venoit les attaquer il n'auroit pas de meilleur. Et le Duc dit : Mes Amis, ne vous étonnez pas, s'il vient il s'en repentira : mais allons vers Troyes,& là nous le combatrons vigoureusement; je sçai que Dieu nous assistera. Ce fut au commencement du mois de mai, que Charlemagne attendoit à paris ses troupes.Il ne demeura gueres que Richard Duc de Normandie vint avec trente mille hommes. Puis il vint Gui, qui amena une belle troupe. Après vint Salomon de Bretagne, le Comte Huon, & tant d'autres, que c'étoit prodigieux, lesquels se camperent és prés de Saint Germain. Quand le Roi sçut que ces gens étoient tous arrivés, il fit d'abord marcher ses Equipages, suivis de Richard Duc de Normandie, de Galeran de Bouillon, de Guidelon de Baviere, de Isachar de Nemours, de Ogier le Danois, & de Estou Fils d'Oédon, avec quarante mille combattans, sans son Avant-Garde. Ils partirent de Paris & prirent le chemin dAigremont.

Après avoir cheminé pendant plusieurs jours, Ogier qui menoit l'Avant-Garde, vit venir un Messager bien monté qui demanda à qui étoient ces Soldats? Ogier repondit qu'ils étoient à Charlemagne. Il lui dit qn'il voudroit bien parler à lui & Richard le mena vers le Roi. Quand ce Messager le vit le salua, & lui dit que le Gouverneur de Troïes lui demandoit du secours, car le Duc Beuves & ses deux freres l'avoient assiégés avec trente mille hommes, & que s'il ne le secouroit promptement, il seroit contraint de rendre la place.

Quand Charlemagne entendit que Troïe étoit assiégée par le Duc de Beuves & ses freres,il fut bien étonmé,& jura par S.Denis de France qu'il y iroit avec son armée & que s'il pouvoit tenir le Duc Aigremon, il en feroit bonne justice. Lors il appella Nesme de Baviere, Gogeber de Frise, le Duc de Galerant & leur commanda d'aller promptement vers Troïes pour la secourir.Ils obéirent aussi-tôt & se rendit devant Troïes. Un espion vient avertir Gerard que le Roi venoit fondre sur eux avec une puissante armée pour secourir Auberi. Gerard dit à ses freres qu'il seroit bon d'aller à leur rencontre avec toutes leurs forces, ce qu'ils firent. Gerard de Roussillon menoit l'avant- garde, ses autres deux freres le reste de leur armée.

Quand Ogier le Danois vit venir Gerard de Roussillon, il dit à Richard de Normandie : voici nos ennemis qui viennent nous combattre tâchons de nous bien deffendre afin que l'honneur en demeure au Roi & à nous. Lors ils pousserent leurs chevaux de part & d'autre, Gerard frappa un Allemand de sa lance tellement qu'il le tua & emporta son guidon, & se mit à crier vive Roussillon. Alors se fit un terrible carnage, car quand Ogier vit que les siens lachoient le pied, pensa crever, & les ralia comme il put. Il perça le corps d'un Chevalier d'un coup de lance & le tomba mort par terre, ce que voyant Gerard de Roussillon, il frappa ceux d'Ogier, & les renversa.

C'étoit un pitoyable ſpectacle de voir la terre jonchée de corps morts & d'autres qui crioient miſericorde. Alors vint le Duc Beuves d'Aigremont en piquant terriblement ſon Deſtier! & frappa Augier Seigneur de Petronne & de S. Quintin ſi rudement qu'il le tomba mort par terre, & ſe mit à crier vive Aigremont. Lors ſon frere Duc de Nenteuil vint vers lui avec ſes ſoldats, & vont tous enſemble ſur les gens du Roi. De l'autre côté il arriva un grand ſecours à l'armée du Roi dont il y eut un rude combat, où furent tués pluſieurs grands Chevaliers.

Richard Duc de Normandie montra alors ſa grande generoſité, car il frappa le favori de Gerard, de telle force, qu'il tomba mort par terre. Quand Gerard vit cela, il fut bien faché, il proteſta qu'il s'en vengeroit. Auſſi-tôt il cria *Rouſſillon* & ſon frere de Nanteuil le vint ſecourir, & il lui dit : mon frere, je crois qu'il faut ſe retirer : car voici le Roi & toute ſon armée : je vous aſſure que ſi nous l'attendons, nous perdrons le combat. Pendant qu'ils parloient Galerant de Bouillon frappa devant eux un des neveux de Gerard, lui paſſa l'épée au travers du corps, dont il mourut ſur le champ, dont Gerard penſa crever de dépit. Il manda au Duc Beuves de le venir ſecourir, comme il le fit auſſi-tôt.

Le Roi ayant aſſemblé tous ſes gens, le combat fut très-ſanglant car de part ou d'autre il y eut plus de quarante mille hommes ſur la place. Hé Dieu, quel malheur pour la chrétienté, de voir les piliers de notre Foi s'entretuer eux mêmes ? Ah Satan tu avois ſuſcité cette guerre civile pour favoriſer les Sarraſins, ennemis de Jeſus-Chriſt ? Richard de Normandie montra encore ſa generoſité en cette occaſion, car il jouta encore le Duc d'Aigremont ſi bien qu'il lui perça ſon écu & le bleſſa grandement, puis il lui dit, vous ne pouvez manquer d'être tué aujoud'hui, car je vengerai ſur vous, la mort de Lohier mon Seigneur & frappa tant de coups de ſon épée ſur le dit Beuves qu'il penſa tuer ſur le champ : & ſon cheval étant mort ſous lui, il fut bien en peine. Il cria à ſes freres de le venir ſecourir. Il combattit genereuſement de ſon épée, & tua un Chevalier nommé Simon: puis il cria à haure voix ? Aigremont ſon enſeigne, & ſes freres furent à ſon ſecours.

Du parti du Roi vint Ogier de Dannemarc, Neſme Galérant, Huon du Mans : Salomon de Bretagne, Leon de friſe l'Archevêque Turpin & Eſtou le Fils d'Oedon : car ce jour-là mourut quantité de Nobleſſe des deux côtés. Le Roi Charlemagne ſurvint alors, cria hautement : *Mes amis s'ils nous échapent cette fois, ils ſe mocqueront de nous, & jamais plus nous ne trouverons une ſi belle occaſion. Et lors il courut contre Gerard de Rouſſillon qui ſans le ſecours étoit mort : car le Roi lui donna un tel coup qu'il le renverſa par terre.*

De l'autre côté vint Ogier le Danois qui ſe faiſoit faire place ? car il frappa un Chevalier de Gerard de Rouſſillon de telle force qui le fendit juſques aux dents & tomba mort ſur la place. Quand Gerard vit cela, il fut bien étonné, dit Helas ! j'ai perdu aujourd'hui de fort bons Chevaliers ; & le Duc de Beuves s'adreſſant à Dieu, le pria de le preſerver de Mort & de tomber entre les mains de ſes ennemis. Le Roi ſe trouva las, voulut ſe repoſer, car il étoit quatre heures du ſoir les

combattans de part & d'autre étoient bien fatigués aussi. Les trois Freres s'en allerent sous leurs tentes bien fâchez specialement Gerard, que ce jour-la avoit perdu Asmonis son cousin & cent autres des meilleurs de sa compagnie : il commença à dire que le fils du Roi avoit été tué à la malheure. Lors le Duc Beuves vient vers lui tout sanglant comme étant fort blessé. Quand Gerard le vit en cet état il fut bien faché, & lui dit mon frere êtes vous blessé à mort ? Non dit-il je serai bien tôt gueri, & il jura que le lendemain matin à Soleil levant ils commenceront tel combat, que trente mille gens du Roi periroient.

Le Duc de Nanteuil s'opposa a cela, & leur dit mes freres, si vous me voulez croire nous envoyerons trente des plus sages de nos Chevaliers vers le Roi, qui lui diront de notre part qu'il nous pardonne & que notre frere Beuves lui fairoit telle satisfaction de la mort de son fils Lohier qu'il seroit dit par le Seigneur de son armée. Vous sçavez que nous sommes ses sujets, & que nous faisons mal de lui faire la guerre. De plus, quand il auroit perdu tous ceux qu'il a ici amenés, avant que fut un mois il en auroit trouvé deux fois autant : mais nous ne pouvons pas long-tems tenir : c'est pourquoi il faut songer à cela.

Les deux freres trouverent ce conseil bon, & conclurent d'y envoyer les députés à l'aube du jour. Ils firent faire bonne garde autour de leur camp pendant la nuit, & firent disposer leur députés pour partir à l'aube du jour. En partant Gerard de Roussillon leur dit : Messieuts, remontrez bien au Roi que nous sommes biens fachés de la mort de son fils ainé, & que notre frere le Duc d'Aigremont s'en repent fort & que s'il lui plait de nous pardonner, nous le servirons par tout où il lui plaira de nous commander avec dix mille combattans, & vous direz au Duc Nesme de Baviere que nous le prions de faire cet accord.

Quand les députés eurent bien compris ce qu'ils devoient faire : ils monterent à cheval & chacun d'eux prit un rameau d'Olivier à la Main en signe de paix, & cesserent de cheminer jusqu'à ce qu'ils furent devant le Roi. Lors commença la harangue un nommé Mre. Etienne en ces termes : *Sire je prie Dieu le Créateur de vous douner une longue & heureuse vie. Sçachez que le Duc Gerard de Roussillon, Duc de Beuves d'Aigremont : & le Duc Doon de Nanteuil nous ont ici envoyé pour vous demander pardon de la mort de votre fils Lohier, de quoi ils sont bien fachés, & le Duc Beuves vous demande que si votre Majesté les veut pardonner ils se soumettront entiérement à vous, vous promettant fidélité, & vous viendront servir avec dix mille hommes bien équipés, partout où il vous plaira les commander. Sire souvenez-vous que Jesus-Christ nôtre Sauveur, que vous servez avec tant de zéle & d'affection, a pardonné sa mort à ses ennemis ? Helas ! pour l'amour de lui ? sauvez tant de sang chrétien qui se repent de tous les deux côtés.*

Quand il oüit ainsi parler les Ambassadeurs des trois freres il ne leur repondit rien ? un peu après il leur dit : *Mes amis, je ne sçai à quoi songeoit le Duc Beuves de se revolter contre moi & de tuer mon fils si miserablement il falloit bien qu'il eut perdu son bon sens: il est mon Vassal veuille t'il ou non & partant il doit m'obeir.* Sire dit Etienne, il fera toute sorte ce satisfaction, & se soumet à votre conseil. Lors le Roi se recula en arriere, & appella le bon Duc Nesme de Baviere, Ogier le Danois,

Mre. Salomon, Huon, Mans, Gulerant de Bouillon, Ogier de Langres, Leon de Frise, & leur *dit : Mes amis voici les Ambassadeurs du DucBeuves d'Aigremont & des ses freres? qui me mandent qu'ils me viendront servir où je voudrai avec dix mille hommes en bon point, si je veux leur pardonner leurs fautes passées, promettant de me servir fidelement à l'avenir & d'obéir entierement à mes Ordres. Que me conseillez-vous sur cela?*

Sire dit le Duc Nesme, je vous conseille de les pardonner, car ils sont tous vaillants & de grand renom. Aussi-tôt il fit venir les Ambassadeurs, & leur dit comme il pardonnoit aux trois freres, sous les conditions qu'ils le viendroient servir fidellement à l'avenir par tout où il l'exigeroit avec dix mille combattans. Dites-leurs qu'ils viennent vers moi avec toute assurance, pour me prêter le serment de fidélité. Les Ambassadeurs s'en allerent bien contents, & allerent vers leurs Maître ils leurs raconterent leurs négotiations, & comme ils étoient d'accord avec le Roi, dont les trois freres remercierent Dieu trés-humblement. Lors Gerard de Roussillon dit: il faut que nous nous présentions au Ro[redacted], & lui demander pardon en cette posture pour lui temoigne[redacted] le reg[redacted] de l'avoir offensé, & le zele que nous avons de vouloir servir, & de relever de lui absolument. Ses freres furent de même avis, & se mirent à pieds nuds & en chemise, avec quatre mille hommes qui les suivirent en même état, vinrent se jetter aux pieds du Roi.

Le Roi voyant ainsi venir les trois Freres avec leurs Barons, appella le bon Duc Nesme, & plusieurs autres Seigneurs & leur demanda quels gens c'étoit? Sire, dit Nesme, c'ést le Duc Beuves d'Aigremont avec ses gens, qui viennent vous demander pardon & se soumettre à vous. Le Duc Beuves se jetta à ses pieds, & lui dit : Sire, pour l'amour de Dieu faites-moi misericorde, Nous sommes venus ici par votre commandement; si j'ai tué votre fils par un coup de promptitude, je me rends à vous comme votre créature, faites de moi tout ce qui vous plaira : moi & mes Freres nous nous soumettons entierement à vous.

Quand Charlemague vit une si grande humilité, il en eut compassion, & leur pardonna tout le mal passé. Lors vous eussiez vû de part & d'autre tous ces Princes s'embrasser & se baiser : leurs Parens les uns pleuroient de joye, les autres de pitié. Les trois Freres jurerent fidelité au Roi, & lui promirent de le servir toutes fois & quantes qu'il voudroit. Puis ils prirent congé du Roi, & se retirerent : mais le Roi dit à Beuves de le venir servir à la Saint jean prochaine.

Le Roi s'en retourna à Paris, & les trois Freres se retirerent joyeusement chacun en son païs. Ils croyoient être de bon accord avec le Roi, mais les flatteurs gâterent tout; car un peu avant la St. jean-Baptiste, le Roi tenant Cour ouverte à Paris, le Duc Beuves ne manqua pas de s'y rendre, comme il avoit promis; il partit d'Aigremont avec deux cent Chevaliers, & vint pour recevoir les Ordres du Roi.

Le Roi étant à Paris, le Conte Ganelon, Fouques de Montmorillon, Beranger lui dirent : Sire le Duc Beuves d'Aigremont vient ici avec deux cens Chevaliers : comment pouvez-vous souffrir la présence d'un homme qui a trempé ses mains dans votre sang en tuant votre fils

ainé, que vous aimez tant! Si vous voulez nous vengerons ſa mort preſentement. Le Roi dit: Non qu'il lui avoit donné grace, & qu'il n'uſeroit jamais de perfidie. Ils l'importunerent tant, qui leur dit de faire comme ils voudroient, pourvû qu'il n'en valut pas de moins. Prenez bien garde à ce que vous fairez, dit-il, car le Duc d'Aigremont eſt puiſſant & de grand lignage; vous pourriez bien vous repentir de lui mal faire. Sire dit Ganelon, ne vous souciez de cela; il n'y a homme au monde qui m'oſe attaquer: je vous promets que demain matin je partirai avec quatre mille hommes, qui vengerons la mort de mon couſin Lohier. Le Roi dit qu'il ne vouloit pas cette trahiſon, qu'il en feroit coupable, & qu'il lui en viendroit du mal. Ne craignez rien, dit Ganelon, vous n'y paroîtrez point, j'en prens tout le blâme.

Le jour ſuivant Ganelon & ſes Complices partirent de Paris avec quatre mille combattans, qui ne s'arreterent point juſqu'à ce qu'ils furent dans la vallée de Soiſſons, ou ils rencontrerent le Duc Beuves & ſes gens. Quand le Duc Beuves les vit venir, il dit à ſes gens: *Mes Amis, je crois que voici les gens du Roi qui reviennent de la Cour, ce n'eſt pas cela, dit un Chevalier, c'eſt Fouques de montmorillon & Ganelon, qui ont tramé quelque méchanceté contre nous.*

Certes, dit le Duc, je crains fort que mon ſonge de cette nuit ne vienne veritable; car j'ai ſongé qu'un Griffon venoit de l'air, qui perçoit mon écu & mes armures, tellememt que ſes ongles me piquoient juſques aux entrailles, & tous mes gens étoient en grande peine, ſi bien qu'il n'en eſt échappé qu'un ſeul: il me ſembloit que de ma bouche ſortoit un pigeon blanc. Un de ſes gens dit que c'étoit un bon préſage. Je ne ſçai pas ce que Dieu me donnera, dit le Duc; mais je ſuis bien en doute & commanda à ſes gens de ſe tenir prêts.

Le Conte Ganelon & Fouques de Montmorillon cheminerent tant qu'ils aborderent le Duc d'Aigremont; & lors ils lui dirent: vous fites très-mal quand vous tuates notre couſin Lohier! car bien que le Roi vous ait pardonné, n'avons pas nous, qui voulons venger la mort de notre couſin, le Duc regarde le Ciel, s'écria: Helas, grand Dieu, qui pourroit ſe défendre contre tant d'ennemis! Ah traitre Ganelon, un échantillon de ta perfidie paroît ici, il y a long-tems que l'on te connoit pour un perfide & deloyal: Mais qui ſe pourroit ſe garantir de tant de traitres? Je m'étois fondé ſur la parole du Roi, la croyant ſincére, & j'allois à lui pour m'acquitter de mon devoir & de ma promeſſe, mais ces traitres m'en ôtent le moyen. Allons mes Amis, dit-il, vendons notre mort cherement, & defendons-nous juſqu'au dernier ſoupir de notre vie.

Auſſi-tôt la bataille commença bien rudement, où Ganelon tua d'abord Renier Couſin du Duc Beuves; puis il cria hautement: *Frappez, Chevaliers, car à préſent il faut venger la mort de mon couſin Lohier.* Il courut à toute bride ſur les gens du Duc, qui ſe défendirent fort vaillamment. Lors fut tué un brave Chevalier nommé Meſſire Faucon, & pluſieurs autres. Ce que voyant le Duc d'Aigremont, il ſe mit à pleurer en deteſtant ſon ſort, & regretant ſes Freres, il s'écria; *Ah, mes Freres où êtes-vous? Ah mes Neveux, où êtes-vous Ah Maugis mon fils, où es tu à préſent! Que n'êtes-vous ici pour me ſecourir! ſi vous ſçaviez cette trahiſon vous ne me laiſſeriez pas perir de*

la sorte. Ah pauvre peuple Chrétien, que ma mort te causera de perte, j'allois pour secourir les Chrétiens, & de faux Chrétiens me détruisent : Ah, Charlemagne, doit-ton jamais se fier à vous ? Comment vous êtes vous laissé aller aux discours des flateurs & traitres Ganelon !

Le combat dura long-tems, & fut fort opiniatre : mais la partie étoit trop inégale : car le Duc d'Aigremont n'avoit avec lui que deux cens Chevaliers, & les autres étoient plus de quatre mille. Le Duc se battoit en retraite pour prolonger sa vie, connoissant qu'il ne pouvoit éviter sa perte. Vous eussiez vû la terre couverte de corps, de têtes, de bras, de jambes, de casqués & autres armes ; enfin c'étoit une chose pitoyable à voir. Lorsque le Duc d'Aigremont vit Thessaume de Bois mort, il s'affligea plus que devant, & vit que c'étoit fait de lui.

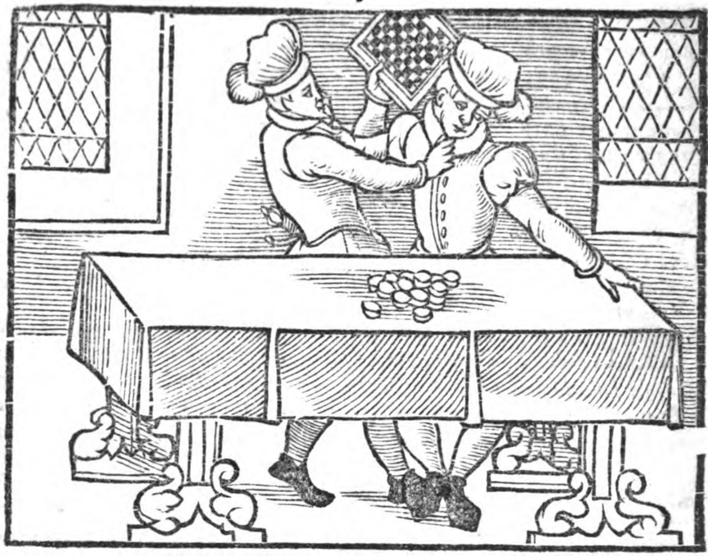
Mes chers amis, dit-il, vous voyez bien que nous sommes morts, si nous ne nous defendons vaillamment : faites qu'un en vaille trois. Lors il frappa un Chevalier nommé Messire Hélie, & le tua sur la place. Puis il cria : Allons, mes amis, il faut exterminer tous ces traitres. Lors un nommé Grifon de haute taille donna d'un coup de lance dans la poitrine du cheval du Duc, & le fit tomber. Il mit d'abord l'épée à la main pour frapper le dit Grifon, mais malheuresement il frappa son bon cheval, & le tua D'abord le traitre Ganelon vint sur lui, & le perça d'un coup de lance. Lors Grifon pere de Ganelon descendit de cheval & lui fourra son épée dans le bas ventre, & le tua.

Aussi-tôt Grifon s'écria qu'il avoit donné au Duc d'Aigremont lohier pour Lohier, qu'il tua si vilainement. Puis ils courrurent sur les gens de Beuves, qui se rendirent à discretion, car il n'en restoit que dix. Les traitres firent jurer ces dix qu'ils porteroient le corps de leur Maître à Aigremont, comme il avoit fait emporter celui de Lohier à Paris. Ils y consentirent, & prirent ce corps, le mirent dans une Bierre, l'emporterent à Aigremont.

Pendant, la route ces Chevaliers blâmoieut fort la conduite du Roi, d'avoir ainsi fraudé sa foi, au détriment, au grand scandale de toute la Chrétienté, car il perit à ce combat de fort leste Noblesse. Ceux qui conduisoient le corps étant proche d'Aigremont, & la Duchesse ayant appris ces tristes nouvelles, sortit du Château toute troublée, & voyant son mari en cet état, elle tomba pâmée & son fils Maugis aussi. Les gens de la ville sortirent, & vinrent au-devant du corps de leur Seigneurs. On le porta à l'Eglise, & y fut enseveli avec magnificence.

Son fils maugis lui succeda, qui ne fut pas moins vaillant que son pere. Il s'écria à haute voix : *Dieu Tout-Puissant, comment avez-vous permis une si haute trahison ! Falloit-il que pour le soutien de votre Loi Charlemagne ait ainsi fait assassiner mon pere ! Ah, que cette mort causera des morts, & de perte à la Chrétienté !*





Comme Grifon & Ganelon retournerent à Paris, & comme Renaut tua Bertelot, neveu de Charlemagne, en jouant aux échets, & de la guerre qu'il vint en France.

APRÈS que l'Empereur Charlemagne fut d'accord avec ses freres du Duc Beuves d'Aigremont, il tint Cour ouverte à paris, où pleusieurs princes, Seigneurs se trouverent, entre lesquels fut Galerant de Billon, Guillaume l'Anglois, quinze Rois, trente Ducs, & quarante Comtes : parmi lesquels étoient le Duc Aimon de Dordonne, avec ses quatre fils, ausquels le Roi témoigna grande amitié, & dit qu'il vouloit que Renaut fut son Sénéchal & les autres ses grands Veneurs. Aimon le remercia fort humblement, & lui dit qu'ils le serviroient fidelement, bien que sous son sauf conduit il eut permis que son frere d'Aigremont fusse assassiné. Croyez que je le regrette fort, Aimon, dit le Roi vous sçavez bien ce que meritoit votre frere d'avoir tué Lohier mon fils ainé, plût-à Dieu qu'ils fussent tous deux en vie ; mais n'en parlons plus.

Lors arriverent les quatre freres, qui dirent hardiment au Roi qu'ils le haïssoient de ce qu'il avoit fait tuer leur oncle par trahison mais nous en aurons raison quelques jours. Le Roi rougit de colere, & lui dit » Fils de putain, ote-toi d'ici ; je te jure que si ce n'étoit la » compagnie, je te ferois mettre en prison, où tu pourrois bien te » repentir des mots que tu dis. Renaut ne dit plus mot. »

Le diner étant prêt ils s'assirent tous à table, excepté Salomon & Godefroi qui servoient ce jour-là à table ; mais Renaut ne pouvoit rien manger à cause de l'affront qu'il avoit reçû, & songoit toujours comment il pourroit se venger ; mais ses freres le consoloient. Après

le diner

le dîner, les Seigneurs s'en allerent à la recréation, & Bertelot, neveu de Charlemagne, appella Renaut pour jouer aux échets avec lui.

Bertelot & Renaud s'assirent pour jouer aux échets qui étoient d'ivoire, & l'échiquier d'or massif. Ils jouerent tant qu'ils eurent de la dispute entr'eux, de sorte que Bertelot appella Renaut, fils de putain, & le frappa au visage, dont il sortit du sang. Quand Renaut se vit ainsi outragé & blessé, il prit l'Echiquier de furie, & en cassa la tête à Bertelot, qui mourut sur la place.

Il s'éleva un grand bruit partout le Palais, disant que Renaut fils d'Aymon avoit tué Bertelot neveu du Roi. Charlemagne sçachant cela pensa perdre l'esprit, s'écria : Barons, prenez Renaut : Par Saint Denys je le ferai mourir si je le peux tenir. Lors ils coururent tous sur Renaut ; mais lui & ses parens se défendirent si bien, qu'il y eut grande mêlée dans le Palais. Maugis cousin de Renaut donna plusieurs coups, tandis que ses cousins sortirent du Palais & se sauverent. Maugis les suivit, & monterent promptement à cheval, sortirent hors de Paris & coururent vers Dordonne. Quand le Roi sçut que les quatre fils d'Aymon étoient sortis hors de Paris, il fit armer deux mille Chevaliers pour les suivre, mais Renaut & les siens ne s'arrêterent point jusques à ce qu'ils fussent en lieu de sûreté. Lors ils reprirent leurs chevaux, & se voyant suivis de près, Renaut s'écria, Hélas, grand Dieu ! Assistez-nous, s'il vous plaît, gardez-nous de tomber entre les mains de nos ennemis.

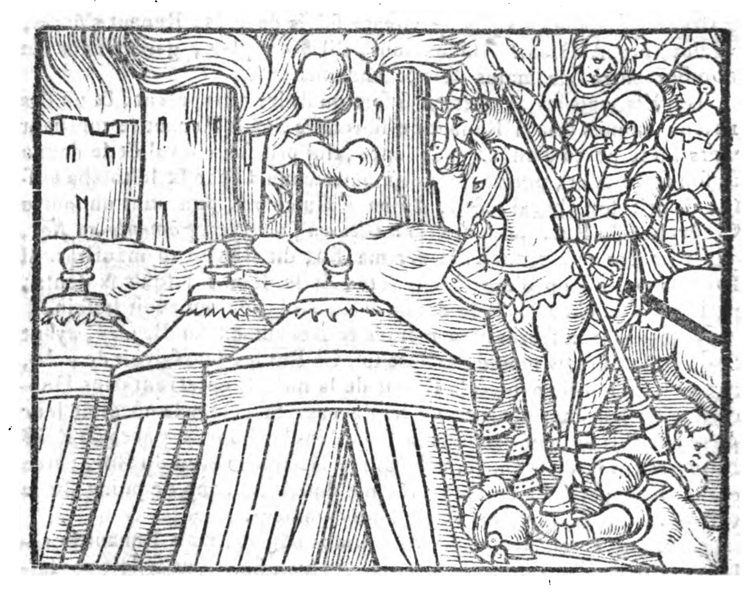
Les François les galoperent si fort qu'ils les attraperent, & un des mieux montés cria à Renaut de se rendre, mais Renaut se tournant vers lui le perça d'un coup de lance, lui prit son cheval & le donna à son frere Alar, puis il frappa un autre coup d'épée & le tomba aussi, il prit son cheval, & le donna à Guichard, puis vint un autre Chevalier du Roi, qui leur cria : *Gleutou, vous serez amenés au Roi, qui vous fera tous pendre.* Ha par ma foi, dit Renaut tu mentiras. Il lui donna un coup d'épée sur la tête, & le fendit jusqu'aux dents, puis prit son cheval, & le donna à Richard, qui en avoit besoin.

Voici nos trois freres bien montés & Renaut est sur Bayard, ayant son cousin Maugis monté derriere lui. Le Roi les poursuivoit de près, mais ce fut inutilement, à la faveur de la nuit ils entrerent dans Dordonne où leur mere leur fit un bon accueil & demanda où étoit leur pere, & s'ils étoient partis de la Cour dans les bonnes graces du Roi ? Non pas trop, dit Renaut, car j'ai tué Bertelot neveu du Roi, parce qu'il m'a appellé fils de putain & me donna un coup de poing sur le visage, dont le sang en sortit abondamment.

La Dame entendant ce discours tomba pâmée, mais Renaut la releva, & étant revenue à soi, elle dit : Ah mon fils ! il ne falloit pas faire cela ; car nous aurons une grande guerre, mais prenez de l'or & tout ce qui vous sera nécessaire, & partez d'ici, car si votre pere vous trouvoit, peut-être vous mettroit-il entre les mains du Roi. Madame, dit Renaut, croyez-vous nôtre pere si cruel ? Elle ne dit mot. Renaut & ses freres prirent ce qui leur étoit nécessaire, dirent adieu à leur mere & partirent.

Nos nouveaux Chevaliers étant partis avec leur cousin Maugis, se jetterent dans la forêt d'Ardene par la vallée aux Fées, & vinrent au bord de la meuse, où ils bâtirent un Fort sur un rocher inaccessible de tous côtés, & ladite riviere couloit au pied : puis quand il fut achevé, ils le nommerent *Montfort*. C'étoit une des plus fortes piéces de l'Europe, car il étoit environné d'un triple fossé, & gardé par des gros Bastions, chacun entre deux demi lunes.

Ayant bien muni ledit Château de toutes les choses nécessaires, ils se cantonnerent là-dedans. Le Roi fit venir le bon Duc Aymon devant lui, & lui demanda s'il n'étoit pas coupable du meurtre de Bertelot ? Aimon dit que non, qu'il ne sçavoit rien de tout cela. Le Roi le fit jurer qu'il ne donneroit aucun secours à ses Fils, & qu'en quelque part qu'il les trouveroit il les mettroit entre ses mains, s'il les pouvoit prendre. Aimon fit ce serment à son grand regret ; mais on fait ce qu'on peut pour sauver sa vie. Après cela il partit de Paris & s'en vint à Dordonne. Quand la Duchesse le vit, elle se mit à pleurer. Le Duc connut bien son mal & lui dit : où sont nos fils ? Sire, dit-elle, je ne sçai, comment permites-vous que Renaut tuât Bertelot ? Madame, dit-il, je n'y étois pas, c'est le jeu qui causa ce malheur.



Comme Charlemagne assiégea Montfort, & en leva deux fois le Siége, dont à la troisiéme fois il fut brûlé par trahison, & de la punition qu'en eurent les traitres.

JAMAIS le Grand Alexandre ne fut comparable aux quatre Fils d'Aymon ; car l'Histoire nous raconte que ce grand Roi de Macedoine qui conquit tant de pays & gagna 33. batailles en 33. ans

qu'il eût de vie, qui surpassa les beaux faits de son Pere Philippe, & même ceux d'Hercule son oncle, & qui à la fin merita qu'on lui dît ce bel éloge : *Vinxit quod novit*, il a vaincu tout ce qu'il a connu, c'est-à-dire, qu'il laissa des marques de sa générosité par-tout où il passa. Mais sans nous détourner de notre Histoire, ni choquer l'honneur de ce grand Roi, les quatre fils d'Aymon surpasserent ses beaux faits.

Après que Charlemagne les eut chassés hors de France, un jour se fit une grande Assemblée à Paris de toute la Noblesse du Royaume : il vint un Messager, qui s'étant mis à genoux devant le Roi, lui dit : Sire, je viens du grand bois d'Ardaine, où j'ai trouvé les quatre fils d'Aymon qui ont fait bâtir un Château imprénable. Le Roi s'étonna fort de cela, & dit à ses Princes : Seigneurs, armez-vous, afin que nous ayons vengeance de ces coquins, qui m'ont fait tant de mal. Les Barons dirent qu'ils lui obéiroient en tout ; mais qu'il falloit qu'ils retournassent en leurs pays pour s'équipper & lever des Soldats. Cela fut accordé, tous ces Seigneurs partirent & amenerent beaucoup de Soldats à leur retour.

Le Roi fit Commandant de l'avant garde de l'Armée le Comte Regnier de Montpellier, qui vouloit grand mal à Renaut. Quand ils furent en chemin le Roi appella Regnier, Guyon d'Aubefort le Comte Garnier, Geofroi, Longon, Oger le Danois, Richard de Normandie, & le Duc Nesme de Baviere, qui étoit son premier Conseiller, & leur dit : Seineurs, gardez-vous de Renaut, car nous avons à faire à un méchant homme. Étant arrivés ils investirent la place de tous côtés & firent battre tambour & sonner trompettes pour intimider les assiégés.

» Par cas fortuit les trois freres de Renaut venoient de chasser dans » la forêt d'Ardenne avec vingt-quatre Chevaliers, & comme ils re- » tournoient à Montfort, Richard regarda vers la riviere de Meuse » & vit le Camp du Roi. Il demanda à son frere Guichard quel gens » c'étoient. Il leur répondit qu'il ne sçavoit, à moins que ce ne soit » l'armée de Charlemagne, dit-il, car on m'a dit qu'il venoit nous » assiéger. Comme ils parloient de ces choses, ils virent l'avant-garde » de l'armée que Regnier conduisoit. Aussi-tôt Richard courut à l'a- » vance, & demanda à Regnier à qui étoient ces soldats ? Monsieur, » dit-il, ils sont au Roi Charlemagne, qui vient assiéger un Fort que » les quatre fils d'Aimon ont bâti dans ce bois. Voilà qui est bien, dit » Richard, quand à moi je suis soldat de Renaut & ne veux point » d'autre Maître, & poussant son cheval contre Regnier, il le perça » d'un coup de lance, prit son cheval, & se retira. »

Les François commencerent à crier *Montjoye Saint Denis*, qui étoit le mot de leur armée, & les autres crioient *Montfort*. Il y eut un rude combat, où toute l'avant-garde fut defaite. Les nouvelles en vinrent au Roi & même que Regnier étoit mort sur la place ; cela l'affligea fort & dit qu'il étoit dommage d'avoir perdu ce grand homme. Il commanda à Ogier le Danois & au Duc Nesme d'aller secourir leur avant-garde ; que Richard & les siens avoient fort maltraitée. Ils partirent aussi-tôt avec trois cent Chevaliers en bon point, mais tout cela ne fut rien, car Richard les mit en piéces. Quand Renaut vit ses freres, & si grand nombre de ses gens venir, il alla au-devant d'eux, & les embrassa, puis il dit à Richard : où avez-vous pris tant

de monde ? Mon frere, dit Richard, je vous dirai des nouvelles surprenantes ; c'est que le Roi vous vient assiéger avec son armée, mes freres & moi venions de la chasse dans la forêt d'Ardene & nous avons rencontré l'avant-garde de Charlemagne que le Comte Regnier conduisoit ; nous nous sommes bien battus, mais Dieu merci nous les avons vaincus, car nous en avons tué une grande partie & le reste a pris la fuite, & nous avons emmené leur bagage que vous voyez ici. Le Comte Regnier est mort, & plusieurs de sa suite.

Mes chers freres, dit Renaut, je vous dois bien aimer, d'avoir fait si bien votre devoir contre nos ennemis : mais ce n'est pas le tout, le tems est venu que chacun doit montrer sa force & son courage ; il faut faire paroître aujourd'hui à Charlemagne qui nous sommes, si nous sommes gens à souffrir des affronts, & si nous sommes fils de putain. Quand Renaut eut dit cela, ils lui dirent que de leur côté, ils ne lacheroient jamais le pied ; qu'il pouvoit s'assurer de cette parole.

Renaut ayant entendu la bonne résolution de ses gens, commanda de fermer la porte du château & de lever le pont. Peu de tems après ils virent venir Ogier avec trois cens chevaliers qui poursuivoient Richard ; mais quand ils le virent entrer dans le château, ils se tinrent de loin, & n'oserent approcher. Ogier rapporta au Roi ce qu'il avoit vû, & ce qu'il avoit fait, de quoi charlemagne fut fort surpris, & jura Dieu que s'il pouvoit les attraper, il les feroit tous pendre.

Sire, dit Fouques de Montmorillon, ne craignez rien faites avancer toute l'armée, faisons un siége dans les formes. Il faut investir la place de tous côtés, afin que les assiégés ne puissent recevoir aucun secours ni aucune munition de guerre ni de bouche, & vous les verrez bientôt obligé de capituler. Le Roi approuva ce dessein, & fit sonner tambours & trompettes pour faire avancer le gros de l'armée devant montfort & pour l'environner de tous côtés. Ce château étoit bâti, comme nous avons dit, sur un rocher inaccessible, ayant un bois fort épais & de de haute futaye d'un côté, & de l'autre la riviere de Meuse.

Quand le Roi eut placé tous ses gens, il voulut reconnoître la place : il s'approcha avec un peu de monde pour la bien considerer ; & voyant l'état de ce Château, il dit qu'il falloit bien de tems pour le prendre. Il fit mettre sur son pavillon une Escarboucle très-précieuse, qui rendoit une clarté comme un flambeau ardent, & fit mettre aussi une pomme d'or d'une grande valeur : Après que tout le Camp fut dressé, le Roi entra sous sa tente & fit appeller le Duc Nesme & lui dit que personne ne montât à cheval de huit jours, sinon que pour se divertir : car, dit-il, il faut mander de tous côtés qu'on nous amene des gens, des vivres avant que de donner l'assaut général. Lors Nesme prenant la parole, lui dit : Sire, ne vous déplaise si je vous dis mon sentiment : Parlez, dit le Roi : C'est, dit Nesme, qu'avant de rien entreprendre, il faut envoyer un Messager à Renaut, pour le sommer de vous rendre son frere Richard, pour lui faire couper la tête, & que s'il refuse de ce faire, il n'aura jamais de paix avec vous. Voilà qui est bien, dit le Roi ; mais où trouver le Messager qui veuille accepter cette commission ? Sire, dit Nesme, si vous m'en jugez capable, j'y irai avec Ogier de Danemarc. Je le veux, dit le

Roi, car vous m'avez toujours bien conseillé : & je me repose sur vous.

Le Duc Nesme & Ogier s'en vont, & étant proche du Château ils prirent des branches vertes à la main, pour montrer qu'ils étoient Messagers. Quand Alar, qui étoit garde, vit venir ces deux Chevaliers, il leur dit : Messieurs, qui êtes-vous ? Ils lui dirent : Nous sommes Messagers du Roi, qui nous a envoyés ici pour parler à Renaut. D'abord Alar s'en alla vers son frere, & lui recita qu'à la porte il y avoit deux Messagers du Roi qui vouloient lui parler. Renaut commanda de leur ouvrir la porte, & de les faire entrer.

On fit entrer les Seigneurs dans le Château, & on les amena à Renaut. Quand il les vit il les reçut courtoisement : puis ils s'assirent tous trois, & confererent ensemble. Le Duc Nesme lui dit que le Roi lui mandoit de lui envoyer son frere Richard pour en faire à sa volonté, & qu'à moins de cela il n'auroit jamais la paix avec lui, & que s'il vous peut tenir, il vous fera tous pendre. A ces paroles Renaut rougit de colere, & lui dit : Vous êtes mon cousin, comment osez-vous proferer ces paroles ? Je m'étonne que vous ayez tant d'imprudence, ou plutôt d'impertinence, de me croire si lâche que de trahir mon sang ? Je vous proteste que si vous n'étiez pas mon parent & mon ami, vous seriez mal venu ici. Dites au Roi qu'il ne nous connoît pas bien encore, que nous ne le craignons en rien, & qu'il fasse au pire ce qu'il pourra.

Le Duc Nesme & Ogier se retirerent tous confus d'une telle réponse. Ils vinrent devant le Roi & lui firent le recit de l'accueil que Renaut leur avoit fait, & la réponse qu'il leur avoit rendue. Quand Charlemagne ouit cette reponse, il pensa enrager de depit ; il commanda de monter à l'assaut, si on ne pouvoit prendre le Château par sappe. Il n'avoit que trois portes bien fortes, dont Gui & Fougues furent commandés pour l'attaque de la premiere, le Comte de Nevers & Ogier, à la seconde & à la troisieme étoit le Duc de Bourgogne, le Comte Albunois & le vieux Aymon, qui faisoit contre ses propres fils.

Montfort fut assiégé par une si grande quantité de gens, que cela étoit éffroyable à voir ; mais Renaut fit une action très-genereuse : il dit aux siens. » Mes amis ne montez pas à cheval que je ne le com-
» mande, car je vois nos ennemis qui sont bien fatigués, nous les
» vaincrons à présent fort facilement, mais cela ne nous seroit pas
» si honnête comme s'ils étoient reposés, lors nous ferons voir qui
» nous sommes. »

Au Château de Montfort, outre les fortifications visibles, y avoit un chemin couvert, par où un Cavalier pouvoit passer tout armé. Ce chemin étoit caché à tous ceux qui étoient dans le Château, excepté aux quatre freres & à leur cousin Maugis, lesquels passoient par-là quand ils jugeoient à propos. Quand Renaut vit qu'il étoit tems de sortir, il appella Samson le Bordelois, qui s'étoit jetté dans la place pour les secourir, & avoit amené cent Chevaliers avec lui. Renaut leur fit une petite harangue & leur dit : » Mes amis, il est tems de faire voir à nos adversaires qui nous sommes ; car si nous tardions

» davantage, le Roi pourroit dire que nous sommes des lâches
» qui manquons de courage.

Aussi tôt il embrassa son frere Richard, & lui dit : Brave Chevalier il est tems de faire paroître aux yeux de l'Univers qui nous sommes: Vous êtes mon frere cadet, & je vous aime comme moi-même ; assurez vous que vous n'avez rien à craindre tandis que Dieu me laissera la vie. Toutes les menaces du Roi ne m'ébranleroient jamais, & je ferai paroître en tous lieux ce que je vous suis. Si Dieu vouloit que nous puissions prendre le Comte d'Etampes j'en serai bien aise : car c'est un de nos principaux ennemis, & qui nous cause plus de dommage ; peut-être pourrions-nous l'attraper, il est toujours à l'avant-garde.

Alors ils sortirent tous dehors par la fausse porte du Château sans faire du bruit, & coururent sur l'armée du Roi, de telle sorte qu'ils la mirent en déroute, & tuerent quantité de monde, ils mirent le feu au camp du Roi, où tout le bagage fut brulé. Enfin, c'étoit merveilleux de voir Renaut monté sur Bayard, qui sembloit un foudre de guerre, renversant hommes & chevaux : il ne donnoit aucun coup de son épée, qu'il ne coupât un Chevalier, comme s'il eût été sans casque ni cuirasse.

Quand le vieux Aymon vit que les gens du Roi n'avoient pas du meilleur, il se mit à combattre contre ses fils. Renaut voyant cela fut bien fâché. Il se tourna vers ses freres & leur dit : *N'est-ce pas bien étrange qu'un pere veuille détruire ce qu'il a fait ? Si vous voulez me croire, nous lui laisserons la place, je ne voudrois pas qu'aucun de nous l'eusse frappé.* Ils tournerent de l'autre côté, mais le pere les poursuivit & les traita fort mal. Ce que voyant Renaut il lui dit : *Hélas, mon pere, à quoi songez-vous, vous faites très mal : car au lieu de nous aider, vous nous détruisez. Je vois bien à présent que vous ne nous aimez point, vû que vous nous avez chassés aussi bien que le Roi, hors de votre maison, & que vous nous avez desherités de vos biens.*

Le pere écoutant son fils ainé, cela lui toucha un peu le cœur ; mais néanmoins il lui dit qu'il avoit promis fidélité au Roi, & qu'il la vouloit tenir. Vous ferez bien, dit Renaut, servez-le fidélement ; mais aussi souvenez vous que nous sommes vos fils, & que nous voyant chassés de par-tout, nous avions construit ce Château pour nous servir d'asile ; vous êtes venu aider à le détruire. Au moins si vous ne voulez pas nous faire du bien, ne nous faites pas du mal, & retirez vous doucement ; autrement je n'aurois aucun respect humain.

Quand Aymon ouit parler son fils de la sorte, il fut fort fâché ; car il connoissoit bien qu'il disoit la vérité ; mais il ne pouvoit pas faire autrement, de peur que le Roi ne l'apperçut ; néanmoins il se retira & laissa passer ses fils. Tandis que Renaut faisoit ces reproches à son pere, voici le Roi qui vint, avec Auberi, Ogier, le Comte Henri, Fouques de Montmorillon. Renaut les voyant venir, fit ralier ses gens, & étant assemblés de part & d'autre, un Chevalier du Roi nommé Thieri, poussa son cheval contre les gens de Renaut ; mais quand Alar le vit venir, il courut contre lui & le frappa si fort, qu'il lui perça le corps.

Quand le Roi vit tomber le Chevalier Thieri, il en fut si fâché que

peu s'en fallut qu'il ne perdit le sens. D'abord il commença à crier à haute voix : *Seigneur, vengez moi de ces gourmans, qui détruisent mon armée.* Quand le vieux Aymon entendit ainsi parler le Roi, de peur d'être blâmé il poussa son cheval contre un Chevalier de ses fils & lui donna un si rude coup de son épée, qu'il lui coupa la tête. Ce que voyant Renaut, lui dit : *Ah, mon pere, vous faites mal de tuer ainsi mes gens : mais sur ma foi, si je ne croyois offenser Dieu, je vous tuerois tout présentement. Vous agissez plutôt en barbare qu'en pere. Ah ; ma chere mere, que vous seriez fâchée, si vous sçaviez ce qui se passe.*

Quand Fouques de Montmorillon vit que les gens de Renaut se maintenoient si bien contre eux, il commença à crier : *Sire, comment va ceci, je vois que nous sommes trahis : faites venir quantité de monde pour prendre ces traitres qui lachent le pied, & faites les écorcher tous vifs.* Les François oyant cela pousserent leurs chevaux contre leurs ennemis, & fraperent si rudement, qu'ils les forcerent à reculer. Alar voyant réculer ses gens, mit l'épée à la main, & les ranima si bien, qu'ils repousserent vaillamment leurs adversaires, & abbattirent tant de Chevaliers, que la terre en étoit couverte, & tous fuyoient leur rencontre comme les brebis devant le loup. Renaut ne frapoit aucun à droit ou à gauche qu'il ne renversât son homme. Dans ce combat il n'y eut aucun parentage qui fut regardé, car ils se tuoient comme des bêtes.

Lors arriva Ivon de Saint Omer, qui montoit un très-beau cheval : contre lui, vint un Chevalier nommé Guyon, mais Ivon le renversa, ce qui facha fort Renaut. Aussitôt il recommande à ses gens d'avoir ce cheval ; car il dit, il faut qu'il fasse compagnie à Bayard. Guichard à ces paroles poussa son cheval contre ledit Ivon, & le frapa si rudement qu'il tomba mort par terre, puis il prit son cheval par la bride & le mena à son frere, en lui disant ? Mon frere, voici le cheval que vous desiriez tant, & Renaut le remercia.

Or nous avons deux bons chevaux, dirent-ils, ausquels nous nous pouvons bien fier. Renaut commanda à Guichard de monter sur son Grison, & de bailler celui qu'il montoit à son Ecuyer. Guichard obéit, & étant revenu au champ de bataille, Renaut vit son pere qui revenoit encore sur eux, dont il lui fit un reproche fort touchant, lui disant : *Par ma foi vous en agissez bien mal, ne pouviez-vous pas vous empêcher de nous venir voir si souvent : nous voulons montrer que vous êtes notre Pere, non pas bon, mais mauvais, car vous le faites bien paroître. On dit qu'à Pâques & à Noël les amis se visitent & s'invitent les uns les autres ; mais vous n'en faites pas de même, car vous nous venez voir à main armée pour nous détruire, & faire contre nous tout votre possible. Lors le Duc Aimon dit à Renaut : Gardez-vous bien de Charlemagne, car s'il peut vous prendre, il vous fera pendre.*

Mon pere, dit Renaut, venez-nous aider, & nous obligerons le Roi de faire la paix avec nous. Va., mechant homme, dit le pere, je n'ai jamais été traitre à mon Roi, veux-tu qu'à l'âge où je suis je commette cette trahison ? Je ne le veux pas, mais sauvez-vous si vous pouvez. Pere, dit Renaut, vous nous aimez bien peu à ce que je vois : vous

erez bien de vous retirer, si vous ne voulez pas que je commette un parricide? ayant dit cela il poussa son cheval Bayard, & frappa un nommé Guimer, dont il passa sa lance à travers du corps.

Aymon voyant son homme mort mit l'épée à la main, & se jetta dans la mêlée, frapant à droit & à gauche comme un enragé: mais cela ne servit de rien, le champ de bataille demeura à ses fils. Charlemagne fit battre la chamade & se retira; car il n'y trouvoit pas son compte, & comme il vouloit s'en aller, voici venir Bernard de Bourgogne, qui frappa si fort sur Simon de Bernois qu'il le tomba mort par terre. Quand les quatre fils d'Aymon virent un tel homme à bas, cela les facha fort; mais Bernard ne demeura pas long-tems impuni car ils fendirent la presse rompant les bataillons, & renversant tout ce qu'ils rencontroient; mais principalement le puissant Renaut, qui de son épée tua plus de trois cens Chevaliers des meilleurs que le Roi eusse.

Alar jouta contre le Comte d'Estampes ausquels Renaut vouloit tant de mal, il le perça d'un coup de lance, & lui fit passer plusieurs fois son cheval sur le corps: ce que voyant le formidable Renaut, lui dit: Ah, mon frere vous avez tué mon grand ennemi. Aussitôt il fit battre tous ses tambours, trompettes & clairons pour marque de rejouissance, & pour intimider les gens du Roi, lesquels voyant que son armée diminuoit de plus en plus, commanda à ses gens de se retirer, ce qui fut exécuté, car ils voyoient bien leur perte.

Renaut voyant la retraite de ses adversaires, les poursuivit l'épée aux reins, en tua plusieurs & en fit plusieurs prisonniers, entre lesquels se trouverent Antoine Guetomeau, le Comte de Nevers, Thieri d'Ardene, le Comte de blois, & Huon de Bordeaux. Quand Renaut vit l'armée du Roi ainsi défaite, & que chacun fuyoit de ça de là, il fit assembler les siens, & battre la retraite: puis ils s'en retournerent joyeusement au Château dont lui & ses freres se mirent derriere leurs gens, pour la plus grande sûreté, & ils mirent les prisonniers au milieu.

En se retirant voici leur pere qui se jetta sur eux, & leur fit beaucoup de peine, parce qu'ils n'osoient le fraper, mais il les frapoit bien. Renaut voyant cela, frappa d'un coup d'épee sur la tête du cheval de son pere, & le tomba mort par terre. Quand Aymon se vit à bas, il main la main à l'épée, & s'escrimoit le mieux qu'il pouvoit, mais sa défense lui eut peu servi si ses fils n'eussent eû de la considération pour lui; car ils l'eussent fait prisonnier, si Ogier ne l'eût demandé; puis Ogier lui dit; pere souvenez-vous que vous avez des fils plus forts que vous. Quand Aymon fut remonté, il poursuivit ses fils comme un homme hors de soi, disant à ses gens, courons après ces gourmans, s'ils vivent long-tems, ils ruineront la France.

Renaut voyant son pere ainsi acharné contre ses gens; tourna son cheval, & se jetta au plus fort de la mêlée si rudement, à l'aide de ses freres, qu'ils mirent en désordre tous les gens de leur pere, car aucun ne pouvoit endurer les grands coups de Renaut. Le Roi voyant ces prodiges & une si grande perte pour lui & pour son armée, vint contre Renaut, & lui dit; Renaut je vous defends que n'allez pas plus avant. Quand il vit le Roi, il s'arrêta, & commanda à ses gens d'en faire de même, car il l'honnoroit fort, & n'eusse pas voulu

qu'aucun eût mis la main sur sa sacrée personne. Quand les gens de Renaut l'ouirent parler ainsi, ils s'en retournerent au Château, bien joyeux du succès de cette bataille.

Quand ils furent tous entrés, ils firent lever le pont & s'allerent desarmer, se mirent à table : ils mirent les prisonniers en lieu de sûreté, après le repas chacun se retira. Le Roi voyant que ses ennemis étoient rentrés dans le Château de Montfort, se retira aussi sous sa tente, & jura qu'il ne leveroit pas le siége qu'il n'eût vaincu les quatre fils d'Aimon, & rasé leur Château. Ils y demeurerent treize mois devant, & ne se passoit semaine sans donner quelque assaut; mais pourtant Renaut n'étoit pas si serré, qu'il n'allât à la chasse & à la pêche, quand il vouloit par le chemin couvert, & souvent il parloit à ses adversaires pour les attirer à la paix.

Un jour il dit à Ogier, Seigneur, comme je sçai que vous êtes mon ami, & celui du Roi aussi, je vous prie de lui dire que jamais il nous prendra par force; car notre Chêteau est si bien muni de vivres, qu'il y en a bien pour long-tems ? mais je veux bien que le Roi sçache qu'un chose qu'il peut avoir par douceur, il n'y doit point employer la force, quand il voudra il aura la place & nous aussi, pourvû que moi & tous les miens sortirons bagues sauves de tout le passé.

Ogier lui promit de le dire au Roi, & lui promit de faire son accommodement. Dans le tems que Renaut parloit à Ogier, Fouquet de Montmorillon arriva, qui dit à Renaut vous êtes un homme insensé : Vous laisserez Montfort, car ce n'est pas votre heritage, le Roi est plus puissant que vous : Fouques, dit Renaut, souvent vous m'avez éprouvé, & le pourrez faire encore quand il vous plaira. Je sçai bien que le mal que me veut Charlemagne, c'est d'avoir tué son neveu Bertelot; mais vous sçavez bien que c'est en mon corps défendant : & si le Roi veut nous pardonner, nous mettrons bas les armes. Fouques se moqua de lui & de sa proposition, disant que le Roi avoit juré qu'il les feroit pendre, & qu'ils n'auroient jamais de grace : Prenez bien garde à vous, Fouques, dit Renaut, vous me menacez trop, il ne faut pas menacer des Chevaliers qui valent plus que vous : & si vous avez quelque chose sur le cœur contre moi, n'avez qu'à le dire.

Charlemagne fit marcher encore beaucoup de monde, & quand ils furent venus, il leur dit : *Seigneurs, je me plains à vous des quatre fils d'Aymon, qui ont détruit mon pays, & bâti ce Château, qui ne peut être pris par famine, afin de faire payer des contributions à mes sujets. Dites moi ce qu'il faut que je fasse.* Les Seigneurs ne dirent mot; mais le Duc Nesme de Baviere, comme premier Conseiller d'Etat, prit la parole, & dit : *Sire si vous me voulez croire, nous retournerons à Paris, quand le beau tems sera venu, nous pourrons reassiéger le Château de Montfort : je vous assure que Renaut va à la chasse quand il veut, & qu'il n'est pas prêt à se rendre.*

Hernier de Seine prit la parole, & lui dit : *Sire, je vous donnerai meilleur conseil : si vous voulez donner le Château, ce qui est dedans & le terrain de cinq lieues aux environs, je vous amenerai les quatre fils d'Aymon prisonniers avant que soit un mois. Hernier, dit le Roi,*

si vous le faites, je vous accorde votre demande. Aussitôt il dit Sire, donnez moi un bon Capitaine avéc mille Chevaliers, & la nuit je les ferai cacher sous la montagne, & les ferai entrer dans le Château.

Le Roi envoya querir Guyon de Bretagne, il lui commanda de prendre mille bons soldats, & de faire ce que Hernier lui diroit. Hernier partit aussitôt, il s'en vint à la porte du Château, & dit aux Gardes : Messieurs, ayez pitié de moi, & me laissez entrer céan, ou autrement je suis mort ; car le Roi me poursuit pour me faire mourir, à cause que j'ai dit beaucoup de bien de Renaut, & je lui dirai quelque chose pour son profit, s'il me veut écouter. Quand les Gardes l'ouirent ainsi parler, ils le firent entrer sans difficulté, & lui firent grand accueil : mais le traitre leur rendit le mal pour le bien. Pour lors le Roi fit approcher Guyon de Bretagne & mille Chevaliers, & les fit couler sous la montagne sans aucun bruit, & se tinrent là cachés jusqu'au jour

Quand Renaut sçut qu'un Chevalier de Charlemagne étoit venu, il commanda de l'amener devant lui, puis il lui demanda son nom & sa condition. Il répondit : *Sire, j'ai nom Hernier de la Seine : je me suis couroucé au Roi pour l'amour de vous : c'est pourquoi je suis ici, je vous prie de me tenir sous votre protection, car je ne sçai où aller. Renaut lui dit : je le veux bien, mais dites-moi, l'armée du Roi est-elle bien forte ? Sire dit-il, ils souffrent beaucoup, & il en deserte plusieurs chaque jour. Ami, dit Renaut, tant mieux pour nous.*

Quand le soir fut venu Renaut & ses Freres firent souper le traitre Hernier avec eux fort joyeusement. Après le souper chacun se retira & s'alla reposer. Hernier fut bien logé ; car il étoit recommandé par Renaut. Les soldats étant tous endormis, Hernier comme un mauvais Judas, ne dormit pas, mais se leva & s'arma, puis alla baisser le pont levis, tua la sentinelle & fit entrer tous ses compagnons dans le Château, qui tuerent tous ceux qu'ils y trouverent.

Voici une chose bien surprenante, il falloit bien que Dieu protegât Renaut & les siens ; car les Palefreniers s'étant enyvrés, s'endormirent si fort, que les chevaux se battant entr'eux, ils n'en ouirent rien ; mais Richard & Alar les entendirent bien. Ils se leverent, & vinrent à la porte de la salle ouverte, à la lueur de la lune, ils virent luire les armes. Ils furent au lit de Hernier, & ne l'y trouvant pas : ils furent bien ébahis. Lors Renaut demanda à ses freres ce que c'étoit ? Alar s'écria, mon frere nous sommes trahis, Hernier a fait entrer nos ennemis. Renaut oiant cela, s'arma en diligence, & fit armer ses gens. Il n'avoit avec lui que trente Chevaliers au fort du Donjon, les autres étoient dans la cour, qui étoit peuplée comme une petite Ville, où Guyon fit un grand carnage pendant que Renaut & ses freres s'équipoient.

Alors le traitre Hernier vint avec cent soldats, faisant un bruit étrange, Alar s'écria : Au secours, mes freres, car si nous ne nous défendons bien, nous sommes perdus. Ils se mirent à la porte, & autant qui l'abordoient étoient mis à bas. Quand les gens du Roi virent qu'ils ne pouvoient entrer au Donjon, ils mirent le feu dans la basse cour ? qui se prit au Donjon. Renaut se voyant aux abois, dit à ses freres suivez-moi. Ils passerent par la fausse porte, mais

étant dehors, il ne ſçavoit où aller; & voyant que leur Château bruloit, ils entrerent dans une foſſe fouteraine. Le traitre Hernier le vit, il prit ſes gens & vient vers la foſſe: il attaqua Renaut & ſes gens; mais ils ſe défendirent ſi bien qu'il n'y purent entrer. A l'aube du jour, ils ſortirent dehors, tuerent tous ceux qui s'oppoſerent, & rentrerent dans leur Château.



Comme Renaut, après avoir vaincu les gens de Charlemagne, fit pendre & étrangler les douze qui reſtoient, & fit tirer Hernier à quatre chevaux, puis brûler, jetter les cendres au vent.

HERNIER le traitre ſe trouvant dans la mêlée du Château, Renaut & ſes gens ne craignant point l'armée de Charlemagne, fondirent ſi à propos ſur ceux qui étoient dans la place, qu'il ne reſta en vie que le traitre Hernier & douze de ſes complices, Quand Renaut vit cela il les fit prendre, & faiſant planter un gibet ſur la plus haute tour, il fit pendre les douze ſoldats; puis il fit attacher chaque membre de Hernier à la queue d'un cheval, & ſur chacun de ces chevaux fit monter Ecuyer, & leur fit piquer leſdits chevaux des éperons, leſquels demembrerent ce traitre. Après cela Renaut fit faire un grand feu, & le fit jetter dedans, puis jetter ſes cendres au vent. Auſſitôt les nouvelles vinrent à Charlemagne qui fut bien ſurpris; & dit: Eſt-il poſſible que moi qui ſuis le plus puiſſant Roi du monde, ne puiſſe venir à bout de quatre Chevaliers; à la malheure les fis-je Chevaliers? car je fis mon bâton pour me battre.

Leur oncle tua mon fils Lohier, & Renaut mon neveu Bertelot, & à préſent ils détruiſent mon Camp; je mourrai de rage ſi je ne ſuis

vengé. Sire, apparemment, Renaut ne vous craint pas, puisqu'il fait pendre vos gens devant vous. Certes, Sire dit Nesme, si vous m'eussiez crû, vos gens ne seroient pas morts. Il ne sçût que lui repondre.

Pendant ce tems-là les assiégés monterent sur les rempars, & virent que les magazins brûloient. Renaut dit à ses freres qu'il falloit quitter la place, vû qu'ils n'avoient plus de vivres. Ils dirent que c'étoit vrai; & sur le soir ils partirent doucement par la fausse porte, & allerent en allemagne. Quand Alar vit que Renaut regrettoit son Château, il le conforta, lui disant que dans peu de tems il en auroit d'autres.

Alar & Guichard prirent l'avant-garde avec cent Chevaliers; ils mirent le bagage au milieu, Renaut & Richàrd venoient après. Quand Charlemagne scut que Renaut venoit, il en fut fâché, & fit crier aux armes. Lors l'armée commença à s'émouvoir; & quand Alar & Guichard virent qu'ils ne pouvoient passer sans combattre, ils pousserent leurs chevaux contre Charlemagne, & mirent son camp en désordre.

Quand Renaut vit que ses freres combattoient les ennemis, & qu'ils étoient troublés de cette venue, il commanda à ses gens de sauver les bagages tandis qu'ils combattoient. Sire, dirent-ils, votre commandement sera executé. D'abord il piqua Bayard & se mit dans la presse, & fit si grand fracas, que tout le Camp en fut allarmé. Tous les gens de Renaut passerent malgré leurs ennemis, ce que voyant Charlemagne, il pensa mourir de deplaisir. D'un côté il étoit aise qu'ils eussent quitté le Château: mais de l'autre il étoit fâché d'avoir perdu tant de braves Chevaliers.

Alors le Roi se mit en bataille avec Ogier le Danois, Fouques, & plusieurs autres Seigneurs. C'est aujourd'hui, dit-il, qu'il faut que vous soyez pendus. Sire, dit Renaut, vous vous trompez en votre calcul; mais prenez garde à vous; car avant que je meure j'en ferai bien mourir. Aussi-tôt poussa Bayard contre Charlemagne, & l'eusse peut-être tué, si Dom Hugues ne se fut mis entre eux; mais ce fut à son dam, car Renaut lui perça le cœur d'un coup de lance devant le Roi, qui s'écria, prenez ces gourmans, car s'ils échapent je n'aurai jamais de joye. Ne craignez rien, dit l'incomparable Renaut à ses gens, tandis que je pourrai combattre, vous ne devez rien craindre.

Renaut & ses gens se porterent si vaillamment qu'ils ne perdirent rien: ils arriverent au bord de la riviere, & le Roi défendit à ses gens de ne plus les poursuivre, car ce seroit perdre tems: tous nos chevaux sont las, dit-il: laissez-les aller à tous les diables, car il faut qu'ils soient magiciens. Campons ici près de cette riviere, dit le Roi, pour nous reposer. D'abord on dressa les pavillons, & après cela le Roi se fit désarmer, pendant qu'on lui apprêtoit à souper, car de tout le jour il n'avoit rien mangé. Quand Renaut fut loin du camp du Roi, il trouva une claire fontaine, où il y avoit une très-belle herbe. Renaut voyant le lieu plaisant, dit à ses gens: Voici un beau lieu pour faire paître nos chevaux. Sire, dit Alar, vous dites vrai, mais non pas pour repaître les hommes.

Charlemagne dit au Duc Nesme: Que ferons-nous ici? Sire, dit-il, si vous me voulez croire, nous retournerons à Paris; car d'aller plus avant ce seroit folie, parce que ce bois est trop épais & la riviere

perilleuse, & comme ils parloient ensemble, il survint plusieurs Cavaliers qui furent du même avis. Après cela il appella Bidelon, Regnier & Ogier, & leur dit : Seigneurs, je veux que vous retourniez à Paris avec moi. Ils en furent bien aises, & lui dirent : c'est le meilleur conseil que vous puissiez prendre. Lors le Roi fit crier que chacun retournasse chez soi.

Après que Charlemagne fut arrivé à Paris, il appella ses Princes, & leur dit : Messieurs, ne suis-je pas malheureux de n'avoir pas pû vaincre les quatre fils d'Aymon, moi qui suis un si grand Monarque ? S'ils retournent en leur château il faudra le reassieger. Sire, dit Nesme, ils ne feront pas cela, ils sont dans les Ardennes, on ne sçauroit les faire sortir de-là que par famine. Il se tourna vers Ogier, & lui dit : Faites penser Gerard, Fouques, l'Allemand & Doonde de Mondidier, & congediez les autres. Sire, dit-il, j'obéis à vos ordres.

Comme le Duc Aymon alloit à son pays, il arriva à la fontaine où étoient ses fils : quand il les vit, il fut fort surpris, & dit à ses gens : Messieurs, que ferai-je ? Voici mes fils, combattrai-je contre eux, si je les tuë, j'en aurai regret toute ma vie : si je les laisse, je serai parjure envers Charlemagne : personne ne repondant, il dit qu'il avoit juré fidélité au Roi, & partant qu'il la lui tiendroit. Aussi-tôt il appella deux de ses Chevaliers, & leur dit : Allez dire à mes fils que je veux les combattre. Ils parlerent à Renaut, qui pensa enrager de cette nouvelle, non pas qu'il apprehendât tant les coups de son pere, que la peur qu'il avoit de lui faire mal. Les Chevaliers dirent : Sire, nous sommes ici de la part de Monseigneur votre pere, qui vous mande de venir dans la plaine combattre contre lui. Mes amis, dit Renaut, dites à mon pere que nous lui demandons trêve pour cette fois, & qu'il n'auroit pas d'honneur de défaire ce qu'il a fait. Sire, dit un Cavalier, vos discours sont superflus, tâchez à vous défendre.

Les Chevaliers rapporterent à Aymon la reponse de ses fils, qui ne servit qu'à l'aigrir davantage. Il courut sur eux à tête baissée : & si Renaut ne lui eut fait une feinte, Aymon l'eusse percé. Aussi-tôt Renaut lui reprocha sa cruauté : Les Lions & les Tigres, & toute sorte de bêtes feroces prennent un soin particulier de conserver leurs faons ; mais vous êtes un pere denaturé, qui voulez détruire votre propre geniture. Ah ! Si je ne vous croyois pas mon pere, je vous exterminerois.

Larrons, dit Aymon, que pensez-vous devenir ? Voulez-vous vivre dans ces bois comme des brutes, vous ne valez rien : prenez garde à vous, car si vous êtes pris, vous serez pendus. Il vaut bien mieux se défendre, & mourir en combattant, dit Renaut. Lors Aymon poussa contre ses fils, ce que voyant Renaût, il ne voulut frapper sur lui ; mais il commanda aux siens de se bien défendre, tandis qu'il battoit les gens de son pere.

La bataille fut fort sanglante, mais Renaut eut du pire ; car de cinq cens hommes qu'il avoit, il ne lui en restoit que cinquante, tant sains que blessés, & le Duc Aymon avoit perdu la moitié des siens. Renaut monta sur la montagne, Aymon toujours les poursuivit pour les prendre. Renaut dit ; Voici un lieu de défense, profitons-

en. Le combat recommença, & y eut un terrible carnage. Là fut tué le bon cheval d'Alar, lequel se voyant à pied, se releva promptement, & mit la main à l'épée, & se défendit vaillamment. Quand Richard vit Alar à terre, il courut a son secours; car Aymon tachoit de le prendre.

Alar eût été pris sans l'incomparable Renaut qui vint à tems pour mettre son pere à bas. Lors il fut si fâché, qu'il pensa crever de dépit. Et Renaut ayant l'épée à la main, retira son frere Alar de la mêlée, & le monta derriere lui. Il fit quatre joutes ayant son frere en croupe, & sortit de la presse malgré ses ennemis; il combattoit aussi bien, quoiqu'il eût son frere tout armé derriere lui, comme s'il eût été seul sur Bayard.

Comme il s'en retournoit, voici Esmefroi, un des plus vaillans Chevaliers de Charlemagne, qui étoit très-bien monté, qui dit à Renaut: Vous êtes mort ou pris, & frappa fort rudement Renaut sur son écu, lequel lui rendit bientôt la pareille, & le tomba par terre, puis prit son cheval, & le donna à Alar, disant; servez-vous de ce cheval pour votre défense je crois qu'il est bon.

Alar monta dessus, & le poussa contre un Chevalier de son pere nommé Effroi, lequel il abbattit mort à terre. Alors la bataille fut plus rude que jamais; car il y eut plus de vingt Chevaliers d'Aymon tués. Et lors il s'écria de saisir Alar s'ils pouvoient; car il avoit tué Esmefroi son favori. Quand les gens d'Aymon ouirent cela, ils coururent sur Alar de telle force, qu'ils lui firent quitter la place; car ils n'avoient plus que quatorze Cavaliers capables de combattre.

Or voici Renaut avec bien peu de gens, il ne sçait plus que faire, les larmes lui tomberent des yeux. Son pere voyant cela, le cœur lui séchit aussi, comme dit l'Histoire, & se mit à pleurer, en detestant le sort de ses fils. Ah! mes enfans, où vous retirez-vous maintenant? Je suis en partie la cause de votre perte: plût à Dieu ne vous avoir pas rencontrés! Il fit enterrer les corps morts, & emmena les blessés pour les faire traiter: puis fit mettre Esmefroi dans une litiere: & vint à Dordonne, où il ne coucha qu'une nuit. Le lendemain il partit pour Paris, où étant arrivé il se présenta au Roi, & lui dit: Sire, en m'en allant en mon pays par votre ordre, je trouvai mes fils avec cinq cens Chevaliers dans la forêt d'Ardaine, je les combattis pour les prendre prisonniers; mais cela m'a été impossible: car ils se sont défendu si vigoureusement, qu'ils m'ont tué quantité de Chevaliers, & il ne leur en est resté que quatorze; nous les eussions pris, s'ils n'eussent pas passé une riviere.

Le Roi oyant cela se mit fort en colere, & dit à Aymon qu'il étoit un traitre, qu'il s'excusoit de mauvaise grace, d'autant que jamais Corbeau ne mangea ses faons: il faut dire cela à d'autres, mais non pas à moi. Quand Aymon ouit ainsi parler le Roi, il lui dit: Sire, je vous assure que ce que je dis est veritable; mais ne me croyez pas, interrogez ceux qui étoient avec moi. Aymon dit-il, je vois bien que si vous pouviez vous mettriez votre fils sur le trône. Sire dit Aymon, je ne suis pas menteur ni traitre: & si quelques flateurs vous ont mal parlé de moi, je suis prêt de leur donner le démenti.

Auſſitôt il partit ſans rien dire au Roi, & s'en vint chez lui, où il trouva la Ducheſſe qui lui fit bon accueil, & lui demanda comment il avoit fait? il lui répondit qu'il avoit trouvé ſes fils, leſquels il croyoit prendre & les mener au Roi; mais qu'ils s'étoient ſi bien défendus, qu'ils lui avoient tué beaucoup de gens & s'etoient ſauvés. Béni ſoit Dieu, dit la mere, j'en ſuis bien aiſe. Je ſuis bien fâché de l'avoir fait, car j'ai été payé d'ingratitude. Je fus à Paris pour raconter au Roi ce qui s'étoit paſſé; & après m'avoir écouté il me qualifia de traitre & de parjure: je proteſte qu'il s'en repentira.



Comme les quatre fils d'Aimon ſe jetterent dans les Ardaines, & devinrent comme ſauvages, & comme ils furent voir leur mere, qui leur donna de l'argent pour faire la guerre à Charlemagne.

APRÈS que les quatre fils d'Aymon eurent long-tems demeuré dans la forêt d'Ardaine, tous ceux qui paſſoient dans ces lieux étoient certains d'être volés. Ils y ſouffroient la faim, la ſoif, & toutes ſortes de maux; tellement que tous ſes gens moururent, & reſterent tous ſeuls. Ils n'avoient que leur quatre chevaux, mais par malheur ils n'avoient rien pour leur donner à manger, c'eſt pourquoi ils vinrent ſi maigres, qu'ils avoient peine à aller, excepté Bayard, qui mangeoit auſſi bien les racines que ſi c'eût été du foin ou de l'avoine.

Ces quatres Princes furent long-tems en cet état, n'oſant paroître en public de peur d'être pris mais la crainte logeoit chez eux, ils cauſoient bien autant de terreur & d'épouvante aux habitans des environs, qui n'oſoient ſortir de leurs maiſons. Se voyant ainſi miſerables, ils conſulterent entr'eux, & dirent: Ne vaut-il pas mieux

mourir une fois que d'être toujours à l'agonie sans pouvoir finir. Alar prenant la parole, dit, mes freres, si vous me voulez croire nous sortirons d'ici, & irons voir notre mere, assurement elle nous assistera; nous nous rafraichirons un peu, & puis nous prendrons bonne compagnie, & servirons quelque Monarque, qui nous donnera de bons gages.

Renaut trouva ce conseil bon : & se souvenant des richesses de son pere, & considerant la misere où il étoit reduit, il dit : mes freres, si notre pere nous attrape il nous rendra prisonniers au Roi. Frere, dit Richard, je ne crois pas cela; pourvû que nous nous soumettions à lui, nous lui fléchirons le cœur : mais en tout cas il vaut bien mieux mourir dans un combat en son corps défendant, que dans une forêt de faim & de soif, & comme on dit en commun proverbe : La faim met le loup hors du bois.

Ce conseil fut suivi, & executé mieux qu'ils ne l'avoient projetté. Ils arriverent à Dordonne; & quand ils passoient par les ruës, les habitans disoient que c'étoient des Sarrasins, car nul ne les connoissoit. Ils mirent pied à terre devant le Palais, & donnerent à tenir leurs chevaux à trois valets, puis monterent dans la salle. Ils ne trouverent personne; car leur pere étoit à la chasse, & la mere bien triste dans sa chambre. Ils furent long-tems assis dans la salle sans qu'on leur dit mot. A la fin la Duchesse sortant de sa chambre vit ses fils en si pauvre état qu'elle ne les connut pas. Alar voulut la saluer, mais Renaut dit que non, pour voir quel accueil elle leur feroit : & les ayant regardés, elle dit : Dieu vous garde, mes amis, demandez-vous l'aumône? Etes-vous Chrêtiens ou Sarrazins? Ils répondirent qu'ils étoient Chrêtiens; que les fatigues d'une longue guerre les avoient reduits à ce point; & que pourtant si vous nous voulez faire du bien, plus nous vous serons obligés.

Elle commanda qu'on leur donnât à manger & à boire, en disant: Helas mes amis, peut-être que mes fils sont dans votre même necessité. Je crois de ne les plus voir, car il y a plus de sept ans que je n'ai eu de leurs nouvelles, en disant cela les larmes lui tomberent des yeux.

Renaut voyant la grande amitié de sa mere, ne pût s'empêcher de lui dire : Madame ne pleurez point pour vos enfans; car les voici devant vous. Elle fut bien surprise, & pensa tomber oyant cela. Quand elle fut revenuë elle reconnut une marque au visage de Renaut, qu'il avoit de son bas âge. Alors elle l'embrassa en lui disant : Helas! Mon fils, où a passé votre beauté? vous êtes bien defiguré : pourquoi vous cacher à moi, qui vous aime plus que moi-même.

Ensuite elle regarda les autres trois, & les connut fort bien. Lors elle s'écria : Helas! mes chers fils, est-il possible que je vous voye comme vous êtes? Aussi-tôt elle les fit asseoir à table devant elle, & leur demanda de quoi étoient devenu leurs gens? Madame, dirent-ils, notre pere nous les a tous tués; il en eût fait de même de nous, si Dieu ne nous eût préservés. Elle entendant cela pensa mourir de déplaisir. Lors elle commanda à un laquais de mettre leurs chevaux dans une Ecurie, & d'en faire bonne garde. Madame, dit-il, j'en aurai soin.

Pendant qu'ils étoient à table, le Duc Aymon vint de la chasse, lequel avoit pris quatre cerfs & deux sangliers, il entra dans la salle, & trouva ses

ses fils qui dinoient avec leur mere. Il ne les connut point; car il demanda à la Dame qui étoient ces gens-là ? La Dame répondit : Sire, ce sont nos fils que vous avez tant maltraités. Vous les avez chassés de partout, & ils ont été contraints de vivre dans les bois, comme les bêtes sauvages : il semble que vous les avez fait pour les detruire. Je vous prie de les retirer pour ce soir, & demain ils partiront.

Quand Aymon ouit ces paroles il se mit en colere, disant : Malheureux que vous êtes, ne pouviez-vous pas aller par les Bourgs & Villages, & vous faire donner de l'argent ? Pere, dit Renaut, si votre pays est en paix, tous les autres n'y sont pas ; car vous pourriez faire cent lieues que vous ne trouveriez pas une bonne maison, tout s'est retiré dans les Citadelles. Ah ! Mon pere, que vous nous faites tort ! Vous nous avez chassés de par-tout : vous nous avez tué tous nos gens, où voulez-vous que nous allions ? puisque vous nous haissez tant, faites-nous trancher la tête, & vous serez ami de Charlemagne. Aymon connut que Renaut disoit vrai, il se prit à soupirer, puis leur dit : Sortez d'ici au plutôt. Pere, dit Renaut, vous parlez comme un mechant homme, mais donnez-nous quelque chose, afin que nous puissions nous éloigner de vous. Il répondit qu'il n'en feroit rien. Lors Renaut lui dit : je connois mieux que jamais votre amitié ; mais pourtant je ne sortirai pas de céans que je ne sçache en vertu de quoi, & prenez garde que vous ne vous repentiez de nous maltraiter : certes, j'aime mieux mourir ici, que d'aller mourir de faim dans un bois. Lors il regarda son épée, & la tira à demi du fourreau.

Quand Alar vit que Renaut changeoit de couleur, il connut bien qu'il étoit fâché, & qu'il avoit quelque mauvais dessein, il l'embrassa, & lui dit : *Mon frere, ne vous fâchez pas contre notre pere, il est notre Souverain, il peut faire & dire ce qu'il lui plaira, & nous sommes obligés de lui obéir à peine de péché mortel.*

Mon frere, dit il, peu s'en faut que je creve de depit, de voir devant moi celui qui nous devroit proteger & défendre contre tous, nous faire pire que tous. Il a fait sa paix avec Charlemagne pour nous détruire : jamais on n'a vû pere si cruel envers ses enfans : car il nous chasse comme si nous étions des chiens ou des bâtards. Je suis certain que s'il faut quitter je ferai un tel dégat qu'on en parlera long-tems.

Quand Aymon ouit ainsi parler Renaut, le cœur lui flechit, & se mit à pleurer, disant : *Grand Dieu, qui m'avez fait tant de grace que de m'avoir donné une si belle lignée, que je me croirois le plus heureux homme du monde si mes fils pouvoient habiter au pays, & avoient paix avec l'Empereur : car jamais le Roi Priam n'eut de si vaillans que moi : mais infortuné que je suis, j'ai juré devant Charlemagne que je ne donnerois aucun secours à mes fils, mais bien au contraire, que j'aiderois à les prendre pour les lui amener. Ah ! mon Dieu, ôtez moi cette pensée, & effacez mon parjure ; car je l'ai fait inconsideremment. La justice voudroit que je perdis mes fils, mais la nature me le défend. Et quand il n'y auroit que cette seule raison, le Roi me doit disculper.*

Dans ce tems-là il se tourna vers la Duchesse, & lui dit : *Madame, afin que je ne paroisse parjure envers le Roi, je m'en va à la campagne,*

& cependant vous pourrez donner à nos fils ce que vous jugerez leur être nécessaire, mais je prétends qu'ils levent des gens, pour faire parler d'eux dans l'Europe. La Dame le remercia du pouvoir qu'il lui donnoit, & d'abord elle disposa toutes choses pour les faire habiller & changer de tout : puis quand ils furent bien équipés, elle les mena dans la chambre du trésor, & leur dit de prendre ce qu'ils voudroient.

Renaut se voyant regalé de toutes les façons, remercia Dieu & sa mere, du bien qu'elle leur avoit fait, & de les avoir fait rentrer dans l'amitié de leur pere, ce qui l'avoit incité à leur faire de bien qu'ils recevoient.

Renaut ayant pris l'or & l'argent qu'il voulut, fit lever des soldats de tous côtés, & ayant choisi cinq cens bons hommes, il les équipa de cap en pié, & les monta avec de bons chevaux, puis dit adieu à sa mere & à ses amis, & comme il étoit sur le point de partir, voici son Cousin Maugis qui venoit de France. Etant descendu de cheval, il courut embrasser ses parens, & leur dit : Mes cousins, je remercie Dieu de ce qu'il m'a fait faire une si bonne rencontre. Et moi aussi, dit Renaut, je vous croyois déja mort, mais Dieu merci je vous revois encore. D'où venez-vous maintenant ? mon cousin, dit Maugis, je viens de Paris, où j'ai promis au Roi deux charges d'argent ; mais je vous en donne la moitié pour l'amitié que je vous porte. Renaut le remercia, & l'emmena avec lui.



Comme les quatre fils d'Aymon arriverent en Gascogne, firent bien du mal en France, & comme Yon Roi de Gascogne les retint à son service.

RENAUT & ses freres, avec leur cousin Maugis, ayant joint leurs troupes, étoient sept cens hommes bien en point, ils passerent

par la Brie, Gatinois, Orleans, passerent la riviere de Loire, & firent grand degât & ravage jusques à Poitiers, où ils sçurent que Yon Roi de Gascogne étoit attaqué des Sarrasins. Maugis dit à Renaut : « Mon cousin, le Roi de Gascogne est un Roi de grand re» nom, allons vers lui, & nous le servirons. Renaut le trouva bon : » ils prirent la route de Bourdeaux, & ils trouverent le Roi Yon » bien accompagné de Chevaliers : ils consulterent ensemble, & di» rent que si Yon ne les occupoit pas, ils iroient servir Borgon le Sar» rasin qui avoit conquis la Provence & le Languedoc. Mon cousin, » dit Renaut, vous parlez bien. «

Aussi-tôt ils s'allerent desarmer, prirent des habits honorables, ayant avec eux grande suite de monde. Quand ils passoient par les rues, le peuple sortoit des maisons pour les voir, & particulierement Renaut, qui avoit seize pieds de hauteur. Quand ils furent au Palais, ils trouverent le Roi qui tenoit conseil. Le Capitaine des Gardes voyant Renaut si bel homme, si bien accompagné, alla à sa rencontre, & lui dit : Monseigneur, vous soyez le bien venu, qu'est-ce que vous demandez : Je voudrois parler au Roi. Monseigneur, dit le Capitaine des Gardes, il est maintenant en la Salle du Conseil d'Etat, où il cherche des moyens de pouvoir se défendre d'un puissant ennemi qu'il a sur les bras, lequel brule & saccage partout, où il passe, & on dit qu'il est à present dans Toulouse avec beaucoup de monde.

Renaut oyant ce discours, lui dit : Ce Borgon est-il si puissant qu'on le fait ? En parlant ensemble le Roi arriva, qui fut bien surpris de voir tel monde dans son Louvre. Ils saluerent sa Majesté fort civilement, & puis lui dirent : Sire nous sommes ici pour saluer votre Majesté, & l'assurer en même tems de nos très-humbles services. Messieurs, dit le Roi, vos offres ne sont point de refus, je les accepte : Mais, Messieurs, il ne vous déplaira pas si j'ose vous demander qui vous êtes ? Sire, dit Renaut, nous sommes les fils d'Aymon Duc de Dordonne, Chevaliers de l'Empereur Charlemagne, lequel nous ayant chassé de son pays, à cause d'un accident arrivé entre nous, nous a fait haïr de notre pere, & deshériter de nos biens : ce qui est cause que nous errons ainsi par le monde, cherchant un asile plus assuré que notre propre domaine, ce que nous avons crû ne pouvoir mieux trouver qu'auprès de votre Majesté. Nous ne vous demandons aucune solde, seulement qu'après avoir servi votre Majesté, vous nous servirez aussi à la pareille contre nos ennemis.

Yon fut bien surpris d'un tel discours, & regardant le Ciel, remercia Dieu de la grace qu'il lui faisoit de lui envoyer ce secours. Il connut bien que c'étoit un coup du Ciel ; & d'abord il leur dit : Messieurs, vous soyez les bien venus. Je vous promets en foi de Roi que si jamais vous avez guerre, je vous servirai de mon possible.

Borgon étant dans Toulouse, fit assembler son Conseil, disant : Mes amis, vous sçavez que quand le fer est chaud il le faut battre : vous entendez bien ce que je veux dire. Il me semble que tandis que les bleds sont grands il faut descendre à Bourdeaux, car nos chevaux trouveront bien à manger. Il partit le lendemain avec vingt mille Cavaliers, & vint camper devant Bourdeaux, puis il envoya quatre

cens Sarrasins bien montés, pour gâter les pays jusques auprès de la ville.

Le Roi sçachant cela fit armer son peuple : & d'abord les quatre fils d'Aymon & leur troupe furent à cheval, & se presenterent au Roi Yon. Renaut lui dit : *Sire, ne vous étonnez pas, je crois que Dieu nous aidera ; & que nos ennemis ne retourneront pas tous en leur pays. Ami, dit le Roi, allez devant, je vous suivrai. Renaut sort de Bourdeaux monté sur Bayard, qui jettoit le feu par les yeux : il le pousse contre ses ennemis, ses gens le suivirent, & firent un tel massacre des Sarrasins, que la terre en étoit couverte. Borgon voyant son avant-garde défaite, s'avança avec le gros de sa Cavalerie, & voulut faire tête.*

Renaut voyant venir tant de monde ne s'effraya point, au contraire il encouragea ses gens, leur disant : *Mes amis, c'est aujourd'hui qu'il faut exterminer tous ces Sarrasins, & planter la Croix de Jesus-Christ au milieu de leur Camp.* Borgon se mit à pousser contre les Chrêtiens, & leur fit du mal, mais Renaut & les siens lui firent bientôt tourner le dos ; car après avoir perdu grand nombre de soldats, il s'enfuit honteusement ; & abandonna son armée, qui fut taillée en piéces.

Renaut voyant que Borgon fuyoit, le poursuivit ; le combattit, & le mit à bas. Borgon étant tombé se releva d'abord, & mit la main au sabre. Renaut voyant cela, dit qu'il ne vouloit pas se prévaloir de son avantage, & qu'il passeroit pour lâche s'il combattoit à cheval un homme à pied : il mit pied à terre & se batirent rudement. Quand le cheval de Borgon se vit libre il s'enfuit, mais Bayard l'attrapa bientôt ; il se jetta dessus, & de ses dents le prit par le crin, & le ramena à son maître

Borgon voyant la force & l'adresse de Renaut fut bien étonné & eut grand peur de perdre la vie. Il se recula un peu, & dit à Renaut : *Brave Chevalier, je te prie pour l'amour que tu as pour ton Dieu, de me donner treve, & je te ferai maître de tout ce que j'ai au monde.* Je ne veux point dit Renaut, car j'ai promis au Roi Yon de lui aider contre tous ses ennemis, & il m'a promis la pareille : mais si tu te veux faire baptiser je te donne quartier. Borgon se rendit à sa discretion.

Ils remonterent tous deux à cheval, & vinrent à Bourdeaux, où ils trouverent le Roi Yon. Renaut lui dit : Sire, voici Borgon, je vous prie qu'il n'ait point de mal. Quand ses freres & Maugis virent cela, ils furent joyeux. Le Roi les amena au louvre, où ils furent bien traités, dit à ses Princes qu'il seroit obligé toute sa vie aux quatre fils d'Aymon, car ils ont mis la paix en Gascogne. Le Roi leur donna tout le butin des ennemis, & ils le distribuerent aux soldats.

Le Roi avoit une sœur fort belle, laquelle oyant reciter les beaux faits de Renaut, appella un Chevalier nommé Gautier, & lui demanda si ce qu'on disoit de Renaut étoit vrai ? Il lui dit que c'étoit le meilleur Chevalier du monde ; car, dit-il, il a pris le Roi des Sarrasins ; & nous a delivré de ces cruels ennemis. La princesse oyant cela fut bien aise. Borgon dit au Roi : *Sire, si votre majesté me veut delivrer de ma captivité & tous mes genes, je vous donnerai dix charges d'or. Yon lui dit qu'il parleroit à Renaut, puis il verroit.*

Le Roi ayant assemblé son conseil proposa ce que Borgon avoit dit & le conseil s'étant accordé, Borgon leur delivra dix charges d'or,

que Yon voulut donner aux quatre fils d'Aimon, mais ils le remercierent. Un jour ils allerent à la chasse, où ils prirent quatre bêtes sauvages, dont ils firent present au Roi ; & comme ils passoient au bord de la riviere de Gironde, ils virent une terre élevée propre pour bâtir un Château. Ils demanderent cette place au Roi, qui la leur donna.

Renaut prenant son congé du Roi, lui dit Sire, *je* ne sçai pas si nos services vous sont agréables, mais si votre Majesté vouloit nous permettre de nous retirer, nous lui serions obligés. Ah ! Messieurs, dit le Roi, pourquoi me voulez-vous quitter ? Demandez-moi ce qu'il vous plaira, & ne me quittez pas. Sire, dit Renaut, nous ne vous quittons pas mais je vous demande une grace : c'est qu'en chassant prés de Gironde, *j'ai* vu un lieu propre à bâtir un Château de plaisance, & si c'est votre volonté nous l'y ferons bâtir. Le Roi Yon dit que c'étoit peu de chose, qui leur donnoit telle place qu'ils voudroient dans son pays, & qu'outre cela il leur donnoit dix mille marcs d'argent par mois.

Le lendemain le Roi partit avec les quatre fils d'Aimon & vingt Chevaliers de sa garde, ils y visiterent l'endroit susdit, qu'ils trouverent fort propre : mais un Chevalier tira le Roi à part, & lui dit : *Sire à quoi pensez vous : si vous permettez de bâtir ici un fort, avec le tems vous aurez des maîtres chez vous.*

Le Roi faisant reflexion sur ces paroles vit bien que le Chevalier disoit vrai ; mais ils ne sçavoit que dire, puisqu'il avoit donné sa parole : Renaut connoissant quelque chose, lui dit : *Sire ne craignez rien de ma fidélité, je vous jure que ce que j'en fais n'est que pour éviter la persecution de Charlemagne, en tuant son Neveu Bertelot, je ne crois pas lui avoir fait tort : car m'ayant insulté & blessé, je me suis défendu. Mais je vous promets de vous servir en toute occasion.*

D'abord il fit venir des Ingenieurs pour faire le plan de son Château & mettre la main à l'œuvre. En premier lieu il fit faire des remparts fort épais de brique, puis il fit faire le corps de logis & le donjon ; après cela il le fortifia de quatre gros bastions & d'un ouvrage à corne qui aboutissoit à la riviere. Quand ce Château fut achevé le Roi le vint voir, & Renaut lui fit voir les particularités, qu'il admira fort, & principalement la fontaine qui étoit au milieu.

Le Roi dit en riant comment apellez-vous ce Château ? Sire, dit il, il n'est pas encore baptisé : nous vous attendions pour lui donner son nom. Et bien dit le Roi, il s'apellera *Montauban.* Puis le Roi fit publier que quiconque voudroit s'établir à Montauban, il les exempteroit de toute charge pendant dix ans. Quand le peuple circonvoisin sçut cette franchise, ils virent de tout côtés s'y établir : & sçachant que Renaut étoit ami du Roi, cela les incitoit davantage.

Quelques courtisans dirent au Roi de prendre garde, que Montauban étoit bien fort, & que ses maîtres étoient à craindre. Un Chevalier lui dit : Sire, je vous conseille de faire une chose. Et quoi ? dit Yon. C'est que pour vous maintenir ami de ces Princes si vaillans, il faut faire alliance avec eux, & donner votre sœur en mariage à l'incomparable Renaut, ce qui vous fera redouter de tout le monde.

Le premier jour de May Renaut s'en alla de Montauban à Bourdeaux voir le Roi Yon ayant avec lui son frere Alar. Le Roi sçachant leur arrivée, vint au devant pour les embrasser. Quand ils eurent diné, ils se divertirent ensemble, & comme il jouoient, le vieux Chevaliers qui avoit parlé du mariage survint, & les salua, puis leur dit : J'ai fait un songe cette nuit qu'il me sembloit que Renaut étoit monté sur un puits, & tout le peuple de ce Royaume s'inclinoit devant lui, & le Roi lui donnoit un Esprevier muet, & me sembloit qu'il venoit un grand Sangliers de vers Geronde, qui faisoit un grand fracas, & nul ne le peu arrêter que Renaut : je ne sçai ce que cela signifie. Lors survint le Docteur Bernard, qui dit : Seigneurs, s'il vous plaît je vous l'expliquerai. Ils dirent qu'oui. Le puits signifie le Château que Renaut à fait faire ; le peuple qui s'inclinoit devant lui sont les habitans d'icelui ; le don du Roi, qu'il prendroit sa sœur en mariage : le Sanglier, qu'un grand Prince attaquera le Roi Yon, & que Renaut le défendra. Touchant ce mariage, dit le Roi, de de mon consentement il seroit déjà fait. Renaut dit : Il ne tiendra pas à moi, ni à moi, dit la Princesse.



Comme le Roi Yon après avoir reçû plusieurs services de Renaut, lui donna Dame Claire sa sœur, de laquelle il eut de beaux enfans, qui après furent amenés à l'Empereur Charlemagne, qui les reçut amiablement.

ALORS de part & d'autre le mariage fut accordé ; le Roi Yon alla trouver sa sœur, qui étoit dans sa chambre, & lui dit ; Ma sœur, j'ai arrêté votre mariage. Lors elle dit à son frere A. qui me donnez-vous ? Le Roi répondit : Au genereux Renaut.

La Pucelle fut fort contente de cela, & dit au Roi que ce qu'il feroit elle l'acceptoit. Le Roi la prit par la main, la mena dans la salle, & dit à Renaut devant tous: *Vaillant Chevalier, voilà ma sœur que je vous donne.* Sire dit Renaut, je vous remercie: un pauvre Chevalier comme moi ne mérite pas une si grande Dame. Ils allerent à l'Eglise, où Renaut la fiança, & trois jours après l'Archevêque Ardouin les épousa au conspect de toute la Ville de Bourdeaux.

Après cela Renaut emmena sa femme à Montauban, où ils furent reçu fort honnorablement de tout le peuple.



Comme Charlemagne somma le Roi Yon de lui rendre ses ennemis, comme Roland fut fait Chevalier, & comme Renaut gagna la couronne du Roi à la course.

CHARLEMAGNE étant à Paris fit un vœux d'aller à Saint Jacques en Galice, pour une victoire qu'il avoit emportées sur les Sarasins. Il partit de Paris, & mena avec lui Ogier le Danois, Nesme de Baviere, & plusieurs autres. Quand ils furent arrivés en ladite Eglise, le Roi offrit dix marc d'or. Après avoir fait sa devotion il traversa l'Espagne, vint à Toulouse, puis à montauban, où il admira le chateau nouvellement bâti, disant que le Roi Yon vouloit faire la guerre, puisqu'il faisoit bâtir des Citadelles si fortes. Il demanda à un homme du pays comment se nommoit ledit Château? Sire, dit-il, il s'apelle Montauban, & c'est Renaut fils d'Aimon qui l'a fait faire

L'Empereur s'irrita de cela, disant à Ogier & à Nesme de monter à cheval, & d'aller dire au Roi Yon de lui mettre les quatre fils d'Aimon entre les mains, ou autrement qu'il lui livroit la guerre. Sire, dit Ogier,

nous vous obéirons ; mais donnez-nous s'il vous plaît des gens pour nous aider, Charlemagne leur dit de prendre cent Chevaliers, & davantage s'ils vouloient. Quand Ogier fut à Bourdeaux, on lui dit que le Roi Yon étoit à Montauban. Il s'en retourna, & sur sa route il trouva le Roi Yon avec Renaut qui alloient à Bourdeaux.

Ogier salua le Roi Yon, & lui dit : Sire, Charlemagne nous envoye vous demander ses ennemis, les quatre fils d'aimon, que vous gardez en votre pays, & aussi que vous lui bailliez cent Chevaliers pour les conduire jusqu'à Paris, & si vous ne le faites pas, il vous declare la guerre. Ogier, dit le Roi Yon, il est vrai que j'ai retenu les quatre fils d'Aimon, mais c'est Dieu qui les envoya à mon secours ; je vous proteste que sans eux, les Sarrasins eussent envahi la France, aussi bien que nos Provinces ; dont pour recompenser Renaut je lui ai fait épouser ma sœur : c'est pourquoi je serois un méchant homme si je trahissois mon sang, & mes bienfaicteurs. Je vous prie de dire à Charlemagne que je suis bien son serviteur, mais qu'il ne me conseilleroit bas de faire cette lacheté. Après cela Renaut prit la parole, & lui dit, Ogier dites à Charlemagne qu'il fera comme il voudra. L'Empereur fut irrité de cette reponse, & ruminant sur cela, il survint un beau jeune homme qui avoit avec lui trente beaux jeunes Ecuyers, lequel salua l'Empereur fort civilement : *ami dit-il, soyez le bien venu. Qui êtes vous ? Sire, dit-il, j'ai nom Roland, je suis fils de votre sœur & du Duc Milon.* Le Roi fut bien joyeux, & le baisa plusieurs fois, lui disant : je veux vous faire demain mon Chevalier, afin de combattre Renaut fils d'Aimon, Sire dit Roland, je ferai votre commandement, & vous promets que Renaut n'aura point de quartier, car il tua mon cousin Bertelot, & j'en aurai vengeance.

Le lendemain matin Charlemagne fit son neveu Chevalier avec l'aplaudissement de toute la Cour. Et ainsi que la fête se faisoit il vint un courrier de Boulogne demander secours à l'Empereur contre les Sarrasins qui tenoient la ville assiégée, ou autrement ils étoient perdus. Le Roi oyant cela fut bien surpris. Et Roland lui dit : Sire, donnez-moi des gens, & j'irai faire lever siége aux Sarrasins, devant Boulogne. Le Roi lui dit : mon neveu je me repose sur vous je consens que vous y alliez. Il lui donna 20 mille hommes bien équipés, & lui recommanda d'en avoir soin & d'emporter la victoire.

Ils arriverent la nuit près du Camp ennemi, & s'embusquerent dans des bois. A l'aube du jour ils virent les Sarrasins qui emmenoient grand nombre de prisonniers, bœufs & moutons. Roland & son armée se jetterent dessus délierent les esclaves & emmenerent le bétail. Quand ceux du Camp assiégeant ouirent le bruit, ils vinrent au secours de leurs gens. Roland se jetta sur eux & fit un tel carnage : que la terre étoit couverte d'hommes & de chevaux morts, & prit prisonnier le Roi Accupa, qui les commandoient. Les infidéles voyant leurs perte, prirent la fuite, & les François voyant cela, les poursuivirent, & les mirent en pieces, où les firent prisonniers. Accupa dit à Roland de l'amener à l'Empereur Charlemagne. Ils retournerent en France avec leurs prisonniers. Charlemagne sçachant leur arrivée, vint au-devant pour les recevoir : & d'abord que Roland le vit il mit pied à terre & lui fit des grandes soumissions.

Roland lui présenta Accupa, & lui dit Sire, il nous a promis de se faire Chrétien & toute sa famille, & qu'il vous payera tribut annuel, si vous lui voulez faire grace, Neveu, dit-il, je ne me fie pas à lui, il faut le mettre en prison. Ensuite Charlemagne dit au Duc Nesme : eh bien que dites vous de mon neveu Roland ! Sire, dit Nesme je ne crois pas qu'au monde il y en ait un tel ; il a tout seul défait les ennemis & s'il avoit un cheval plus fort il y a homme qui le renverse.

Comment ferons-nous, dit Charlemagne pour trouver un bon cheval ! Nesme lui repondit qu'il falloit faire assembler toute sa Noblesse & promettre sa couronne d'or pour prix à celui qui couriroit le mieux & par ce moyen vous connoîtrez le meilleur cheval, lequel vous pourrez acheter. Voila qui est bien, dit le Roi. D'abord il fit faire l'assemblée & leur proposa ce que Nesme avoit dit.

Un homme de Montauban étant à Paris aprit ce qui se passoit & le raporta à Renaut, qui fut bien aise de ces nouvelles & se mit à rire, disant à Maugis : *Charlemagne verra le meilleur tour du monde, je lui aurai sa couronne sans qu il le connoisse.* Cousin dit Maugis, si vous y voulez aller souffrez que je vous fasse compagnie & prenons avec nous des Ecuyers bien en point Renaut voyans le tems propre pour partir appella ses trois freres, qui prirent les gens qu'ils voulurent & partirent pour Paris. Renaut dit à sa Dame de bien garder le Château & qu'il seroit dans peu tems de retour,

Quand ils furent à Orleans, on leur demanda d'où ils étoient. Maugis repondant pour tous ? dit nous sommes Bearnois, qui allons à Paris pour essayer nos chevaux, & pour gagner le prix que le Roi à promis & passerent outre. La veille de St. Jean, Renaut & sa troupe logerent au fauxbourg de St. Antoine, & comme ils arriverent, les gens du Roi leur demanderent qu'ils étoient ! Maugis repondit qu'il étoit de Petronne. Ami, dit Nesme, ne me sçauriez vous pas dire de nouvelles de Renaut fils d'Aimon ? oüi dit Maugis, il y a que deux jours que je l'ai quitté. Nesme voyant que Renaut ne disoit mot, demanda qui il étoit ? Monsieur dit Maugis c'est un homme qui ne sçait pas parler François, il lui dit mon ami d'où es tu ; Renaut repondit : *y ne sçait point Frances on Bretan parler cheval à Paris Couronne Rai nos draps hemis gagner mi.*

Alors le Duc Nesme se mit à rire, dit qui diable t'a si bien apris à parler François, tu ressemble mieux a un fol qu'à un Evêque & s'en alla. Etant au fauxbourg de St. Antoine, chercherent logis & ayant fait accommoder leurs chevaux, Maugis prit de la soye & en lia un pied à Bayard, puis avec une certaine drogue qu'il le frota, il le fit paroître tout blanc, & oignit aussi le visage de Renaut d'une pomade qu'il le fit paroître agé de vingt ans ou environ.

Quand il eut ainsi accommodé Renaut & son cheval, il dit à ses cousins, ne les j'ai pas bien transfiguré ? qu'en dites vous ? Il se mirent á rire. Charlemagne voyant que toute sa Noblesse étoit venue appella le Duc Nesme, Ogier le Danois & Fouques de Montmorillon, & leur dit : Seigneur, prenez cent Chevaliers & allez-vous en sur le chemin d'Orleans & ne laissez passer personne sans sçavoir qui c'est ; car je crains fort que Renaut ne vienne. Ils s'en allerent donc &

s'arrêterent au bourg de la Reine, où ils demeurerent long-tems & ne voyant passer personne s'en retournerent à Paris.

Le lendemain ils allerent oüir la Messe avec les autres : le service fait : le Roi monta à cheval & tous ses Nobles & se rendirent au lieu destiné. Renaut & Maugis suivirent le Roi & Bayard alloit toujours boiteux, & alors le Roi commanda que sa Couronne fut mise au bout des lices & cinq cent mars d'argent & les draps de soye proposés. Aussi-tôt le Duc Nesme & Ogier firent son commandement, Quand tous fut prêt, le Roi defendit à tous les Chevaliers de n'avoir point de dispute entr'eux. Ils se mocquoient de Renaut & de son cheval qui clochoit; mais ils ne savoient pas la finesse qui étoit faite : car quand Maugis vit que le signal de la course se donnoit, il délia promptement le pied de Bayard, qui eut bientôt passé les autres, quoiqu'ils eussent marché devant.

Quand ceux qui gardoient les lices virent Bayard courir ainsi, ils furent bien surpris, & dirent entr'eux : J'admire ce cheval, il n'y a qu'un peu de tems qu'il étoit boiteux, & à present il les passe tous. L'Empereur dit au Duc de Normandie : Vit-on jamais de plus beaux chevaux qu'il y a ici : Non certes, dit Richard ; mais ce blanc les a tous passés, il ressemble bien à Bayard; & s'il étoit du poil, je diroit que c'est lui; & celui qui le monte est un homme adroit.

Renaut étant le premier au bout de la course, prit la couronne, & laissa le reste, puis revint vers le Roi, qui dit : Ami, si vous voulez ma Couronne, elle est à vous : & si vous me voulez vendre votre cheval, je vous en donnerai ce qu'il vous plaira. par ma foi, dit Renaut, je l'ai pas amené ici pour le vendre : un autre ne s'en serviroit pas comme moi. Je suis Renaut, qui emporte votre Couronne; cherchez une autre cheval pour Roland, car le mien me fait besoin. Ii piqua son Bayard, qui disparut en peu de tems.

Quand Charlemagne ouit cela, il pensa mourir dépit, & cria à haute voix de courir après pour le prendre. Les Chevaliers obéirent; mais leur poursuite ne servit de rien, car Bayard les laissoit bien derriere lui. Il passa la Seine à la nage, & étant par delà, le Roi lui fit dire de lui rendre sa Couronne, & qu'il lui donnoit treve pour deux ans, & la valeur en argent de ce qu'elle valoit. Par ma foi, dit Renaut, c'est un gage precieux, je le veux garder, & je ferai mettre l'Escarboucle au plus haut de la tour de mon Château, pour servir de fanal aux passans.

Charlemagne oyant cela fut encore plus irrité qu'auparavant, & ne sçachant que dire, il s'en retourna tout confus. Cependant Renaut galoppa sans s'arrêter jusqu'à Melun, où il rencontra ses freres qui l'attendoient avec impatience. Ils s'embrasserent amiablement, & comme ils se felicitoient : voici Maugis qui arrive, & leur dit qu'il falloit partir promptement, parce que les gens de Charlemagne les poursuivoient. En peu de tems arriverent à Orleans, où ils passerent la Loire, puis firent tant, qu'ils arriverent à Montauban lesquels furent bien reçus de Dame Claire, & de tout ceux du Château. Renaut leur raconta le sujet de son voyage à Paris & comment il avoit gagné la Couronne de Charlemagne, dont ils furent bien joyeux.



Comme Charlemagne assiegea Montauban, dont au commencement Renaut gagna la bataille.

PENDANT que les quatre fils d'Aimon étoient à Montauban, Charlemagne songeoit à leur faire la guerre. Il fit assembler son Conseil, & leur dit : Seigneurs, comment ferai je pour me vanger de Renaut ? Vous sçavez comment il ma rebuté en se mocquant de moi. Je vous promets que si je n'ai ma Couronne je mourrai de déplaisir. Sire, dit Roland, si vous voulez nous iront ravager tout son pays, & si nous pouvons aussi prendre le Roi de Gascogne, faites-en telle justice qu'il en sois memoire perpetuelle. Neveu, dit-il vous parlez sagement. Sire, dit le Duc Nesme, si vous me voulez croire, vous exterminerez cette engeance. Faites un Edit que toutes vos troupes se tiennent prêts à la Chandeleuse prochaine, & faites des provisions de vivres pour sept ans, afin d'avoir Montauban par famine, si on ne peut l'avoir autrement.

Charlemagne remercia le Duc Nesme, & lui dit que cet avis étoit bon, qu'il le suivroit. Lors il fit faire un lettre circulaire, qu'il envoya par tout son Empire, contenant que tout homme qui avoit accoutumé de porter armes se rendit à Paris au commencement de Fevrier prochain. Quand les Genstilshommes virent cet Edit, chacun s'aprêta pour obéir à l'Empereur. L'Assemblée fut si grande, qu'ils ne purent pas tous loger dans Paris, mais une partie logea dehors. L'Empereur ayant fait assembler toute la Noblesse, il leur dit : *Messieurs vous sçavez bien qu'il y a quarante Roi qui me son tributaires : & cependant le Roi de Gascogne a retiré mes ennemis mortels en sont pays : ce sont les quatre fils d'Aimon, vous sçavez le tort qu'ils m'ont fait dont je veux*

avoir vengeance : c'est pourquoi je vous ai mandez, afin de m'aider. Sire, dit le Comte de Nanteuil, vous voyez bien que nous venons d'Allemagne, & que nous sommes las : dispensez nous, s'il vous plait, de faire cette campagne, & faites marcher ceux qui n'ont pas servi. ce discours ne plût pas au Roi, en fut fâché, & dit qu'il ammeneroit en Gascogne toute la jeunesse qu'il pourroit trouver, afin de les instruire *Sire, dit Nesme, vous parlez sagement, car ces jeunes gens sont contens qu'on les essaye. Ainsi veux-je faire, dit Charlemagne ; & aprés que j'aurai détrui le Roi Yon, & pris les quatre fils d'Aimon, je donnerai toute la Gascogne aux jeunes Chevaliers.*

Pendant ces discours un espion de Renaut entendant ce qui se passoit, ne manqua pas d'en avetir son Maître, qui fut bien aise de cet avis. Aussi-tôt il dit à ses freres : Ne vous étonnez pas, nous verrons comme Roland & Olivier se porteront contre nous. Lors il passa dans la salle, où il trouva Maugis avec ses Chevaliers, & leur dit : Messieurs, je vous annonce les nouvelles que Charlemagne nous vient assieger, & qu'il ammene avec lui toutes les forces de France. Songeons à les bien recevoir, ils auront plus d'affaires qu'ils ne pensent.

Alar prenant la parole, dit, Mon frere, pourvû que Dieu nous conserve en vie, j'espere que nous vaincrons nos ennemis. Charlemagne songea à ce que lui avoit dit le Comte de Nanteuil ; c'est pourquoi il fit un Edit que tous ses gens se trouvassent à Paris aux Fêtes de Pâques, afin d'y tenir un conseil Général. Le premier qui vint fut Richard de Normandie, qui ammena plusieurs braves Chevaliers, & se présenta à Charlemagne. Puis vint Sanson de Bretagne, qui amena aussi une fort belle compagnie. Après vint Desir d'Espagne, qui amena six mille hommes. Puis vint Geofroi Comte d'Avignon qui avoit fort belle compagnie. Puis vint Berraut d'Allémagne, qui avoit amené quantité de monde. Puis vint l'Archevêque Turpin qui avoit fort belle compagnie, dont le Roi fut bien aise, parce qu'il étoit un de ses premiers Conseillers.

Quand toute l'armée fut assemblée il faisoit si cher vivre à Paris, que si le Roi y eût demeuré guéres, le menu peuple fusse mort de faim ; mais il fit revûe de son armée, & la fit marcher aussi-tôt. Il s'y trouva trente mille jeunes Chevaliers, & plus de soixante mille vieux. Le Roi fit Roland Général de son armée & là lui recommanda. Il prit le chemin de Montauban, où étant arrivé il investit la place, & vouloit d'abord donner l'assaut, mais Charlemagne dit qu'il les falloit plût-tôt faire sommer à se rendre ,& s'ils refusoient de le faire, ils donneroient l'assaut.

Lors il fit monter un Chevalier sur une mule tout desarmé, qui alla à la porte du Château demandant à parler à Renaut, Quand ceux qui gardoient la porte virent que c'étoit un Messager, ils le firent entrer, & l'amenerent à Renaut, lequel il salua fort humblement, & lui dit : *Sire l'Empereur Charlemagne vous mande que si vous voulez vous rendre à lui, & lui donner votre frere Richard pour en faire à sa volonté, il vous fera grace, & si vous ne le faites pas il assaillira votre château, & s'il vous peut prendre, il en fera une cruelle justice.*

Quand Renaut l'eut oüi, il se mit à sourire, disant : *Ami*, dites

à votre Maître que je ne suis pas si lâche que de vendre mes freres : si j'avois fait ce fratricide, lui même m'en blâmeroit : mais dites lui s'il vous plaît que moi & mes freres nous sommes ses serviteurs, & nous soumettons à lui, comme à notre Souverain, pourvû qu'il nous pardonne le passé, & s'il ne veut pas le faire, Dieu nous assistera.

Le Messager s'en retourna, raconta à Charlemagne ce que Renaut lui avoit dit. Lors il fut en grande pensée ; connoissant bien qu'il lui disoit la verité. Il fit venir le Duc Nesme & Ogier le Danois, & leur dit : Seigneurs, Renaut ne veut pas obéir à ma volonté, c'est pourquoi il faut assaillir le Château. Sire dit Nesme, j'ai pourtant oui dire, qu'il vous faisoit de belles offres, il ne tient qu'à vous d'avoir le Château & ce qui est dedans, si vous leur voulez donner la vie : Vous sçavez que ce sont de gens qui vous peuvent servir, & que s'ils sont une fois à votre service, vous serez craint du monde. Je ne vous conseille pas d'assaillir le Château ; car il va faire mourir beaucoup de monde : les quatre fils d'Aimon, & leur cousin Maugis qui est avec eux, ne sont pas gens à se l'aisser prendre si facilement ; & d'autre part ils ne sont pas seuls là dedans, car on m'a dit qu'il y a beaucoup de monde, & bien munis de tout : vous en ferez pourtant comme il vous plaira, je suis prêts à suivre vos ordres.

Charlemagne fit approcher ses gens du Château, & commanda de mettre sa tante auprès de la porte. D'abord il y eut plus de dix mille Tentes autour de Montauban. Quand l'armée fut campée, Roland prit dix mille jeunes Chevaliers, & vint camper à l'autre porte, en un lieu nommé Balançon. Il y avoit une riviere large & profonde, au bord de la quelle on dressa sa Tente, & fut si orgueilleux, qu'il fit mettre un Dragon dessus, & fit mettre les tentes de ses gens proche de la sienne.

Roland ayant consideré la situation de la place, & les fortifications des dehors, dit qu'il ne s'étonnoit pas si les fils d'Aimon faisoient la guerre à son oncle, vû qu'ils avoient une si bonne rétraite : je ne crois pas que cette place soit prise de long-tems. Olivier dit qu'ils en avoient bien pris de plus fortes ; car, dit-il nous primes bien Lozanne, & abbattimes la grande Tour de Constantinople ; dont je crois que Montauban n'est pas plus fort, & si les fils d'Aimon ne se rendent, ils sont en danger de mort. Ils n'en feront rien, dit Roland, & je vous jure qu'avant qu'ils se rendent, il y en a dans l'armée qui voudroient être à Paris.

Un jour Roland vit quantité d'oiseau sur la riviere, il dit à l'Archevêque Turpin & à ses Barons ; Ne sommes-nous pas bien logés ; Nous avons le Gibier & le poisson devant nous, allons en prendre avec nos Faucons. Sire, dit l'Archevêque, vous y pouvez aller, mais je ne bougerai point. Roland & Olivier s'en allerent, & avec eux trente de leurs meilleurs Chevaliers : Ils prirent leur Faucons : & vinrent desarmés se divertir au bord de la riviere, où ils prirent beaucoup d'oiseaux. Turpin & Ogier étoient devant leurs Tentes, qui parloient à un vieux Chevalier comment Troye avoit été prise. Cependant un espion qui étoit au Camp du Roi vint avertir Renaut de ce qui se passoit. Aussitôt il avertit ses freres & Maugis, & leur

dit que Roland & Olivier, & trente des meillieurs Barons de l'armée, étoient allés chaſſer à la plaine de Balançon : que ferons-nous dit Renaut. Couſin, dit Maugis, nous les pouvons bien tuer ſi nous voulons. Ne vous ſouvient-il pas qu'un meſſager vous dit que Charlemagne avoit laiſſé tous les anciens Chevaliers de ſon Royaume, & en avoit pris de nouveaux, & leur avoit promis toute la Gaſcogne : & dans cette croyance Roland & Olivier ſe ſont fait ſi ſuperbes, qu'ils croyent qu'au monde n'y a pas leurs pareils : mais ſi vous me voulez croire ils ſerons bien attrapés.

Renaut voyant tous ſes gens prêts, paſſa par la fauſſe porte, & ſe rendit à Balançon avec quatre mille Chevaliers : & montrant à ſes gens le Camp des François, il leur dit ! Meſſieurs ſi nous gagnons la bataille, je donne tout le butin. Sire, dirent-il, étant en votre compagnie, nous vaincrions le diable. L'Archevêque Turpin gardoit le Camp, & en regardant par le bois il vit ſes ennemis, dont il fut bien ſurpris. Il appella Ogier le Danois & mit l'épouvante dans tout le Camp.

Renaut ſe voyant découvert, encouragea ſes gens, & dit à Maugis de prendre mille Chevaliers, & de demeurer dans le bois juſqu'à ce qu'il ſeroit beſoin de les ſecourir. Maugis fit ſon commandement, & Renaut piqua ſon chevat, & le premier qui rencontra fut Aimeri Comte de Nicol, a qui il paſſa ſa lance au travers du corps ; puis prit ſon épée, & en fit un tel fracas, que tout fuyoient ſa rencontre. Il ſe mit à crier : où ſont Roland & Olivier, qui me menaçoient tant, & qui nous apelloient traitres, je leur ferai voir le contraire.

Quand l'Archevêque Turpin vit Renaut, il courut ſur lui à toute bride : ils ſe donnerent de ſi rude coups, qu'ils firent voler leurs lances en pieces, mais ni l'un ni l'autre ne tomba point. Renaut ayant caſſé ſa lance, lui donna un ſi grand coup d'épée ſur ſon caſque, qui le fit chanceller, puis il lui dit : Pere, eſt-ce vous qui vous eſtimez tant ! vous ſeriez mieux dans votre Egliſe pour dire votre office. Enfin tout le Camp ſe troubla de part & d'autre, & y eut tant de coups donnés, que la terre étoit couverte de mort. Alors Ogier arriva monté ſur Broifort, il frapa Richard frere de Reuaut ſi rudement que ſon cheval tomba à terre, ſi bien que ſa coëffe de ſon caſque tomba. Quand il ſe vit ainſi, il mit l'épée à la main, & ſe déffendit genereuſement. Ogier paſſa outre, & Renaut voyant Richard à bas, courut contre Ogier, & lui porta un ſi grand coup, qu'il mit l'homme & le cheval à bas, prit Broifort par la bride, & dit à Ogier : *Vous avez mal fait d'abbattre mon frere vous nous devriez aider contre tous, & vous faites pis que tous, vous n'en uſez pas en couſin ; mais pourtant prenez votre cheval, à condition qu'une autre fois vous nous rendrez la pareille. Oui, dit Ogier.*

Maugis voyant le combat échauffé ſe mit au fort de la mêlée, & frapant à droit & à gauche, il fit un terrible carnage. Ses ennemis déja laiſſés, ſe virent contrains de prendre la fuite, & d'abandonner leur Camp qui fut mit au pillage. Maugis vint à la tente de Roland, & emporta le dragon qui étoit deſſus, le mit au haut de la Tour de Montauban. Quand ils furent deſarmés l Renaut fit

apporter le butin devant lui, & le distribua à ses gens. L'Empereur voyant le dragon sur la Tour du Château, crut que Roland l'avoit pris, mais il se trompoit bien.

Comme les quatre fils d'Aimon furent trahis & vendus à Charlemagne par Yon Roi de Gascogne.

PENDANT que Roland & Olivier étoient à la chasse aux oiseaux, les quatre fils d'Aimon chassoient des hommes & des chevaux. En revenant au Camp, Rambeau le franc Chevalier leur alla au devant, qui leur dit : vous pouvez vendre vos oiseaux bien cher, car ils vous coutent beaucoup : les fils d'Aimon ont enlevé plusieurs Chevaliers & chevaux ; & vous pouvez voir votre dragon sur la Tour de leur Château. Quand Roland ouit cela, il pensa mourir de déplaisir & devint comme immobile, Ah ! dit-il, que dira mon oncle ? Turpin & les autres Seigneurs le consolerent, lui disant que dans la guerre se faisoit tous les jours des cas pareils, & qu'avant trois jours il auroit sa revanche. Seigneur, dit Roland, je m'attens à votre prudence. Ils allerent vers Carlemagne ; mais après eux venoient plus de cent Gentilshommes à pied, à cause qu'ils avoient perdus leurs chevaux. Quand ils furent au Camp, Roland fut deux jours dans la tente du Duc Nesme sans paroître, de la honte qu'il avoit. Cependant l'Archevêque Turpin alla voir Charlemagne, & lui dit : Sire, je vous prie de m'excuser si je vous dis une pauvre nouvelle. Quoi ? dit-il. C'est que les fils d'Aimon nous ont battus, & emmené tout ce qui étoit dans nos tentes, le dragon de Rolaud, & plusieurs prisonniers.

L'Empereur en fut si fâché, qu'il jura par saint Denis qu'il s'en vengeroit. Lors il manda à tous ses Princes de venir sous son Pavillon, & leur dit : Seigneurs, je veux vous faire part d'une nouvelle que je viens d'apprendre ; c'est que les fils d'Aimon ont battu mes gèns, & fait un grand butin : comment ferons-nous pour avoir leur Château ? Personne ne disant mot, Nesme prit la parole, & lui dit : *Sire je nevous conseille pas d'assieger Montauban, mais de mander au Roi Yon qu'il mette vos ennemis entre vos mains, ou qu'autrement vous le prenez à partie, & lui ferez une rude guerre. Il depecha un Heraut, & lui donna des lettres des cachets contenant sa volontè.*

Le Roi Yon fut fort surpris de ce Message, ne s'attendant point à cela ; & ayant assés ruminé en soi même, il dit au Messager que dans deux jours il lui feroit reponse. Sire, dit-il, je l'attendrai. Le Roi entra dans sa chambre, & huit princes avec lui. Il leur dit Seigeurs, j'ai une affaire fort importante à vous communiquer ; c'est que Charlemagne est dans mon pays avec cent mille hommes, & me mande que si je ne lui mets entre lez mains les quatre fils d'Aimon, il ruinera par tout où il passera, & me détrônera : que dites vous sur cela ; lors Godefroi neveu d'Yon se leva, & lui dit, Sire je ne vous conseille point de trahir vos amis & bons serviteurs ; car cela vous feroit un reproche éternel à vous & aux autres : & d'autres part Renaut étant votre beau frere, voudriez-vous trahir votre sang ; Il vous ont chassé les Sarrasins, qui vous désoloient entierement ; & pour recompense oseriez-vous les livrer à leur capital ennemis, pour les

voir mourir de la main d'un bourreau. Ilvaut mieux les faire évader & peut-être trouveront ils quelque azile plus assuré sur les terres d'un autre Prince. Il seroit dommage que ces gens perissent.

Le Comte d'Anjon prit la parole, & dit : Sire, vous sçavez que le Duc Beuves d'Aigremont tua Lohier fils de Charlemagne, & que cette mort fut vengée dans la plaine de soissons par Ganelon : les fils d'Aimon se vengerent sur Bertelot neveu de Charlemagne, & comme vous sçavez que c'est un puissant Monarque, je vous conseille d'être son ami. Le Comte de Monbandel n'approuva pas cela ; parce que dit-il, nous passerions tous pour de traitres. Sire dit le vieux Comte Antoine, ne refusez pas à Charlemagne, si vous le faites, vous serez mal, car les fils d'Aimon sont des orgueilleux, qui n'ont jamais voulu obéir à leur Souverain, & qui tâcheront de vous détrôner dans quelque tems. Lors le Duc Guichard de Bayonne refuta cet avis., & prit le partit de Renaut, disant que s'il avoit tué Bertelot, c'étoit en son corps défendant, & que Bertelot l'avoit insulté & frappé, puis le Comte Hector dit : Sire, vous demandez conseil à un homme qui n'en sçait pas prendre pour soi. Vous sçavez que Renaut est un vaillant homme, mais par son orgueil il a guerre avec Charlemagne ; il vint en Gascogne, & vous lui donnates votre sœur, dont vous fites mal ; puis vous lui donnates Montauban; qui est maintenant assiée. Je vous conseille de faire ce que Charlemagne vous mande:il vaut mieux perdre quatre hommes qu'un Royaume

Quand Yon vit que la plût part de son conseil demeuroit d'accord qu'il pouvoit livrer ses quatre freres sans scrupule, il se mit à pleurer, disant : *Ah ! Renaut que je souffre pour vous, car vous perdrez la vie, & moi l'honneur, & la grace de Dieu. Notre Seigneur fit un beau miracle ce jour-là, car la chambre où se tenoit le conseil de cette trahison étant blanche, parut alors toute noire.*

Un chacun s'étant retiré, Yon se mit à pleurer amerement, & ayant assez ruminé, il resolut de finir sa trahison; pour cet effet il fit venir son Chambellan, & lui fit adresser une lettre à l'Empereur, portant qu'a vant que fût dix jours il lui livroit les quatre fils d'Aimon : & qu'il les trouvera aux plaines de Vaucouleurs couverts de manteaux d'écarlatte fourrée d'hermine, & montés sur des mulets, portant en leurs mains de fleurs afin d'être mieux connus, & seront accompagnés de huit Comtes de mon Royaume, & que s'ils s'évadent, il ne m'en blâme pas.

Le Secretaire écrivit la lettre mot à mot, la cacheta & la donna au Messeager, qui se rendit bientôt auprès de son Maître, qu'il salua humblement & lui présenta la reponse du Roi Yon. Quand il eut vû la teneur de la Lettre il fit un sourire puis il fit appeller son secretaire, & lui dit : Mandez au Roi Yon que je le salue, & que s'il me tient ce qu'il me promet, je lui ferai un présent consid erable, & sera mon allié. On dépêcha d'abord le messager, & on lui donna dix marc d'or pour le Roi Yon, avec la bague de son doit. Quand le Messager fut parti, le Roi fit venir Fouques de Montmorillon, & Ogier le Danois, & leur dit : *Seigneurs, je vous ai appellé pour vous faire part de mon secret, mais que vous me promettiez sur votre foi que nul ne le saura que*

nous

nous trois, jusqu'à ce que l'affaire sera faite. Sire, dirent-ils, nous ne voulons rien sçavoir si vous ne prenez notre serment. Et bien, dit-il, je le prends.

Vous irez aux plaines de Vaucouleurs avec trois cens Chevaliers bien armés : quand vous serez arrivés, vous trouverez les quatre fils d'Aimon, je vous commande de me les amener vifs ou morts. Sire, dit, Ogier, comment les connoîtrons-nous ? Vous les pouvez connoître, dit le Roi, en ce qu'ils seront chacun couvers d'un manteau d'écarlate fourré d'hermine, & porteront des fleurs à la main. Sire, dit Ogier, nous ferons votre commandement, ils partirent secretement, & se rendirent au lieu destiné, & se cacherent dans un bois jusqu'à ce que les fils d'Aimon arriverent.

Si Renaut eusse sçu ce qui se passoit contre eux, il ne seroit pas venu en ce lieu monté sur un mulet : comme un poltron : mais seroit bien monté sur son Bayard pour vaincre ses ennemis, comme il avoit fait d'autres fois. Ogier dit à ses gens de garder le secret & de bien faire leur devoir, qu'ils seroient bien recompensés.

Quand Yon eût reçû la lettre de Charlemagne, il la fit lire à Guichard son Secretaire, & voyant comme Renaut, & ses freres doivent être pris, il se mit à pleurer. Et Yon voyant cela, lui dit de lui être fidele sous peine de la vie, & de ne lui rien cacher de ce qui étoit écrit. Il lui fit un fidéle raport du contenu en sa lettre. Aussi-tôt Yon prit cent hommes bien équipés, & il vint à Montauban.

Quand il fut entré il fit loger ses gens dans le bourg, puis il monta au Palais comme il avoit accoutumé de faire quand il venoit. Sa Sœur courut d'abord l'embrasser, pour le baiser amiablement, comme de coûtume; mais ce frere plein de trahison tourna sa face, lui disant qu'il avoit mal aux dents, & ne lui voulut gueres parler, mais se fit appréter un lit pour se reposer. Quand il fut couché, il disoit à soi même : Ah mon Dieu, je vais faire mourir les plus braves Chevaliers du monde, & même mon frere ! Ne suis-je pas un second Judas ? cela me sera reproché éternellement.

Pendant que Yon pensoit à la haute trahison qu'il avoit commise, les quatre fils d'Aimon vinrent de la chasse ils avoient pris quatre beaux sangliers. Renaut n'eut pas plutôt appris la venue de son beau frere, qu'il fit une grande réjouissance, & sonner tous les corps de chasse, dont tout le Château retentissoit. Yon oyant ces fanfares, sortit du lit, & se mit à la fenêtre pour voir la réjouissance qu'on faisoit à son arrivée. Il se remit au lit, & se mit à pleurer. Peu après les quatre freres monterent dans sa chambre, & le voulurent embrasser : mais il s'excusa, leur disant qu'il étoit si malade, qui ne pouvoit pas. Sire, dirent-ils, vous êtes en un bon lieu pour vous faire traiter, car Dieu merci nous ne manquons de rien. Grand merci, dit le Roi. Il appella son Sênéchal, & se fit apporter des manteaux d'écarlate déstinés pour sa trahison, & les fit prendre aux quatre freres, les priant de les porter pour l'amour de lui; ce qu'ils firent.

Ah ! S'ils eussent sçû ce qui se passoit contre eux, ils ne les eussent pas portés, car c'étoit le signal de leur perte, si Dieu ne les eut préservés. Il n'y avoit personne qui sçût la trahison que le Senéchal ; mais il n'osoit rien dire de crainte qu'il avoit du Roi. Etant assis à

table, Renaut incitoit son beau frere à manger ; mais son cœur étoit si plein d'amertume, qu'il lui étoit impossible de rien avaler. Au sortir de la table il prit Renaut par la main, lui disant : *Mon frere, j'ai été à Monbanbel, & parlé à Charlemagne, qui m'a fort blâmé de ce que vous êtes ici ; mais lui ayant dit mes raisons, nous sommes demeurés d'accord. Et il a juré qu'il vous pardonnoit tout le passé, pourvû que vous alliez aux plaines de Vaucouleurs avec vos freres, avec vos épées seulement, montés sur des mulets, vêtus des manteaux que je vous ai donnés ayant des fleurs à la main, & je fairai aller avec vous huit de mes Comtes le plus honnêtement que je pourrai ; & là vous trouverez le Duc Nesme de Baviere, Ogier le Danois, les douze Pairs de France, & Charlemagne, qui vous pardonnera, pourvû que vous lui fassiez la reverence en la maniere susdite, & vous irez à genoux baiser ses pieds, puis il vous remettra en grace.*

Sire, dit Renaut, je ne me fie point à Charlemagne, car il me hait mortellement. *Frere, dit Yon ne craignez rien, il me l'a juré sur sa foi en présence de toute sa Cour.* Sire, dit Renaut, nous ferons votre commandement. Ah mon frere, que dites vous ! dit Alar. Vous sçavez bien que Charlemagne a juré que s'il nous pouvoit tenir il nous feroit mourir. Je n'y veux point aller sans armes. Allez, mon frere, dit Renaut, le Roi Yon ne nous voudroit pas tromper. Lors il se tourna vers le Roi, & lui dit : Sire, demain nous y irons, quoi qu'il en puisse arriver.

Lors ils prirent congé du Roi Yon, puis ils allerent à la chambre de la Princesse, & lui conterent ce qui se passoit : mais jamais elle ne voulut consentir à ce départ, jugeant bien qu'il y avoit quelque trahison : mais pourtant elle ne crut pas que son frere eût l'ame si méchante pour commettre cette lacheté. Elle dit que ce lieu étoit trop dangereux, mais que si Charlemagne vouloit faire sa paix, il lui parleroit en quelque lieu proche de montauban, sans se risquer de tout perdre : car j'ai fait la nuit passée un songe fort funeste. Madame, dit-il je ne crois point aux songes : il faut que j'y aille puisque je l'ai promis.

En sortant de sa chambre il alla dire au Roi Yon que ses freres n'y vouloient point aller s'ils n'étoient armés & montés sur leurs chevaux. Non dit-il, Charlemagne vous craint trop. Si vous y alliez autrement que je n'ai dit, il croiroit que je l'aurois trahi, mais si vous n'y voulez pas aller, n'y allez pas. A l'aube du jour Renaut fit lever ses freres, les fit preparer pour partir. Ils oüirent la Messe, & à l'offrande ils firent de beaux dons. Après la Messe ils déjeunerent & s'en allerent avec les huit Comtes, qui sçavoient bien tout le mystere

Quand Yon les vit ainsi aller, il se pâma trois ou quatre fois du regret qu'il avoit au cœur ; & quoiqu'il les eut trahis, il en avoit un déplaisir sensible ; mais les flateurs & mal intentionnés pour les quatre freres, lui avoient fait faire cette lâcheté. En s'en allant aux plaines de Vaucouleurs, Alar se mit à chanter une chanson nouvelle, Guichard en fit de même ; & ces pauvres Princes imitoient en cela les Cygnes, qui chantent un peu avant que de mourir

Renaut venoit derriere en grande pensée, se mefiant toujours de

quelque mauvais tour? & s'adressant à Dieu, il lui disoit, *Grand Dieu, qui délivrates Misas, Sidra & Abdenago de la fournaise ardente que Nabuchodonosor avoit fait faire à Babylone, pour bruler ceux qui n'adoroient pas son Idole; qui tirates Jonas du ventre de la Baleine, Daniel de la fosse aux Lions, & saint Pierre de la mer, gardez nous, s'il vous plait, de tout péril de corps & d'ame, car je ne sçais ou nous allons.*

Ayant fait sa priere, les larmes lui tomboient des yeux, non pas qu'il aprehendât la mort, mais pour l'amour de ses freres, qui lui avoient conseillé de n'y point aller désarmés. Quand Alar le vit pleurer, il lui dit: mon frere, qu'avez-vous? Puisque c'est aujourd'ui que la paix se doit faire, vous devriez être joyeux, & chanter avec nous. Ils chanterent tous ensemble, & se rendirent au lieu destiné, dont voici la description. Il y avoit une roche fort haute environnée de quatre forêts sombres & spatieuse; quatre fleuves la bordoient, & n'y avoit point d'habitation à six lieues à la ronde. Sur chaque chemin il y avoit cinq cens hommes embusqués, afin de les prendre morts ou vifs. Quand les quatre freres & les 7 Comtes furent arrivés dans ce valon, Ogier les vit le premier, qui dit à ses gens Messieurs, vous êtes mes amis, & vous sçavez que Renaut est mon cousin; c'est pourquoi je vous prie que ne leur fassiez rien. Cependant ils passerent dans la valée, où ils ne virent personne, dont ils furent surpris. Alar dit: qu'est ceci? Mes freres, je crois que nous sommes trahis, je voudrois que nous fussions à montauban. Je vous prie que nous nous en allions, car je ne puis croire que le Roi Yon ne nous ait trahis

En s'en retournant, Renaut vit venir mille Chevaliers qui le poursuivoient. Fouques de montmorillon les commandoit monté sur son Destrier, l'écu au col, & la lance baissée contre Renaut. Ah? mes freres, dit-il nous sommes perdus. Ah, maudit traitre, tu sçavois bien la trahison, pourquoi nous trahir de la sorte; Renaut bien surpris de cette plainte, leur dit: Songez seulement à m'aider, car si vous mourrez, je mourrai avec vous. Renaut, dit le Comte d'Anjou nous nous en allons, car nous ne faisons rien ici. Parbleu, dit Renaut vous êtes tous des traitres, vous en patirez les premiers & de son épée il les mit en piéces. Lors Alar lui dit: Mon frere, montons sur cette roche, car voici nos ennemis. Non, je ne fuirois pour rien au monde: j'aime miex mourir en honnête homme qu'en poltron: défendez-vous bien seulement, & avant que nous mourions, nous ferons bien du carnage.

Ils mirent l'épée à la main, & crierent chacun leur Enseigne, Renaut cria *Montauban*, Alar *saint Nicolas*, Guichar *Balançon*, & Richard *Dordonne*. Quand Fouques de Montmorillon les vit venir vers lui ainsi désarmés sur des mulets, il leur dit: *vous venez chercher votre mort: je vous assure que celui que vous croyez votre meilleur ami vous a trahi, qui est le Roi yon: maintenant sera vengée la mort de Bertelot, que méchamment vous tuates d'un coup d'échiquier. Toute votre resistance ne servira de rien, si vous ne vous rendez, vous êtes mort. Fouques dit Renaut, vous parlez comme une bête; croyez-vous m'emmener vif à Charlemagne? ne sçavez-vous pas comment je m'ap-*

pelle? vous devriez agir en vrai Chevalier, & faire notre accord avec l'Empereur, & je vous ferois présent de mon cheval Bayard, que j'estime plus que tout l'or de l'Empire. Par ma foi dit Fouques, je ne vous laisserois pas pour mille marcs d'or, car nons avons juré à Charlemagne de vous emmener mort ou vif. Puisqu'ainsi est, dit Renaut, il faut combattre jusqu'à la mort.

Se voyant dans la nécessité de combattre, ils se jetterent parmi leurs ennemis, & firent tant par leur force & dexterité, qu'ils mirent trois cens Chevaliers en déroute.

Fouques perça une cuisse à Renaut d'un coup de lance: mais il ne demeura pas long-tems sans être payé de sa peine: car Renaut se voyant blessé, lui fendit la tête en deux, & lui dit: Ah, méchant homme, tu ne me feras pas pendre: puis il sauta sur son cheval, qui étoit fort bon, prit son bouclier & sa lance, & courut sur ses ennemis, disant: mes freres, avant que je meure j'en ferai bien mourir.

Quoique Renaut fut mal à son aise sur ce cheval, qui étoit trop bas pour lui, il ne laissa pas de renverser plusieurs bons Chevaliers. Il y eut trois Ducs, quatre Comtes, & douze Chevaliers abbattus dans moins de demi heure. Renaut ayant fait ces vaillantises regarda autour de lui, & ne vit point ses freres, dont il fut ébahi, il apprehenda qu'ils fussent pris: mais il se rassura quand il vit venir Alar monté sur un beau cheval qu'il avoit gagné, avec un bouclier & une lance à la main, mais il étoit fort blessé. Guichard & Richard arriverent presque en même tems bien montés: & lorsqu'ils furent tous assemblés: la bataille recommença, dont vous eussiez dit que ce n'étoit pas des hommes, mais des diables incarnés. Quand les gens de Charlemagne se virent ainsi maltraités par quatre hommes, ils dirent que cela surpassoit les forces humaines, néanmoins ils se ralierent, & les attaquerent de tous côtés, dont il y eut bien des coups.

Dans ce choc le cheval de Guichard fut tué sous lui, & le maître étant resté blessé à terre, fut fait prisonnier. On lui lia d'abord les mains & les pieds, on le monta sur un petit cheval à la mode, & on le plia d'un sac pour le transporter ainsi à l'Empereur. Quand Renaut vit cela, il devint comme fol; & il dit à ses freres: laissons-nous emmener notre frere au gibet? Quel reproche aurons-nous tout le tems de notre vie; tous nos beaux faits seront comptés pour rien, si nous laissons perir notre frere. Allons, dit-il, suivez-moi, il ne peut arriver que la mort.

Aussi-tôt il poussa vers ses ennemis, & se jetta dans la presse l'épée à la main, dont il s'ouvrit bientôt une belle carriere. Ses freres faisoient aussi bien leur devoir, & ne laissoient perdre aucun coup: ceux qu'Ogier commandoit lacherent le pied, tellement que ceux qui voulurent résister furent taillés en piéces.

Quand Renaut vit cela, il commanda à Alar de delier leur frere, de le faire panser, & de le faire monter à cheval, & qu'il choisisse une forte lance, s'il peut s'en servir. Alar dit: j'irai où il vous plaira, mais si nous nous separons, peut-être qu'on nous battra, & si nous allons ensemble, on n'osera nous attaquer.

Renaut approuva son dire & ils allerent ensemble délier Guichard, le firent monter sur un beau cheval, & lui donnerent un bouclier & une lance. Les trois freres allerent ensemble chercher Richard, qui combattoit vaillamment au tour d'un rocher contre un grand nombre de soldats. On lui avoit tué son cheval sous lui, & étoit bien blessé : toutefois il n'avoit pas laissé de tuer six Comtes & quatorze Chevaliers, dont il étoit si las qu'il ne pouvoit plus se tenir, & se battoit en retraite tout au tour du rocher, lorsque Gerard de Vaucouvent, qui étoit cousin à Fouques, lequel il voyoit sur la place mort, & qu'il regrettoit fort, lui dit : Maintenant il faut que tu perisse ou que tu te rende. Je ne me rendrai jamais, dit Richard, j'aime mieux mourir en combattant.

Aussi-tôt Gerard lui pora un coup de lance, que peu s'en fallut qu'il ne le perça d'outre en outre ; mais Richard voyant venir le coup, para de sa lance, quoiqu'à pied, & empêcha que le coup ne fut mortel ; il ne laissa pas d'être blessé au ventre, dont les boyaux en sortoient ; mais Dieu le préserva. Gerard le voyant par terre commença a crier que Richard étoit mort, & qu'il ne restoit plus que trois fils d'Aymon, & qu'il falloit les avoir pour les amener à Charlemagne, qui les fera mettre à Monfaucon. Ces paroles aigrirent si fort Richard, qu'il se leva tenant son ventre d'une main & l'épée de l'autre, & lacha un si furieux coup sur Gerard, qu'il le fendit comme un mouton, & dit : tu ne te venteras plus de mettre les fils d'Aymon à Monfaucon, tu es payé de ta peine.

Quand il eut dit cela il tomba par terre, & ses freres survenant, il leur dit adieu en déplorant son désastre, & maudissant ceux qui les avoient trahis. Quand ceux qui maltraitoient Richard virent les trois freres à son secours, ils prirent la fuite, & eux voyant leur frere agonisant, tenant ses boyaux dans ses mains, & plusieurs corps morts auprès de lui, s'écrierent : Ah ! perfide Roi Yon, où est-ce que tu nous as envoyés ? Pourquoi est-ce que tu nous as ainsi trahi ? T'avons-nous fait quelque chose digne de ce traitement ? Ne t'avons-nous pas bien servi fidelement ? Est-ce notre recompense de t'avoir tiré des mains des Sarrasins, qui ravageoient ton pays, & qui sans doute t'eussent rendu esclave ? Est-ce le serment de fidelité que tu nous promis de nous assister contre nos ennemis ? Ah perfide Roi, tu es indigne de porter le nom de Roi ; d'autant qu'un Roi represente Dieu sur la terre, & par consequent il doit être exempt de tout blâme & de toute injustice, mais le Roi immortel ne laissera pas tes crimes impunis.

Pendant ces lamentations Ogier arriva accompagné de Mongeon l'Africain, de Guimar, & de trois mille combattans, qui crierent à Renaut, Vassal, rends-toi, ou tu es mort. Tu fus un sot de croire le Roi Yon ; car il vous a tous vendus à l'Empereur. *Messieurs, dit Renaut, je connois bien maintenant que tout homme est fautif : mais aussi que tout homme est menteur. Et je ne m'étonne pas si David dans ses Pseaumes s'écrie hautement : ne vous fiez pas aux Princes de la terre ni aux enfans des hommes, parce qu'ils vous tromperont. Ne le voyez-vous pas bien en notre endroit, Messieurs, autant vous en peut-il arri-*

ver, & peut-être pire. Ce n'est pas que je vous demande aucune grace sinon d'écouter la plainte que j'ai à vous faire contre l'Emperenr Charlemagne, lui qui porte ce beau nom de CAROLUS MAGNUS. *Ce Vainqueur de l'Univers qui a tant subjugué de Nations & gagné tant de Batailles ; lui qui porte un monde pour sa devise, paroit-il aujourd'hui si foible que de se servir de Traitres, & d'employer toute une armée, pour vaincre quatre hommes desarmés.*

Aprés cela il s'adressa à Ogier, & le blama fort de ce qu'il faisoit la guerre à son propre sang Cousin, dit Ogier, je voudrois bien vous aider ; mais je ne puis pas. Néanmoins il fit reculer ses gens, & par ce moyen les deux freres blessés eurent le tems de s'accomoder. Quand les François virent qu'Ogier demeuroit tant ; ils commencerent à murmurer, disant qu'il ne falloit pas faire de si longs discours, qu'il falloit voir s'ils se vouloient rendre. Ogier dit qu'ils étoient résolus de se défendre jusqu'à la mort. Par le vrai Dieu, dirent les François, il falloit bien tant demeurer pour avoir une telle réponse. Allons, il faut qu'ils se rendent ou qu'ils crevent. Messieurs, dit Ogier ; vous sçavez que ce sont mes parens, & que par consequent je n'aurois pas d'honneur de les voir mourir par la main d'un bourreau : mais laissons-les en paix, & voilà de l'argent.

Ogier ayant fait son possible pour les détourner, ils le refuserent tout à fait, & dirent que Charlemagne le sçauroit. Par ma foi, dit Ogier, si je sçavois qu'un de vous en eût la volonté, d'abord je lui couperois la tête. Ogier, dit le Comte Guimar, vos menaces ne serviront de rien, nous ferons notre devoir ; & puisque nous avons juré fidélité à l'Empereur, il faut que nous le servions fidélement.

Ogier s'étant rétiré, aussi-tôt ils investirent la roche : & quand Renaut se vit assailli de tous côtés, il cria à haute voix : Maugis mon cousin où es-tu ? si tu sçavois dans quelle affliction je suis, tu risquerois tout pour me secourir. J'eus grand tort de partir sans te rien dire ; car peut-être tu m'eusses détourné de cette fatale entreprise. Ah, Bayard, que n'es-tu sous moi : Jamais je ne me serois battu sur cette roche, & en disant cela, il pleuroit comme un enfant, plaignant plus ses freres que soi-même.



Comme Goudar, secretaire du Roi Yon, declara à Maugis la trahison qui avoit été faite contre les quatre fils d'Aymon, & lui montra les Lettres de Charlemagne, & la réponse du Roi Yon, & du secours que Maugis leur donna, qui les sauva.

QUAND Goudar, Secretaire du Roi Yon, vit que les quatre freres alloient ainsi chercher leur mort, il en eut pitié en deux façons : l'une de ce que son maître avoit formé la trahison ; & l'autre étoit pour les quatre fils d'Aymon, qui étoient si vaillans Chevaliers. Il se mit à pleurer ; & lors Dieu permit que Maugis entra dans la chambre, qui lui demanda le sujet de ses pleurs. Goudar lui dit : Ah ! Maugis, si je vous croyois fidéle, je vous confierois un grand secret. Ami, dit Maugis, je vous jure ma foi que je vous serai fidéle. Aussi-tôt il lui découvrit la trahison, & lui montra les lettres du complot.

Quand Maugis vit cela, il pensa mourir de déplaisir. Il blama fort Goudar de ne l'avoir pas assez tôt averti. Il prit un couteau, se voulut tuer ; mais Goudar l'empecha, lui disant vaillant Chevalier, ne vous tuez pas ; mais armez vous au plutôt, montez sur Bayard, & amenez avec vous tous ceux qui sont ici, excepté la garde ; car peut-être vous y serez encore assez tôt. Il suivit cet avis, se rendit en peu de tems aux plaines de Vaucouleurs avec six mille & sept cens hommes.

Ils passerent à travers le bois de la serpente avec toute la diligence possible, & toujours Maugis regrettoit ses cousins, croyant les trouver morts, & disoit : Ah ! mes cousins, Dieu vous defende de mort & de trahison. Renaut se reposant sur la pointe d'un rocher, ap-

perçut Maugis monté sur Bayard, & tous ses gens avec lui, dont il fut fort joyeux, & dit à ses freres de se réjouir, car Dieu leur envoyoit du secours. Est-il possible, dirent-ils, oui, dit Renaut; je vois Maugis monté sur Bayard, qui amene une très belle compagnie. Aussi-tôt Alar dit qu'il étoit guéri. Richard qui étoit couché à terre tenant ses boyaux dans ses mains, oyant cette nouvelle, s'écria qu'il étoit guéri. En même tems ils dirent qu'il falloit descendre pour commencer le combat, tandis que Maugis approcheroit.

Renaut, Alar & Guichard descendirent, laisserent Richard sur la roche, parce qu'il étoit trop blessé. Quand les François les virent venir, ils crurent qu'ils venoient se rendre à eux, mais ils furent bien trompés. Ogier croyant cela, dit à Renaut tout bas : Vous êtes des fous d'étre venu vous rendre, vous serez pendu aujourdh'ui. Ogier dit Renaut, ce n'est pas ce que vous croyez, mais sauvez-vous doucement, car nous n'en voulons pas à vous. Ogier tournant la tête vit venir Bayard, & beaucoup de gens. Que ferons nous, Messieurs, quel Diable a relevé notre secret : quand nous serions vingt mille hommes, nous ne viendrions pas a bout de ces gens là : si nous restons ici, nous serons battus.

Cependant Maugis arriva, qui dit à Ogier: morbleu je suis bien surpris qu'un homme de probité comme vous, se trouve dans une action si lâche que de trahir votre propre sang. Votre pere fut honnête homme: mais vous serez toujours réputé pour traitre. Il courut d'abord sur Ogier, & le blessa à la poitrine. Ogier voulut courir sur Maugis, mais il ne le put, parce que Bayard connoissant Renaut son maître, il courut vers lui pour le servir. Maugis descendit, & Renaut monta dessus.

Aussitôt que Renaut fut sur Bayard, il poussa sur Ogier, & le mit par terre ; il lui dit que c'étoit la recompense de sa trahison, & que ce qu'il en avoit fait ce n'étoit que par maniere d'acquis ; qu'il ne lui en sçavoit point de gré, vû que s'il eut eû une bonne amitié pour lui & ses freres, il les eût averti avant l'action, & ne se feroit pas porté sur le lieu.

Il prit son cheval, & fit monter Maugis dessus, puis il courut contre Guimar, qu'il renversa aussi par terre : il mit l'épée à la main, & frapant d'estoc & de taille, ils renverserent tout ce qui se presenta à l'opposite. Les François laissant quantité de morts sur la place, Ogier se sauva à la nage ; & Renaut le voyant delà l'eau, lui dit de lui vendre les poissons qu'il avoit pris, ou s'il vouloit jouter contre lui, qu'il passeroit la riviere. Et voyant qu'il ne disoit mot, il lui dit fils de putain, tu es traitre à l'Empereur : car tu laisse Fouques & Guimar derriere toi, avec plus de quatre cens Chevaliers du Roi.

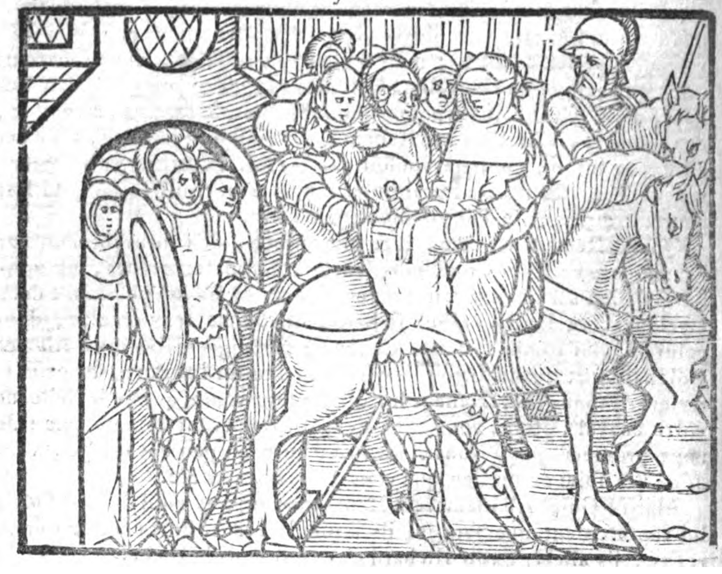
Les François voyant la Gaussiere de Renaut, dirent à Ogier : Vous meritez plus que vous n'avez ; car si vous eussiez fait votre devoir, les quatre fils d'Aimon seroient déja en prison. Ses gens le quitterent, & il ne resta avec lui que dix Chevaliers. Quand il se vit blâmé de part & d'autre il pensa enrager, & dit à soi-même : Faut-il que pour avoir fait du bien, j'en reçoive du mal ? Et s'addressant à Renaut, il lui dit : bête sauvage, vous me blâmez à tort ; vous sçavez

bien que sans moi vous & vos freres étiez perdus; jamais Maugis ne fut venu à tems : vous m'avez appellé traitre, mais vous mentez : vous m'appellez pécheur, mais si nous étions seuls, je vous apprendrois que je suis un Chevalier. Vous dites ce qu'il vous plaît, dit Renaut, mais vous ne feriez pas ce que vous dites. Si ferai-je, dit Ogier, & repassa la riviere. Quand Renaut le vit ainsi tout mouillé, il en eut pitié, & lui dit qu'il ne vouloit pas jouter. Pourquoi, dit Ogier, vous m'appellez traitre devant tous ? si je n'en tirois raison, le Roi pourroit dire que je l'ai vilainement trahi.

Quand Renaut vit cela, il se mit en lice, & coururent l'un sur l'autre de telle force, que leurs lances volerent en piéces, & tomberent bien blessés. Ils prirent leurs épées, & frapoient comme deux Cyclopes, & leurs chevaux se battoient comme deux diables, dont celui d'Ogier tomba sa selle. Cependant Maugis arriva avec Alar & Guichard; & quand Ogier les vit, il monta sur broisort, & passa la riviere. Etant delà, Renaut lui dit cousin : venez querir la selle de votre cheval : oserez vous aller devant l'Empereur comme cela ? Je vous promets que si vous eussiez demeuré un peu davantage, vous m'eussiez suivi en un lieu que vous n'aviez jamais été.

Alar & Guichard blamerent Renaut des injures qu'il disoit à Ogier lui representant que sans lui ils étoient perdus. Puis chacun s'étant retiré, ils allerent voir Richard qui étoit dans la roche.

Ogier s'en revint au camp du Roi fort blessé, & de trois mille hommes qu'ils avoient emmenés, il n'en revint que trois cens. D'abord Charlemagne lui demanda si les fils d'Aymon étoient pris ? Et Ogier repondit en soupirant qu'ils ne se prenoient pas comme des moineaux, & lui raconta tout ce qui s'étoit passé, dont ils furent bien surpris. Roland & Olivier dirent que s'ils y fussent allés, ils ne se feroient pas sauvés de la sorte ; mais qu'Ogier leur avoit fait grace, à cause qu'il est leur cousin. Si je ne croyois choquer sa Majesté Imperiale, dit Ogier, je dirois que vous avez menti, & s'irrita fort contr'eux.



Comme le Roi yon fut pris par Roland en habit de moine.

APRES que Renaut & ses freres eurent vaincu les François, ils retournerent vers la roche Montbron chercher son frere Richard, qu'ils trouverent couchéparterre,tenant ses boyaux dans ses mains. Il en eurent grand pitié, & comme ils lamentoient sur lui,Maugis arriva, qui ayant visité la plaie, dit qu'il ne mourroit bas de ce coup. Aussi-tôt il se fit apporter du vin, & en lava la plaie & les boyaux, puis les remit dans le ventre, & ayant cousu la peau, il frotta la plaie d'onguent nommé *Manus Dei*, & il fut bientôt guéri. Alar pria Maugis de le traiter aussi, & les autres deux en firent autant. Il les guérit fort bien, & étant tous remontés à cheval, ils prirent la route de Montauban.

Comme ils s'en retournoient ensemble, un espion avertit le Roi Yon du retour des quatre freres & Maugis avec eux; que les François avoient été vaincus: qu'ils emmenoient quantité de prisonniers;& que pour son profit il lui conseilloit de se sauver. Quand Yon ouit cela, il lui demanda si cela étoit certain; Il lui dit que trop pour vous; & vous le verrez bientôt si vous restez encore ici. Ah mechant homme que je suis, dit-il, falloit-il ainsi me laisser aller à la trahison; Je vois bienque je suis perdu, & je merite bien la mort par plusieurs raisons.

Aussi-tôt il delogea à la hâte, & s'étant jetté dans un couvent, il se vêtit de l'habit d'un moine, croyant par ce moyen garantir sa vie, car, dit-il si Renaut me trouve en cet état il aura pitié de moi. Il y avoit là un espion, nommé Pignaut, qui ne perdoit rien de tout ce qui se passoit, lequel avoit douze pieds de hauteur, &

cheminoit auſſi vîte qu'un cheval; s'en alla vers le bois de la Serpente ſçachant que Renaut y devoit paſſer : & l'ayant rencontré il lui dit ce qui ſe paſſoit.

Enſuite Pignaut s'en alla trouver Roland au Camp de Charlemagne & lui rapporta auſſi tout ce qui ſe paſſoit tant du côté de Renaut, que de celui d'Yon ; Roland en fut bien aiſe, & le remercia ; puis il fut dire à Charlemagne que le diable s'étoit rendu moine, mais qu'il verroit s'il ſçavoit bien chanter matines : & lui recita toute l'hiſtoire. Charlemagne ſe mit à rire, quoiqu'il n'en eût pas le ſujet, mais de voir la maniere d'agir de ce Roi, qui apprehendoit plus Renaut, qu'une armée rangée en bataille. Roland bien aiſe de ces nouvelles, dit à Olivier : montons promptement à cheval, & amenons avec nous Guidelon & Richard de Normandie, & vous Ogier, viendrez auſſi avec nous, s'il vous plaît, & nous verrons la valeur des fils d'Aimon : Ils ont avec eux cinq mille hommes, & je n'en veux amener que quatre mille.

J'irai avec vous, dit Ogier, pour voir ſi vous le prendrez : & quand vous l'aurez pris, je vous fournirai la corde pour vous pendre. Quand ils furent près, l'eſpion les conduiſit au gué de Balançon, où ils trouverent l'Abbé & les moines qui diſoient l'office. L'Abbé ayant ſalué Roland, lui dit : Sire que deſirez-vous de nous ? Roland lui dit : Je cherche le plus inſigne traître qui ſoit au monde : c'eſt le Roi Yon, que je veux faire pendre comme un larron. Ne le fairez point, dit l'Abbé : car puiſqu'il a pris notre habit, nous l'aſſiſterons de tout notre pouvoir. Roland prit l'Abbé par le froc, & Olivier le prieur, qu'ils jetterent contre une muraille, & le firent tout briſer. Puis Roland dit à l'Abbé : *Rendez-moi ce méchant homme, qui eſt plus traître que Judas, car je le veux payer de ſa Peine. Les moines s'enfuirent, & Roland trouva Yon à genoux, il le prit, & lui dit : Où ſont les fils d'Aimon, que vous deviez mettre entre les mains de Charlemagne ? Preſentement je veux vous payer.* Il le fit monter ſur un méchant cheval, la face tournée vers la queue ; & ſe voyant perdu, il envoya un de ſes affidés vers Renaut, lui demander ſecours.



Comme les quatre fils d'Aimon retournerent à Montauban, du secours qu'ils donnerent à Yon & du combat de Renaut contre Roland.

RENAUT & ses freres, étant bien guèris de leurs playes, s'en retournerent à Montauban. Dame Claire vint au devant d'eux, avec ses deux enfans, Aymonet & Yonnet. Quand la Dame vit son Seigneur, elle fut fort joyeuse, & les deux enfans coururent aux pieds de leur pere & de leurs oncles, pour les baiser. Lors Renaut leur donna du pied, & les fit retirer. La Dame le voulut baiser, mais il ne voulut pas, & lui dit d'aller trouver son traître de frere : jamais je ne vous aimerai, dit-il, car il n'a pas tenu à lui de nous faire mourir, si Dieu & Maugis ne nous eussent secourus. Retirez-vous d'ici, & n'emportez rien du mien. Quant aux enfans je les fairai mourir, de peur qu'ils soient traîtres, comme leur oncle. Sire, dit la Dame, je jurerai sur les saints-Evangiles que je ne voulois pas ce voyage, à cause du songe que j'avois fait, & je vous dit bien de n'y pas aller, c'est pourquoi vous aurez égard à moi, vû que je n'en suis pas coupable. Elle tomba pâmée, & Richard la releva, disant : Madame, ne vous affligez pas, vous êtes notre sœur, nons ne vous quitterons pas.

Ils répresenterent à Renaut que sa femme étoit innocente, & que s'ils eussent suivi son conseil, ils ne seroient pas allés à Vaucouleurs. Alors Renaut dit : Pour l'amour de vous je lui pardonne. D'abord la joye recommença dans le Palais & ils se mirent à table.

Etant à table un Messager du Roi Yon arriva, & dit à Renaut : Sire le Roi Yon vous prie de le secourir, ou autrement il est mort, car Roland & Olivier le menent pendre à Monfaucon ; il vous supplie de

n'avoir pas égard à sa lâcheté commise contre vous & vos freres, d'autant qu'il y a été forcé par les menaces de Charlemagne, & incité par son mauvais conseil. Vour sçavez que notre Seigneur J. C. pardonna jusqu'à ceux qui l'avoient crucifié; c'est pourquoi je vous prie de ne refuser pas à votre frere, qui vous avoue son crime, & qui vous en demande très humblement pardon. Je n'y irai pas, dit Alar: Maudit soit Roland, s'il ne le fait prendre, comme un traitre. Renaut ne dit rien ? & songea ce qui devoit faire; puis regardant ses freres, il se mit à pleurer, & leur dit: *Mes freres, on connoit l'ami au besoin puisque j'ai promis aut Roi Yon de lui aider dans toutes ses affaires, c'est devoir de tenir ma parole quoiqu'il ne le merite pas; j'aime mieux passer pour honnête homme que pour fourbe.*

Renaut ayant fait plusieurs remontrances à ses freres, tant sur le bon traitement qu'ils avoient reçû de Yon, lorsqu'ils ne sçavoient où aller, que sur l'alliance qu'il avoit fait avec lui, de sa sœur qu'il avoit épousée, de laquelle il avoit deux beaux fils, l'un desquels portoit son nom, resolut de le secourir: mais Alar & Guichard dirent qu'ils n'y iroient point, & lors Renaut dit qu'il y iroit seul.

D'abord Renaut monta sur la plus haute Tour du Château, sonna trois fois son cor de chasse, qui étoit le signal de s'armer. Ses freres voyant cela, furent les premiers armés, & obligerent tous les Chevaliers à se mettre en campagne. Les habitans du pays vinrent supplier Renaut de les assister en cet extrême besoin, afin de n'avoir pas le deshonneur que le Roi de Gascons eût été pendu, car ce leur seroit un reproche éternel. Parbleu, dit-il en riant, vous dites vrai.

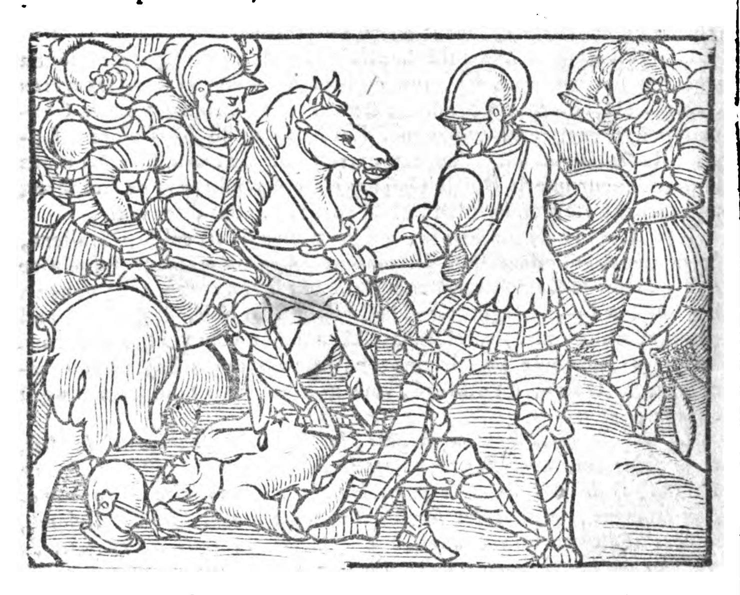
Il fit la revûe de son armée, qui se trouva de six mille Cavaliers, & de deux mille fantassins. Ils marcherent promptement jusqu'à ce qu'ils virent le Camp de Roland. Renaut rangea d'abord ses gens en bataille, & quand Ogier vit cela il en fut bien aise, & dit à Roland par ignominie: Sire, voici les fils d'Aimon que vous vouliez tant voir. Vous les amenerez à Charlemagne, & vous aurez Bayard pour recompense. Ogier, dit Roland, vous gaussez, mais nous verrons qui aura l'honneur.

Les deux armées étant arrangées, les Généraux se mirent à la tête, & se saluerent. Lors Renaut descendit de cheval, se prosterna devant Roland, & le pria de ne se point battre, mais de faire sa paix avec Charlemagne, & qu'il lui seroit obligé toute sa vie. Sire dit Roland, si vous voulez envoyer Maugis à Charlemagne, voilà qui est fait. Je n'achete pas la paix comme cela, dit Renaut: jamais je ne ferai lâheté. Aussi-tôt il remonta à cheval & coururent l'un contre l'autre de telle sorte, que leurs deux lances se casserent, & on vit sortir du feu de leurs boucliers. Les deux armées s'avancerent, & le combat fut si rude & si opiniâtre, qu'il y resta plusieurs vaillans Champions.

L'avant-garde des Imperiaux étant défaite, Roland fit son possible pour les rallier, mais ses efforts furent inutiles; la terreur étoit si grande, que chacun cherchoit son salut dans la fuite. Olivier vint vers Renaut, & lui porta un rude coup de lance dans la poitrine, qui lui faussa un peu sa cuirasse d'acier bien trempé: mais Renaut ne bougea point de sa selle; au contraire il l'heurta si fort que le cheval culbuta, & s'ils n'eussent été prompts à l'éperon, ils etoient à bas.

Cependant Roland se battoit contre Alar, & faisoient des terribles coups; Richard contre Fouques & Guichard contre Nesme de Baviere, & Maugis menoit le corps de bataille contre Ogier le Danois. Les meilleurs Chevaliers du monde combattoient pour un point d'honneur: Et il semble que Lucifer, pere & maître des orgueilleux, eût suscité cette guerre, pour priver le Christianisme des Chevaliers, dont le Moindre étoit capable de commander une armée, & par ce moyen donner tems aux Sarrasins de profiter de l'occasion, & de faire des grands maux aux Chrétiens: comme ils firent peu de tems après

Les deux armées étant ainsi échauffées, & Roland voyant plusieurs des siens à bas, dit à Renaut: Faisons cesser le combat général, & combattons nous deux en particulier, & celui qui sera abbatu, se declarera vaincu. Tope; dit Renaut. Ils prirent chacun une lance de fer, & coururent l'un contre l'autre en présence des deux armées, & se frapperent si fort, que Roland & son cheval furent renversés, & Renaut passa outre, en criant: *vive Montauban.*



Comme Roland fut abbattu du coup de lance que Renaut lui donna, & de la mêlée qui vint ensuite.

ROLAND se voyant à bas, pensa crever de dépit. Il mit la main à l'épée & vint contre son cheval Malentis pour lui couper la tête, lui disant: Maudite rosse, falloit-il tomber pour un seul coup d'un Gascon: l'envie me prend de te tuer. Ce n'est pas sa faute, dit Renaut, car si vous l'eussiez bien fait manger, il n'eusse pas tombé en défaillance; mais Bayard a bien mangé, & il est plus fort que le votre.

En disant cela par mocquerie, il lui donna un si rude coup d'épée sur son bouclier, qu'il lui en coupa une partie, & puis lui dit : Roland, mon épée coupe-t-elle bien ? Lors Roland de la sienne lui rendit la pareille, lui fendant le sien en deux, & lui dit : Voilà ce que vous m'avez prêté. Ogier & Olivier firent monter Roland à cheval, la bataille recommença plus fort qu'auparavant.

D'abord que Roland fut monté à cheval, il dit à Renaut : *L'on ne peut pas bien juger qui est le meilleur Chevalier de nous deux ; mais achevons notre combat, afin que l'honneur demeure au vainqueur.* Vous parlez comme un honnête homme, dit Renaut ; mais si nous combattons ici, nos gens ne le souffriront pas ; c'est pourquoi il faut passer la riviere, & nous irons vuider notre affaire dans le bois de la Serpente. Voilà qui est bien, dit Roland. Et comme ils s'en alloient, Olivier arrêta Roland malgré lui, & laissa aller Renaut seul.

Il trouva le Roi Yon sur sa route, conduit par cent Chevaliers qui le conduisoient en prison. Il loua Dieu de ce qu'il avoit fait cette rencontre, & cria hautement : *Laissez le Roi Yon ; vous n'êtes pas digne de le toucher.* Il se jetta sur eux, & en ayant tué quelques-uns, les autres prirent la fuite. Lors il delia Yon, & lui reprocha aigrement ce qu'il lui avoit fait & à ses freres, dont peu s'en fallut qu'il ne lui tranchât la tête ; mais il lui fait pitié, car s'étant mis à genoux devant lui, il pleura à chaudes larmes, & lui demanda très-humblement pardon, imputant sa faute au Duc d'Anjou, & au Comte Antoine qui l'avoient porté à commettre cette trahison. Il lui raconta comme cela s'étoit passé, & lui commanda de le tuer, se declarant indigne de la vie.



Comme Roland & ses gens furent défaits, & comme Richard fut fait prisonnier.

APRE's que Renaut fut parti pour aller combattre contre Roland, Ogier & Olivier se battirent contre Alar, & Guichard, le petit Richard, leur cousin Maugis, & leurs gens, dont la bataille fut fort sanglante de part & d'autre, mais ceux de Roland furent vaincus. Et comme Roland fut revenu, Ogier lui dit: Seigneurs, qui vous a ainsi gaté votre bouclier? Votre cheval est aussi blessé à la cuisse, avez-vous pris les quatre fils d'Aimon prisonniers? Roland voyant qu'Ogier se mocquoit de lui, mit la main à l'épée pour frapper, mais Olivier & Idelon les séparerent. Lors le petit Richard attaqua Roland pour jouter, mais il le mit à bas. Il se releva promptement, mit la main à l'épée, & se défendit courageusement. Quand Roland vit cela, il cria de le prendre pour l'emmener à Charlemagne. Sire dit Richard, je me rendrai à vous, & non à d'autres, car vous le meritez. Ils lui ôterent son épée, puis le firent monter sur un mulet, & l'emmenerent. Son valet vit cela avec un regret extrême, il courut le dire à Renaut, qui en fut si fâché, qu'il en pensa mourir. Il demanda au valet, s'ils étoient fort loin? il répondit qu'oui, cela l'affligea davantage. Quand Alar & Guichard furent venus ils demanderent à Renaut le sujet de sa tristesse? Il lui dit comment avez-vous laissé emmener Richard, malheureux que vous êtes? Ah! dirent-ils vous en êtes la cause, car si nous ne fussions pas venus ici, cela ne nous seroit pas arrivé. Ils se voulurent venger sur Yon, & le tuer; mais Renaut les en empêcha, & le fit conduire à Montauban.

Ainsi que les trois freres parloient ensemble, Maugis survint, qui leur demanda le sujet de leur tristesse? *Ah mon cousin dirent-ils, Roland emmene notre frere Richard à Charlemagne, jamais plus nous ne le verrons! Cousin dit Maugis, laissez moi faire, je m'en vais voir ce qui se passe au Camp, tandis que vous conduirez le Roi Yon à Montauban.* Quand la femme de Renaut sçut son arrivée, elle lui vint au devant avec ses deux enfans qui d'abord firent plusieurs reproches à leur oncle.

D'abord que Maugis fut à Montauban, il se désarma & se mit tout nud, puis mangea d'une herbe qui le fit venir enflé comme un crapaut; puis prit d'une autre dont il se frota, qui le fit paroître noir comme un more, & tourna ses yeux de telle sorte, qu'il sembloit être moribond, & s'habilla d'une façon étrange: si bien qu'il étoit impossible de le connoître, & sortit ainsi de Montauban. Il courut promptement au pavillon de Charlemagne, avant que Roland y fut arrivé, & demeura là sans dire mot. Quand il marchoit il faisoit le boiteux, & s'appuyoit sur son bordon. Quand Charlemagne sortit, il lui dit: Sire, je prie le Roi de gloire de vous garder de mort & de mauvaise trahison.

Charlemagne le rebuta fort, en lui disant: ôte-toi d'ici Maraut, je ne veux plus me fier à personne depuis que le fripon de Maugis m'a trompé; il fait telle figure qu'il veut. Maugis ne disoit aucun mot, mais peu après il lui dit: Sire si Maugis est un fripon, tous les pauvres ne le sont pas, & un pauvre estropié comme moi est incapable de faire du mal. Sire, je viens de Jerusalem, d'adorer notre Sauveur dans son saint Sepulcre; mais je passai hier par Balançon & à Gironde,

Gironde, puis vers Montauban, où malheureusement des voleurs tuerent tous mes compagnons, & me mirent en cet état. Je demandai quels gens cela étoient? On me dit que c'étoient les fi's d'Aimon & Maugis qui mourroient de faim dans montauban, & ne laissoient passer personne sans être volés : c'est pourquoi, Sire Je vous demande justice.

Charlemagne lui dit : dis tu la vérité ? Assurement, Sire, dit le Pelerin. Il l'interrogea de son nom & de sa Patrie ? Il repondit qu'il s'appelloit Guiden, & qu'il étoit Breton. Je vous demande justice : comment, dit le Roi, veu tu avoir raison de ces gens-là, que je ne peus l'avoir pour moi ? Si je les tenois, ? je les ferois mourir. Sire, dit Maugis, Dieu me fasse justice, puisque vous ne pouvez.

Les Seigneurs qui étoient là dirent : Sire, ce Pelerin à la mine d'un honnête homme, faites-lui la charité. Le Roi lui fit donner trois pistoles. Puis il demanda à manger, & on lui apporta à manger, cependant Roland arriva, qui emmenoit Richard prisonnier. Quand les Seigneurs le virent ils le prierent de le laisser, & de dire que c'est un autre Chevalier. Un page oyant cela, fut trouver l'Empereur, & lui recita tout ce qui s'étoit passé à Vaucouleurs, & comme Roland amenoit Richard prisonnier, il le felicita, & lui dit qu'il se distingoit bien des autres, & que si Ogier l'eut servit fidélement, les quatre fils dAimon ne seroient pas impunis : mais puisque vous n'avez pû prendre que celui-là, il le faut faire pendre. Et où serai-je pendu, dit Richard ? A Monfaucon, répond Charlemagne. Prenez garde à vous, dit Richard.

Charlemagne lui donna un coup de cane sur la tête, dont Richard se voulant venger, sauta ou coup de Charlemagne, qu'il eut étranglé sans le secours. Les Seigneurs dirent qu'il ne falloit pas battre un prisonnier. Charlemagne dit : Il faut qu'il soit pendu. Maugis n'osoit rien dire, mais fit signe à Richard de ne se point étonner, & s'en alla à Montauban où Renaut & les autres l'attendoient. Ils furent bien fâchés de voir revenir Maugis sans Richard, & Renaut leur dit qu'ils étoient cause de sa perte, car s'ils l'eussent pas quitté, on ne l'eut pas pris.

Renaut demanda à Maugis où étoit Richard ? Il dit qu'il étoit en prison ; & qu'on le devoit pendre à Monfaucon, c'est pourquoi il faut s'équiper & s'en aller. Renaut consolé de ces paroles, s'arma promptement avec ses gens, & coururent vers Monfaucon. Quand ils furent proche, Renaut leur dit de sauver Richar à tel prix que ce fut. Ils lui promirent tous de combattre jusqu'à la mort, & ils s'embusquerent dans un bois toufu sur le chemin qu'on devoit passer.

Carlemagne voulant faire son exécution envoya chercher Beranger de Valois, & lui dit mon ami, vous êtes mon Vassal ; car vous tenez de moi l'Ecosse & l'Irlande, & vous me devez servir en toute occasion : je vous affranchis vous & les vôtres, si vous voulez pendre Richard. Sire, dit Beranger, je connois que vous ne m'aimez pas : commandez-moi ce qu'il vous plaira, je tâcherai de le faire ; mais non pas cela.

Voyant que Beranger ne le vouloit pas faire, s'adressa au comte Idelon, & lui representa que comme Richard étoit criminel de leze-Majesté, qu'il étoit Chevalier de ses Ordres, il falloit qu'un

E

autre chevalier le pendit, & pour sa récompense il ne payeroit rien du droit annuel qu'il lui devoit ? Idelon dit qu'il seroit dommage de faire mourir ce jeune homme, & qu'il ne le feroit pas pour tout son Empire.

Lors il appella Ogier, & lui reprocha qu'il l'avoit trahi à Vaucouleurs, & que s'il vouloit se disculper de ce crime, il falloit qu'il pendit Richard, & qu'en recompense il lui donnoit la Ville de Lyon, & l'exemptoit de tout service. Sire, dit Ogier, vous savez que Richard est mon cousin, & que par consequent au lieu de lui ôter la vie, je la lui sauverois si je pouvois.

Puis il appella l'Archevêque Turpin, & lui dit qu'il le feroit Pape s'il vouloit pendre Richard ? Turpin lui dit que les sacrés Canons leur défendoit de s'ingérer dans les affaires criminels, & que s'il le faisoit il ne pourroit plus dire la Messe. Lors il dit à Salomon de Bretagne de faire cette exécution, & qu'il le feroit Duc d'Anjou. Sire, dit-il, quand vous me donneriez toute la France je ne le ferois pas. Puis il se tourna vers Roland, & lui dit : Mon neveu, pendez-le s'il vous plaît, & *je* vous donnerai Cologne sur le Rhin. Sire dit Roland si *je* le faisois *je* serois un traître, car *je* lui promis de ne lui point faire du mal ; si *je* manquois de parole, on ne se fieroit pas à moi.

Quand Charlemagne vit que tous ses Chevaliers le refusoient, il s'adressa à Richard Duc de Normandie, lui disant, Comme vous êtes l'homme du monde que j'ai estimé le plus, *je* vous prie de me faire un plaisir, c'est d'aller pendre le fils d'Aymon au Pin de Monfaucon, Sire, dit-il, *je* le veux, pourvû que vous veniez avec moi.

Lors il dit au Duc Nesme : Que ferai-*je* dans cet affaire ? Sire, dit-il, *je* vous donnerai bon conseil, si vous me voulez croire. Vous savez que les Fils d'Aymon & Maugis sont les meilleurs Chevaliers du monde, qu'il y a seize ans que cette guerre dure, dont plusieurs bons Chevaliers y sont morts : c'est pourquoi vous manderez à Renaut & à ses freres que s'ils vous veulent servir fidélement, délivrerez leur frere, avec un pardon général de tout le passé. Je n'en ferai rien, dit-il, il faut que Richard soit pendu. Sire, dit Nesme, il est d'un grand lignage, vous ne trouverez personne qui le veuille pendre. Si vous voulez tant le faire mourir, je vous conseille de le faire mettre en prison, & le faire mourir de faim. Nesme, dit Charlemagne, vous savez que Maugis m'a trompé souvent, & comme c'est un Sorcier, il l'auroit bientôt délivré. Lors Ogier dit à Nesme : A quoi vous amusez-vous, il fera la paix, quand il ne pourra faire autrement.

Ogier sortit dehors avec les autres Officiers, qui étoient bien dix mille hommes : & Ogier cria : Nous verrons maintenant qui osera pendre Richard, car tel y ira qui n'en reviendra pas.



Comme Charlemagne envoya pendre Richard, & comme Renaut le secourut & pendit Ripus à sa place.

QUAND Charlemagne se vit refuser de tous ses principaux amis, il s'adressa à Ripus, & lui dit : Si vous voulez m'obliger, il faut que vous pendiez Richard & je vous ferai mon Chambellan ! Sire, dit-il je ferai tout ce qu'il vous plaira : car Renaut tua mon oncle au gué de Balançon. Cela est vrai, dit Ogier, & vous serez un poltron si vous ne le vengez pas. Ripus dit : Sire, pourvû que ce soit du consentement des 12 Pairs de France, j'accepte vos offres. Tous lui permirent & d'abord il s'en alla armer, monta à cheval, & vint à la tente du Roi, qui lui dit, prenez mille Cavaliers avec vous, & si Renaut & Maugis y viennent pendez-les avec l'autre. Sire, dit-il, je suivrai vos ordres. Lors on monta Richard sur un mulet, ayant la corde au cou comme un larron, on le passa devant le pavillon du Roi, qui lui dit : Vengez-moi de ce coquin. Sire, dit Ripus, plût à Dieu que je tinse ainsi les autres.

Etant arrivés à Monfaucon, Ripus montra à Richard les potences, disant : voilà votre logis, à présent sera vengée la mort de Fouques mon oncle, que Renaut tua aux plaines de Vaucouleurs. Richard ne voyant pas ses freres, fut bien étonné : il s'avisa d'entretenir Ripus de belles paroles, lui disant : *Ripus ayez pitié de moi, sauvez-moi la vie ; si vous me faites cette grace ; je vous donne cent marcs d'or !* Je n'en ferai rien, dit Ripus, je ne ferois pas cela pour une Province. Richard lui dit, *Si vous n'avez pas pitié de mon corps, au moins ayez pitié de mon ame : je vous demande un confesseur, car j'ai besoin de me confesser.* Je le veux dit Ripus.

Le Confesseur étant venu, Richard disoit beaucoup plus de péchés qu'il n'en avoit commis pour prolonger sa vie. Quand il vit que le secours ne venoit point, il commença à s'étonner, il dit à son cou-

fesseur qu'il n'avoit plus rien à dire de lui donner l'absolution. Quand Ripus vit qu'il étoit confessé, il lui fit monter l'échelle, & commençoit à l'attracher. Richard lui dit: Ami je te prie de me laissea dire une Oraison que j'ai accoûtumé de dire, qui est fort courte? Je n'en ferai rien, dit Ripus, il faut que je fasse mon devoir. Ses gens dirent que c'étoit la moindre grace qu'on lui peut faire, & lui laissa dire ce qui suit.

O bon Dieu qui de rien créates le Ciel & la terre, le soleil, la lune, & les quatre élemens; puis formates l'homme à votre image & semblance, & lui donnates domination sur tous les animaux des champs, sur les poissons de la mer, les oiseaux de l'air, Vous grand Dieu, qui sauvates Noë du déluge avec sa famille, Daniel de la fosse aux Lions' jonas du ventre de la Balêne, les trois enfans Hebreux de la fournaise ardente de Babilonne, Judith des mains d'Holopherne, & Susanne de la fausse occusation qu'on lui imputoit. Vous, grand Dieu, qui pour racheter tous les hommes, envoyates votre cher Fils au monde pour être comme nous, & nous montrer le chemin du Ciel en imitant ses souffrances, plaise à votre divine Majesté de me pardonner tous mes pechés, & d'accepter ma mort pour la satisfaction d'iceux, car je vous proteste que s'il me restoit quelque peu de vie, je l'employerai mieux pour votre service que je n'ai fait cy-devant, que si Charlemagne vouloit j'irois planter la Croix au milieu de la Turquie. Ah mes freres, où êtes-vous! Ah Maugis où êtes-vous! & se voyant sans secours, il dit à Ripus de le faire mourir.



Comme Bayard éveilla Renaut qui dormoit, lui donna du pied sur son casque qui le fit tressaillir.

QUAND Bayard, qui étoit instruit par Maugis, qui entendoit la parole comme un homme oüit le bruit des gens que Ripus avoit

amené avec lui à Monfaucon & voyant que Renaut ne s'éveilloit point, il le frapa du pied & l'éveilla, puis regardant vers Monfaucon il vit beaucoup de monde assemblé. D'abord il monta sur Bayard qui couroit comme le vent : & ses freres & Maugis le suivirent.

Quand Ripus les vit venir, il ne sçavoit que faire. Il vouloit s'enfuir, mais Renaut l'attrapa, & le blama fort de ce qu'il avoit voulu pendre son frere, Ripus cherchoit des excuses sur le commandement du Roi, disant que ce qu'il en avoit fait étoit son ordre exprès. Renaut n'écoutant pas ses raisons, se jetta sur l'escorte, ses freres & Maugis en firent de même, de sorte qu'ils mirent tout en deroute & ayant délié Richard ôtè la corde de son coup, ils la mirent à Ripus & Renaut le pendit au lieu qu'il vouloit pendre son frere.

Renaut remercia Dieu de ce qu'il avoit delivré son frere, puis il demanda à Richard comment tout s'étoit passé. Certes, dit-il, je dois avoir obligation à Ogier, à Roland, à Hector, à Richard de Normandie, à Aidelon, à Salomon, à Olivier, & à Turpin ; car ils ont disputé contre Charlemagne pour l'amour de moi : ils croyoient effectivement que je serois sans secours, & ils étoient bien fachés de ce que Ripus avoit pris cette commission, dont je leur suis obligé, & je veux les aller remercier.

D'abord il prit les armes de Ripus, monta sur son cheval, & s'en alla au camp de charlemagne. Quand Ogier le vit venir, il crut que c'étoit Ripus & en même tems il courut sur lui pour le fraper ; mais Richard se découvrit, & ayant haussé la visiére de son casque, lui dit que Ripus avoit été mis à sa place ; & qu'il venoit le remercier, avec Messieurs les Chevaliers qui avoient demandé sa grace à l'Empereur.

Charlemagne croyoit aussi que c'étoit Ripus qui venoit de faire son exécution, mais c'étoit le contraire, & voyant qu'Ogier le vouloit fraper, il se mit en colere, disant qu'Ogier le payeroit. Aussi-tôt que Richard fut près de Charlemagne, il lui demanda s'il avoit bien fait son devoir ; Richard dit d'abord qu'oüi, qu'il étoit bien attaché, & qu'il ne feroit plus de mal à personne. J'en suis aise dit Charlemagne & moi aussi, dit Richard en se mocquant. Puis il lui dit : Sire vous croyez donc que Ripus ait pendu Richard ; mais c'est le contraire, car c'est Richard qui a pendu Ripus avec que quinze de ses gens.

Quand Charlemagne oüit cela, il pensa tomber de son cheval, & devint comme immobile. D'abord il voulut fraper Richard, & coururent l'un contre l'autre si rudement : que ses deux lances se mirent en plusieurs piéces, puis ils prirent leurs épées & & s'en donnerent cent coups, sans pouvoir s'entamer le corps l'un de l'autre ? mais le cheval de Charlemagne fut tuè, dont il pensa enrager, & cria à ses gens de courir dessus ; mais Richard fut secouru de ses freres & Maugis, & y eut un grand carnage.

Charlemagne ayant prit un autre cheval, courut d'abard contre Renaut, ils se choquerent si fort que leurs lances volerent en piéces & tomberent tous deux par terre, Ils prirent leurs épées, & le Roi dit ; vraiment si je suis vaincu par un chevalier, je ne dois pas être Roi. Renaut connoissant que c'étoit l'Empereur se recula en arriere, & lui demanda un peu de tems pour lui parler. Le Roi lui accorda sa demande & lui dit : Je

ne sai qui vous êtes ; mais vous joûtez bien. Sire dit-il, je suis Renaut fils d'Aimon, que vous demande pardon : je vous prie d'avoir pitié de moi & de mes freres. Vous nous avez chassé hors de votre empire & de notre maison il y a quinze ans, ce qui a causé la mort de plusieurs bons chevaliers. Vous savez mieux que moi les avantures de la guerre : aujourd'hui l'on gagne, & demain l'on pert : c'est pourquoi, Sire je vous prie de la finir en notre endroit : ce n'est pas la crainte de la mort qui me fait dire cela, mais bien le zele & l'affection que j'ai de vous servir, & d'être votre ami. Vous parlez envain, dit Carlemague, il ne falloit pas avoir tué mon neveu Bertelot mon grand ami. Je vous promets que vous n'aurez jamais de paix qne vous ne m'ayez mis Maugis entre les mains, pour en faire à ma volonté car je le hais comme le Diable.

Renaut voyant qu'il prêchoit inutilement, dit : Sire, ne prendriez vous pas de l'or pour notre rachat ; Non dit-il, vous serez pendus, ou je ne pourrai pas. Lors il tira son epée & en frapa Renaut sur son casque, & le coup glissa sur son bouclier, dont il lui en coupa une partie. Renaut prit le Roi à travers le corps & le mit devant lui sur Bayard, pour l'emmener prisonnier sans lui faire autre mal. Lors Charlemagne se prit à dire Monjoye S. Denis Roland où êtes-vous ? Olivier où êtes-vous ? Si vous me laissez emmener, cela vous sera reproché.

D'abord Roland, Olivier & les autres Seigneurs furent au secours du Roi, de l'autre côté vinrent les freres de Renaut & Maugis, avec quatre cens Chevaliers dont il y eut grand carnage : Roland courut sur Renaut & le frapa si fort sur son casque, qu'il l'étourdit. Renaut ayant Charlemagne devant lui ne pouvoit se défendre, ainsi il le laissa tomber & combattit genereusement, & ses freres étant venus à sou secours ; ils mirent l'armée de Charlemagne en deroute, & se retirerent à Montauban.



comme après la defaite de Charlemogne on lui abatit son pavillon, & on lui emporta son Aigle d'or qui étoit dessus.

RENAUT voyant que l'armée du Roi étoit en deroute, incita ses gens à aller piller le Camp, ce qu'ils firent; car d'abord qu'ils y furent arrivés, chacun mit la main à l'œuvre, & Renaut s'attachant au Pavillon Royal, coupa le cordages & enleva l'Aigles d'or massif qui ètoit dessus, d'un valeur inestimable, puis cria *Montauban.* Puis, les gens du Roi furent bien épouvantés & ne sçavoient que faire; car les fils d'Aimon en renversoient autant qu'il s'enpresentoit.

Quand Maugis eut mis l'Aigle d'or en main seure il retourna chercher Charlemagne & l'ayant rencontré il lui dit : *C'est à present que la mort de mon Pere sera vengée & lui donna un coup de lance dans la poitrine, qui le blessa un peu, & si sa cuirasse n'eût été bien trempée, il etoit mort. D'abord il cria au secours, Maugis regardant derriére lui ne vit point ses cousins, ce qui l'étonna fort. Ils avoient déjà passé la riviere, Roland & Olivier furent bien-tôt là pour sécourir le Roi.*

Maugis voyant que ses affaires n'alloient pas bien, delogea promptement & galopa après ses cousins. Quand il eut passé Balançon, il renconta une compagnie de gens de Charlemagne qui venoient à lui : il se batit contre eux vigoureusement. Cependand Olivier arriva, & lui porta un coup de lance dans la poitrine, qui le blessa fort & le mit à bas. Maugis fut bientôt sur pied & de son épée se défendit en honnête-homme. La nuit étant déjà si sombre qu'ils ne se conoissent pas entr'eux, Olivier lui dit : Chevalier, je ne sçai qui tu est, mais si tu veux te rendreje te donne quartier ? Qui êtes-vous dit Maugis ? Je suis Olivier, dit-il. Vraiment je me rendrois à vous, si je croyois avoir grace de l'Empereur : Assurez-vous dit Olivier, que je ferai mon possible, pour vous accommoder ensemble. Lors Maugis lui donna son épée & Olivier le fit monter sur un petit cheval, & l'emmena au Pavillon Royal.

Quand Olivier vit la Tente du Roi à bas, il fut bien surpris & craignit fort que Maugis ne lui échapat, parce qu'il sçavoit l'Art Magique mieux qu' homme de son tems, c'est pourquoi il lui dit ? Maugis vous sçavez que vous êtes mon prisonnier de guerre, je veux que vous juriez que vous ne sortirez pas d'ici sans mon congé. Monsieur, dit-il je le veux. Alors il jura tout ce qu'Olivier voulut il le fit désarmer &penser sa playe, puis le fit mettre au lit.

Pendant ces choses les quatre fils d'Aimon emmenerent leur butin dans Montauban, & Alar ne voyant pas Maugis, il le demanda à ses freres : qui lui dirent qu'il étoit devant.

Charlemagne ayant assemblé son conseil dit, Messieurs, je vous ai tenus long-tems sans que personne vous ait rien ôté du vôtre, maintenant que je suis vieux je croyois être en repos, cependant je vois bien que je ne merite pas d'être Roi, puisqu'on m'a emmporté ma Couronne & mon Aigle. Messieurs les Pairs de France, je vous conseille de faire Renaut votre Roi, car il le mérite mieux que moi. Ses Seigneurs oyant cela le consolerent le mieux qu'ils purent.

Le Duc de Nesme prenant la parole pour tous, lui dit ; Sire je sçai que nous avons failli en supportant pas trop vos ennemis ; mais nous

le faisions pour avoir la paix. Vous sçavez que les guerres civiles ruinent les Etats les plus florissans, & que cette guerre a fait mourir plusieurs braves Chevaliers, qui seroient encore en vie, si vous aviez suivi mon conseil; mais jamais vous ne voulutes la paix & vous avez toujours perdu. Certes, dit-il, je ne ferai jamais la paix que Renaut ou Maugis ne soit pendu. Olivier survint qui lui demanda le sujet de son courroux; Nesme lui raconta ce qui se passoit & incontinent Olivier dit: Sire, prenez courage; car Maugis est mon prisonnier. Faites-moi le voir, dit le Roi, car je n'en croirai rien, que je ne le voye.

D'abord Olivier & Roland allerent querir Maugis, & l'amenerent aû Roi, qui fut bien aise de cela, & blama Maugis de mille reproches, mais principalement de ce qu'il lui avoit emporté son Aigle d'or massif qui étoit sur sa Tante. Sire, Maugis, nous vous avons demandé la paix plusieurs fois, sans pouvoir l'obtenir, & ainsi j'ai fait comme à la guerre. Pour ta récompense, dit Charlemagne, il faut que tu sois pendu. Vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira, dit Maugis? mais mes cousins ne laisseront pas ma mort impunie.

Quand les quatre fils d'Aymon furent arrivés à Montauban ils furent bien reçus de la Princesse & des habitans. Renaut demanda d'abord si Maugis étoit venu, & on lui dit que non. Il fut bien en peine & songea comme il devoit faire. Au sortir de table, voyant qu'il ne revenoit pas, il partit pour l'aller chercher, & étant au gué de Balançon il trouva deux Laquais du Roi qui abreuvoient des chevaux, lesquels lui demanderent à qui il étoit: Renaut repondit qu'il étoit des gens de Ripus, qui s'étoit sauvé du combat quand les fils d'Aymon l'avoient pendu à Monfauçon, il leur demanda? Que fait le Roi, soupera-t'il bientôt? certes dirent-ils, il fait grande chere & a perdu tout son chagrin de la mort de Ripus depuis qu'on lui a amené Maugis prisonnier. Comment dit-il, qui, l'a pris? Olivier & Roland, dirent-ils.

Après qu'ils eurent assez parlé, les Laquais s'en allerent, laissant Renaut dans une grande inquiétude. Il ruminoit en soi-même ce qu'il pouvoit faire? Son esprit étant combattu de mille passions. Tantôt il vouloit aller au Camp du Roi chercher son cousin Maugis au hazard de sa vie; après il disoit que ce seroit une temerité, qu'un homme seul attaquât toute une armée. Enfin il resolut d'attedre au lendemain.



Comme Maugis condamné à mort se sauva & emporta la couronne, l'Epée, le Trésor du Roi, prit les Epée des douze Pairs de France, & les emporta à Montauban.

CHARLEMAGNE voynat Maugis à son pouvoit, fit assemb'er son grand Conseil, & leur dit: Seigneurs, vous sçavez les piéces que Maugis m'a fait. Vous sçavez que c'est un voleur achevé, que c'est un Magicien achevé & un Enchanteur, e'est pourquoi il le faut faire pendre dés ce soir, afin qu'il nous échape pas.

Le Duc de Baviere prenant la parole, comme un Chef du Conseil, dit Sire je vous conseille de ne pas faire mourir Maugis la nuit, parce que les fils d'Aimon diroient que vous n'avez pas osé le faire de jour, de peur qu'ils ne vous l'ôtassent, ce qui vous serois un grand mépris & à votre Etat. Il le faut faire mourir de jour, &l'escoter de tant de monde, qu'en cas que ses cousins viennent pour l'enlever, ils soient pendus avec lui. Nesme, dit Charlemagne vous vous mocquez de moi, si ce voleur vient à se sauver; on se gaussera de nous. Sire, dit Maugis, si vous avez peur que je m'en aille, je vous donnerai caution. Quelle caution donnera-tu dit le Roi? Lors il dit à Olivier: Vous sçavez bien que quand je me rendis, vous me promites de m'aider envers le Roi: je vous prie d'être ma caution pour cette nuit, & je suplie les douze Pairs de Frane d'en faire de même. Ils lui dirent de jurer qu'il ne s'en iroit pas sans leur congé & qu'il s'engageroit pour lui. D'abord il jura par sa foi qu'il ne s'en iroit pas sans leur dire adieu. Il prirent cela de bonne part & se rendirent caution pour lui. Charlemagne leur dit de bien prendre garde à ce Sorcier, qu'ils ne se laissassent pas tromper.

Maugis voyant que ses affaires alloient bien, dit aux pairs de France, Messieurs, puisque vous m'avez fait une grace, je vous prie de me faire donner à manger, car je meurs de faim. Quand le Roi entendit cela, il lui dit : pourras-tu bien manger, méchant homme ? Assurement, dit-il, pourvû que j'aie de quoi. Le Roi commanda qu'on se mit à table & fit mettre Maugis près de lui, de peur de le perdre. Pendant le souper Maugis mangeoit plus que quatre & le Roi ne pouvoit rien manger.

Quand Olivier vit cela il se mit à rire vers Roland & l'heurta du coude en disant : le Roi n'ose pas manger, de peur que Maugis ne l'enchante. Il est vrai, dit Roland. Après souper Charlemagne commanda à son Sénéchal de garder des flambeaux allumés toute la nuit. Cela fut fait, puis il commanda à Olivier, à Roland & aux douze Pairs de France de veiller avec lui, afin que ce maudit larron ne leur échapât, & qu'on mit des gardes par tout. Il faut jouer aux cartes, dit-il, afin de ne pas dormir. Après cela il s'assit sur son lit & fit asseoir Maugis auprès de lui. Sire, dit Maugis, où dois-je reposer ? Comment, dit-il, vous voulez dormir ? Oui, Sire, s'il vous plaît. Ma foi, dit le Roi, vous reposerez mal : Sire, dit-il, faites-moi la grace que je vous demande, puisque vous avez mes cautions. Certes, dit le Roi, tu ne me tromperas pas cette fois.

Aussitôt il lui fit mettre les fers aux pieds & aux mains, puis le fit attacher au travers du corps à une longue chaîne qui tenoit au pilier du lit, & lui fit mettre un collier de fer au col, dont il voulut avoir la clef, & étant ainsi, il lui dit : Maugis, vous n'échaperez pas maintenant. Non certes, dit-il, car je suis trop bien attaché & gardé.

Quand Maugis vit qu'il étoit tems, il commença à faire son charme, & les fit dormir profondement. D'abord qu'ils furent endormis, il en fit un autre qui fit tomber tous les fers dont il étoit attaché. Il mit un coussin sous la tête du Roi, prit joyeuse son épée & la mit à son côté, aprés il vint à Roland, lui prit la sienne, qu'il nomma Durandal, celle d'Olivier, nommée haute Claire, & à Ogier Courtin; puis il vint aux coffres où étoit la couronne & le trésor du Roi, prit tout & puis il prit une certaine herbe & il en frotta le nez & la bouche du Roi, & lui fit sa moustache à l'Espagnole & s'en alla sans que le Roi lui pût rien dire, quoiqu'il l'eût éveillé, & lui eut dit adieu.

Charlemagne se voyant duper, pensa enrager. Il appella les douze Pairs ; mais il ne les pût éveiller. Quand il vit cela il leur frota le nez d'une herbe qu'il avoit apportée du Levant qui les éveilla. Ils se regardoient les uns les autres & rioient de voir le Roi ainsi transfiguré ; mais il y eut bien du changement quand ils ne trouverent pas Maugis. Le Roi s'irrita fort contr'eux, leur disant qu'il falloit qu'ils trouvassent puisqu'ils en avoient repondu, & que s'ils l'avoient laissé pendre ils ne seroient pas dans cette peine. Roland dit à Ogier s'il l'avoit fait sauver ? Non certes, dit-il, Charlemagne dit qu'il l'avoit bien vû, mais qu'il ne pouvoit rien dire, parce qu'il étoit charmé.

Roland se voyant dans Durandal, commença à se gratter l'oreille, & regarda çà & là pour voir si elles n'y étoient point : & voyant que les autres n'en avoient point, il leur dit : par ma foi, Messieurs, nous

sommes vêtus d'un même drap. Charlemagne voyant ses coffres ouverts, s'écria hautement : Ah larron de Maugis, je n'ai point gagné à ta prise ! & voyant ses coffres vuides, il tomba pâmé.

Ils coururent après, mais il étoit trop tard ; Maugis étoit déja dans Montauban. Quand ses cousins le virent en cet état, ils lui firent un grane accueil & en témoignerent une grande joye, puis chacun se retira pour se reposer. Le lendemain un chacun raconta sa chance : Maugis leur dit de leur montrer leur butin ; d'abord Richard lui montra l'Aigle d'or qu'ils avoient ôté sur la tente du Roi, & Maugis dit : qu'il la falloit mettre sur la plus haute Tour de Montauban, afin que tout le monde la put voir. Elle jettoit une si grande clarté, quand le Soleil luisoit dessus, qu'on ne la pouvoit regarder. Maugis leur montra sa capture, & ils dirent qu'ils avoient assez d'or pour faire dix ans la guerre.

L'Empereur voyant que ses affaires alloient fort mal fit assembler son Conseil, disant : Messieurs, je vois que depuis que nous sommes ici nous avous toujours perdu, & je ne sçai comment faire pour me venger de ces coquins ; vous y êtes autant intéressés que moi ; comment ferons-nous pour en venir à bout ? ils dirent qu'ils ne sçavoient que faire, mais qu'ils suivroient ses ordres. Lors il dit : il faut envoyer Ogier avec le Duc Nesme, l'Archevêque Turpin & Estou, qui sont parens des fils d'Aymon, à Montauban, pour dire à Renaut & à Maugis, que s'ils me veulent rendre ma Couronne, mon Aigle & nos Epées, je leur donne trêve pour deux ans. Aussi-tôt ils monterent à cheval : quand ils furent au premier corps de garde on leur demanda ce qu'ils vouloient ? ils répondirent qu'ils avoient à parler à Renaut de la part de l'Empereur : Messieurs, dirent-ils, on va l'avertir. D'abord ils vinrent a la porte, où ils se saluerent honorablement ; puis Renaut les fit entrer & les introduisit dans le Palais, où la Princesse leur fit bon accueil.

D'abord on fit apporter la colation, dont ces Seigneurs furent ravis de voir tant de magnificence, & ensuite Ogier prononça ce discours : *Mes chers Cousins, vous sçavez que nous sommes toujours aimés & qu'il n'a pas tenu à nous que vous soyez en paix avec l'Empereur ; mais nous ne sommes venus ici que pour faire une treve, si c'est votre plaisir, qui sera l'acheminement à la paix. Renaut dit qu'il en étoit content. Aussi-tôt Ogier dit que Maugis les avoit méchamment trompés, en ce qu'ils s'étoient tous rendus caution pour lui sauver la vie & que cependant il s'en étoit allé en cachette & avoit emporté la Couronne du Roi & beaucoup d'or, avec toutes nos épées. Mon cousin, s'il vous plaît de nous les rendre, avec la Couronne & l'Aigle, vous aurez treve pour deux ans, & dans cette intervalle nous tâcherons de faire la paix.*

Maugis les embrassa amiablement, & leur dit : Messieurs, vous voyez qu'il est tard, vous demeurerez ici pour ce soir, & demain nous vous rendrons réponse. Volontiers, dirent-ils. Lors Maugis commanda de préparer le souper & ordonna tout ce qu'il falloit faire. Après le souper ils diviserent de plusieurs choses, puis chacun se retira. Le lendemain matin ils se saluerent & après Ogier dit à Renaut : mon cousin, avons-nous bonne réponse ? oui, dit-il, je veux faire ce qu'il vous plaira pour avoir la paix. D'abord il fit apporter les épées, la Couronne & l'Aigle d'or.

Quand Ogier vit cela il se mit à rire, disant; Par ma foi mes cousins vous aviez fait là une bonne prise.

Guichard voyant que Renaut vouloit rendre l'Aigle d'or dit qu'il ne la rendoit point, parce que Charlemagne l'avoit maltraité d'un bâton étant prisonnier. Ils se contesterent tous deux, & Nesme voyant cela se contenta de prendre la Couronne & les Epées.

Après cela Ogier dit à Renaut : Cousin, je vous conseille de venir avec nous, tandis que Maugis & vos freres demeureront ici pour garder le Château. Je le veux, dit-il pourvû que le Roi ne me fasse aucun outrage. Venez assurement, dit Nesme, nous repondons de vous. Ils monterent à Cheval, Renaut & Alar les suivirent, n'ayant avec eux que deux Chevaliers. Ils passerent la riviere à Balançon, & quand ils eurent passez, Ogier leur dit Messienrs, vous sçavez que le Roi veut un mal mortel à nos cousins, je crois qu'il seroit bien que vous restiez ici tandis que vous irons szavoir sa volonté ? Vous parlez bien, dit Nesme. Amis, dit Renaut, je me fie à vous : faites que tout soit sincere. Certainement vous pouvez vous y fier, dirent-ils.

Nesme & Ogier allerent au Camp, & Renaut demeura avec l'Archevêque Turpin & Estou. Pinable, l'espion de Charlemagne, étoit au gué de Balançon qui entendoit tout, & le raporta promptement au Roi, disant, Sire j'ai laissé Renaut & Alar au gué de Balançon avec Turpin & Estou. Et Ogier & Nesme viennent ici pour sçavoir s'ils seront en assurance. Est-ce bien vrai, dit le Roi? Oui dit-il. Il commanda en même-tems à Olivier de prendre deux cens hommes, & aller à Balançon pour prendre Renaut & Alar. Si vous les prenez je vous recompenserai.

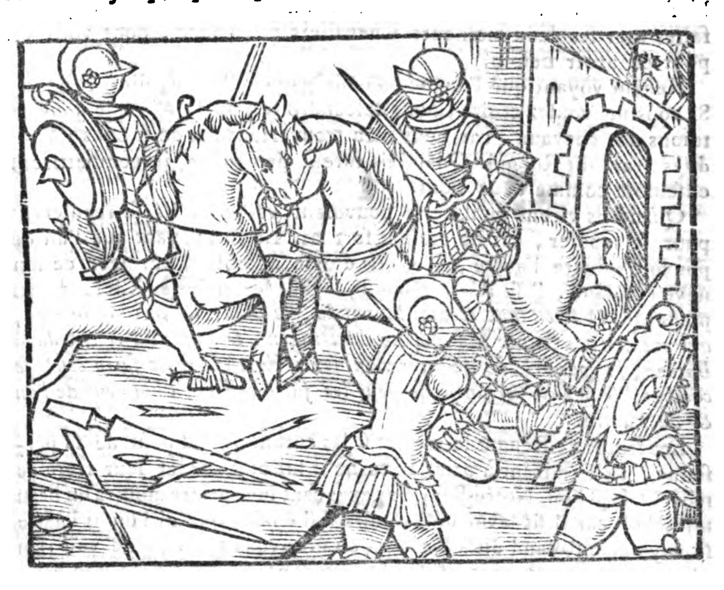
Pendant qu'Olivier étoit allé à Balançon, Ogier & Nesme arriverent devant le Roi ils le saluerent humblemen:, mais il ne leur dit mot. Ét lors Ogier lui dit: Sire, d'où vient que vous faites si peu d'état de nous ? Ogier dit-il, qu'avez-vous fait de Renaut, il étoit bien avec vous ? Oui, dit-il, nous l'avons amené sur notre foi pour prendre ôtage de la treve que vous lui avez donné. Par saint Denis dit le Roi, Je n'en ferai rien car si je le puis tenir; je le ferai mourir vilainement. Je m'étonne, dit le Duc Nesme, que vous osiez proferer cette parole. Je vous assure que si vous faites ce que vout dites, nous ferons contre vous; & tiendrons notre promesse à Renaut

Olivier étant arrivé sur le bord de Balançon, surprit Renaut à pied & ne lui donna pas le tems de monter sur Bayard. Il se tourne vers l'Archevêque Turpin & Estou, & leur dit : Vous m'avez ttahis, je ne l'ensse jamais crû, Sire, dirent-ils, nous en sommes innocens : nous vous défendrons au peril de nos vies : Puis Renaut dit à Olivier : Vous pouvez maintenant me rendre la même grace que je vous fis quand Maugis vous abatit à Vaucouleurs : Vous sçavez qu'un plaisir en requiert un autre, je vous rendis votre cheval & vous aidat à remonter. Sire, dit-il, cela est vrai : je vous jure que je suis fâché de vous avoir trouvé ici. Cependant Roland survint, criant hautement : Renaut vous êtes pris. Aussi-tôt Ogier arriva, qui dit à Roland de ne le point toucher : car Nesme & moi l'avons ammené sur notre foi & serment pour ôtage de la treve que nous lui avons donné de la part du Roi.

Olivier dit à Roland : cousin, Renaut me fit un jour une courtoi-

fie : je ferois ingrat si je ne lui rendois la pareille. Si vous me voulez croire nous le menerons vers le Roi, & tacherons de faire sa paix. Messieurs dit Nesme je trouve cela à propos; car de passer pour tra tres cela seroit facheux, & nous ne souffrirons pas qu'on lui fasse du mal. Roland & Olivier amenerent Renaut à Charlemagne : mais l'Archevêque Turpin, Ogier, Nesme & Estou ne le quitterent point; & lors qu'Olivier le présenta au Roi, Ogier dit: Sire, vous sçavez bien comment vous nous envoyâtes vers Montauban pour faire trêve avec les 4. fils d'Aimon & Maugis: nous y fumes reçu avec toute la civilité possible, & on nous accorda toutes nos demandes, & amenâmes Renaut sous sauf conduit, repondant tous quatre de sa personne. Cependant vous l'avez fait prendre mal à propos, vû que voici votre Couronne & nos épées. Et l'Aigle d'or? Vous l'aurez quand il vous plaira.

Ogier, dit Charlemagne, vous parlez en vain, & les autres aussi il ne m'échappera pas comme l'autre, car je lui ferai couper tous ses membres & jetter au feu. Il n'en fera rien, dit Ogier, & je serai sincere jusqu'à la mort. Sire, dit Renaut que voulez-vous que je fasse ? vous m'avez appellé traitre, & je ne l'ai jamais été ni homme de ma race : & s'il y a quelqu'un qui me le veuille soutenir je lui donne le duël.



Comme Renaut combattit contre Roland, & comme Maugis emporta Charlemagne à Montauban.

D'Abord que Roland vit le jour il se leva, & s'en alla ouir la Messe, puis il se fit armer & monta à cheval. Lors Charlemagne lui dit: Mon neveu je prie Dieu qu'il vous préserve de mort & de prison, car vous savez que Renaut a droit, & que nous avons tort : &

je ne voudrois pas pour la moitié de mon Empire, qu'il vous arrivât aucun mal. Sire, dit Roland, puiſque vous aviez tort, vous ne deviez pas accepter la bataille; mais puiſque la choſe eſt venue ſi avant il la faut ſoutenir en honneur. Je prie Dieu par ſa ſainte grace de me faire miſéricorde.

Roland trouva Renaut qui l'attendoit, auquel il dit: Renaut aujourd'hui vous aurez affaire à moi. Renaut lui dit: Roland, il n'appartient pas à un Chevalier comme vous de menacer ainſi; ſi vous voulez la paix vous l'aurez, & ſi vous voulez la guerre de même. Renaut, dit Roland, je ne ſuis pas venu ici pour avoir la paix, mais gardez-vous de moi, & ferez bien. Et vous de moi, dit Renaut, car aujourd'hui j'abbatrai votre orgueil. Lors ils piquerent leurs chevaux, & ſe donnerent de ſi rudes coups, qu'ils briſerent leurs lances, & Renaut tomba par terre, ſa ſelle entre ſes cuiſſes, & Roland abandonna les étriers. Renaut s'étant relevé monta ſur Bayard ſans ſelle, courut ſur Roland, & lui donna un grand coup d'épée. Roland ſe voyant bleſſé, mit auſſi la main à l'épée, & courut contre Renaut. Ils ſe battirent ſi fort l'un & l'autre, qu'il mirent leurs écus en piéces. Les Barons qui virent un ſi rude choc furent bien étonnés. Le Duc Neſme s'écria, Ah! Charlemagne maudite ſoit votre cruauté, vous faites tuer les deux meilleurs Chevaliers du monde, dont vous en pourrez avoir beſoin.

Renaut voyant que l'un ne pouvoit gagner l'autre, dit à Roland: Si vous me voulez croire, nous deſcendrons à pied, afin que nous ne tuions nos chevaux, car nous n'en trouverions pas de ſi bons; Vous dites vrai, dit Roland. Quand ils furent deſcendus, ils combattirent enſemble comme deux lions.

Quand ils virent qu'il ne ſe pouvoient vaincre, ils ſe reculerent pour ſe repoſer, car ils etoient fort las. Le Roi voyant que l'un ne pouvoit vaincre l'autre, & qu'ils étoien affoiblis, eut peur de ſon neveu Roland, il ſe mit à genouz, levant les mains au Ciel, dit en pleurant: *O Dieu qui créates le monde, le Ciel, la terre & la mer, qui préſervâtes Sainte Marguerite du Dragon, & Jonas du ventre de la Balêne, je vous prie de délivrer mon neveu Roland, & de faire ceſſer le combat, & m'envoyer un ſigne pour les faire ceſſer à l'honneur de l'un & de l'autre.*

Les freres de Renaut le voyant ſi las eurent grand peur de ſa perſonne, ils ſe mirent à prier Dieu qu'il lui plût garder leur frere de mort & de priſon. Notre-Seigneur exauçant leur priere montra un beau miracle; car il fit lever un brouillard ſi épais, que ni l'un ni l'autre ſe voyoient. Roland dit à Renaut, où êtes-vous allé, je ne vois rien ni moi auſſi, dit Renaut. Roland, faites-moi un plaiſir, & une autre fois j'en ferai autant pour vous, Renaut lui répondit: je veux ſauver mon honneur. Grand merci, dit Roland, de ce que vous m'avez accordé, ſçachez que la choſe que je vous veux demander eſt que vous m'emmeniez à Montauban avec vous; je le veux, dit Renaut, & vous nous ferez bien de l'honneur.

Quand Roland eut oui ces paroles, il recouvra la vue, & vit auſſi clairement qu'auparavant. Il prit Valenti ſon cheval, & monta deſſus,

& Renaut monta sur Bayard. Le Roi voyant cela, fut tout ébahi, & se mit à crier : Seigneurs : regardez, je ne comprens pas cela Renaut emmenne Roland & vous le laisser emmener : quand les Barons de France ouirent ainsi parler le Roi ils coururent après Renaut.

Charlemagne les suivit jusqu'aux portes de Montauban, & commença à crier hautement : *Renaut il vous souviendra de ce que vous avez fait : car tant que je vivrai vous n'aurez de paix avec moi puis s'en retourna à son camp.* Quand ses gens le virent venir ils allerent au devant, & lui dirent : Sire ; qu'avez-vous fait de Roland, Seigneurs dit-il, il s'en est allé à Montauban : je vous commande à tous qu'incontinent & sans délai, mon siege soit mis à l'entour de Montauban. Vous porterez le drapeau, dit-il à Ogier, & Richard de Normandie conduira les troupes.

Quand il eut tout commandé, ils se mirent à abbattre pavillon & tentes, pour emmener devant Montauban. Quand le camp fut posé, Richard de Normandie s'en vint dessus le gué de Balançon avec dix mille hommes pour garder jusqu'à ce que l'armée fut passée. Cependant le Roi s'étoit mis devant pour aller voir où il mettroit son siége. Quand tout fut arrivé devant la place, le Roi fit tendre son pavillon devant la grande porte ; & quand tout fut prêt, la sentinelle qui étoit sur la grande Tour s'en vint à Maugis, & lui dit : Sire, sachez que l'Empereur est arrivé & tous ses gens, & a mis son pavillon devant la grande porte. N'ayez point peur, dit Maugis, car il décampera plutôt qu'il ne pense.

Maugis avertit Renaut de tout ce qui se passoit ; & du camp du Roi devant Montauban. Sur le soir il dit à Maugis : Cousin, je vous prie de faire bonne garde, nous en avons besoin. Etant tous couchés, Maugis s'en alla à l'étable, prit Bayard, & monta dessus : il sortit hors de Montaubon, & alla au pavillon du Roi, & il charma tous ceux cu camp, Puis alla au lit du Roi, lequel il emporta entre ses bras, le mit sur Bayard, & l'emporta dans Montauban, & le mit dans son lit. Il alluma un flambeau au milieu de la chambre, & s'en alla trouver Renaut : & lui dit : Cousin que donneriez-vous à un homme qui vous mettroit le Roi entre vos mains. Par ma foi, dit Renaut, je donnerois tout ce que j'ai au monde si je l'avois céans. Cousin, dit Maugis, promettez moi de ne lui faire aucun mal, je vous le ferai voir céans. Il ne lui sera fait aucun mal, dit Renaut. D'abord Maugis le mena en sa chambre, & le lui montra qui dormoit, & lui dit : prenez garde qu'il ne vous échape. Maugis laissa Renaut dans la chambre, & prit une grande écharpe & un bourdon, & sortit hors de Montauban.

Comme Maugis s'en alla dans un hermetage, pour faire pénitence de ses péchés.

QUand Maugis eut rendu Charlemagne prisonnier à son cousin Renaut, il s'en alla de Montauban sans qu'aucun du Château le sçut que le portier. Il chemina tant qu'il vint à Dordonne passer la riviere, & se mit dans un bois fort épais : & ayant cheminé longtems il vit en haut un hermitage fort ancien, où il s'en alla. Devant la porte dudit hermitage sortoit une belle fontaine, lors Maugis entra

dans la chapelle, & pria Dieu de lui pardonner ses péchés, faisant vœu de faire sa demeure en ce lieu le reste de ses jours, & qu'il ne mangeroit que des racines & des herbes sauvages, priant Dieu de donner la paix à Renaut & à ses freres, faisant pénitence des maux qu'il avoit commis pour venger la mort de son Pere, que Ganelon avoit fait mourir.

Comme Charlemagne enragé du dépit de ce que Maugis l'avoit enchanté, affama Montauban par un long siége

RENAUT dit à ses freres : dites-moi ce que nous devons faire de la personne du Roi, que nous tenons entre nos mains ? Vous sçavez qu'il nous a fait plusieurs maux sans raison, il me semble que nous nous devrions venger de lui, puisque nous le tenons ? Sire, dit Richard, si vous me voulez croire nous le pendrons ; car étant mort, nous ne craindrons personne. Sur ces paroles Renaut se mit à penser, lui dit qui feroit cela : moi dit Richard, si vous le voulez. Renaut leva la tête, & dit : mes freres, vous sçavez que le Roi est notre Souverain & d'autre part vous voyez que Roland ; le Duc Nesme, Ogier l'Archevêque Turpin, & Estou, son céans pour faire notre paix : ils sçavent bien que nous avons droit. Si nous le faisons mourir, nous nous attirerons la haine de tout le monde, & une guerre perpetuelle. Mon frere, dit Alar, vous parlez sagement ; mais il ne veut faire de paix avez nous, il la lui faut faire signer, ou le garder ceans sans le faire mourir, c'est le moyen de n'avoir plus de guerre. Seigneur, dit Richard, laissons tout à la discretion de Renaut.

Ils laisserent le Roi endormi ; & s'en allerent à la chambre de Roland ; & Renaut commenca à crier ; levez-vous Roland je vous prie d'envoyer querir Ogier, l'Archevêque Turpin, & tous les autres qui sont ceans : car j'ai une chose à vous communiquer.

Quand Roland vit Renaut à heure induë, il fut fort surpris, & envoya querir ses compagnons : & quand ils furent venus, Renaut leur dit : Seigneurs, vous êtes mes amis, je n'ai rien à vous cacher ; vous sçaurez que j'ai céans un prisonnier, & qu'avant qu'il en sorte il faut que j'aye la paix & tout mon heritage.

Roland dit à Renaut, seroit-ce Charlemagne ? dites-moi de grace comment vous l'avez pû pendre : car on fait garde nuit & jour autour de son pavillon ; Je ne sçai dit Renaut comment Maugis a fait, mais il la apporté ici, & l'a couché dans son lit. Seigneur, dit le Duc Nesme, comment peut-il être que Maugis ait pris le Roi ? Il ne faut plus douter que Dieu ne veuille finir cette guerre, car plusieurs braves Chevaliers y sont morts. Roland & les autres allerent à la chambre où le Roi étoit tellement endormi, qu'on ne pouvoit l'éveiller.

Quand les Barons virent le Roi si endormi, ils furent bien surpris & Roland parla le premier, & dit à Renaut : où est Maugis, qui l'a si bien endormi ? Je vous prie de le faire venir afin de l'éveiller, & quand il sera éveillé, nous irons tous nous jetter à ses pieds pour lui crier merci : je vous prie de n'être plus emporté en paroles. Par ma foi dit Renaut, j'aimerois mieux mourir que de dire une méchante parole contre le Roi, au contraire, je mettrai mes biens & ma personne entre ses mains pour en faire à sa volonté, je ne lui demande

que

que la paix, & je m'en vais quérir Maugis pour en faire à sa volonté. Il chercha long-tems Maugis, mais il ne put le trouver, dont il fut fort fâché

Quand le portier sçut que Renaut cherchoit Maugis, il lui dit : Sire, vous ne le trouverez pas, car il est sorti cette nuit mal vêtu, & depuis que je lui ai ouvert la porte je ne l'ai plus vû. Renaut connut bien que Maugis s'en étoit allé, parce qu'il ne vouloit point voir le courroux du Roi. Il commença à pleurer, & dit aux Barons que Maugis s'en étoit allé, dont il étoit bien dolent. Hélas, que ferons-nous désormais, dit Richard ; nous avons perdu tout ce que nous pouvions perdre ? Il n'y a que six mois que sans lui je serois mort sur une infame potence ! Si vous avez eu querelle contre le Roi, cela n'a été que pour l'amour de nous. Il grinça les dents de dépit, & mit la main à l'épée pour tuer le Roi, mais Renaut l'empêcha. Ogier & Nesme dirent ; Richard, cela seroit lâche de tuer un homme qui dort : & s'il plait à Dieu, nous mettrons tout en bonne paix.

Seigneurs, dit Nesme, vous avez blâme de faire si grand deuil : Vous devriez songer à faire votre paix avec le Roi, & mettre fin à une guerre qui a duré si long-tems, je ne sçai comment nous pourrons parler à lui sans Maugis ; car nous ne le sçaurions éveiller, si Dieu n'y met la main. Et en parlant ensemble l'enchantement finit.

Quand le Roi fut éveillé, il se leva & commença a regarder autour de lui: il fut fort étonné de se voir à Montauban, & connut bien ce qu'avoit fait Maugis ; & jura qu'il ne feroit jamais la paix jusqu'à ce qu'on lui eut livré Maugis, pour en faire à sa volonté. Richard dit Sire, comment osez-vous dire cela : vous voyez que vous êtes notre prisonnier, & encore vous nous ménacez ! si je ne vous avois promis de ne vous faire mal, tout présentement je vous couperois la tête. Renaut se mit à genoux devant lui, & tous les Pairs de France avec lui, pour lui demander la paix, mais ce fut envain qu'ils travaillerent. Il persista toûjours à dire qu'il vouloit la mort de Maugis avant que de faire la paix.

Le Duc Nesme lui representa que les offres qu'on lui faisoit étoient fort avantageuses, mais son cœur ètoit plus dur que celui de Pharaon ; & il sembloit que le diable faisoit agir son esprit, pour nuire à la Chrêtienté. Renaut voyant cela se mit en colere : & lui dit que s'il n'avoit pas plus de considération pour lui qu'il en avoit pour eux il l'envoyeroit bientôt à l'autre monde.

Se voyant ainsi rebuté par son prisonnier, il usa encore d'une douceur incompréhensible en son endroit, vû qu'au lieu de le traiter en captif, il lui donna sa liberté, & lui prêta son Bayard, qu'il estimoit plus que tout l'or du monde, pour le rendre en son camp. Ses freres oyant cela penserent enrager de dépit, disant qu'il pouvoit faire alors sa paix avantageuse, au lieu que quand le Roi seroit en liberté il se mocqueroit d'eux. Renaut dit qu'ils auroient la paix quand Dieu voudroit.

Charlemagne étant arrivé en son camp sur Bayard, ses gens crurent que la paix étoit faites : mais ils furent bien surpris quand il renvoya Bayard, & qu'on vit faire des preparatifs pour continuer la guerre, pour assaillir la place. Les Seigneurs étoient tout confus, & comme on ne disoit rien, le Roi dit qu'il falloit donner un assaut,

général, pour n'avoir pas le deshonneur de lever le siége. D'abord on s'aprocha de la place, on dressa plusieurs escalades, qui n'aboutirent qu'à leur perte, car les assiégés les renverserent dans les fossés.

Quand Ogier le Danois vit tant de soldats tués, il fit des imprécations contre Charlemagne, & voulut se retirer, mais les autres Seigneurs le prierent de ne le pas quiter. Renaut de son côté fut blâme par ses freres de ce qu'il avoit delivré le Roi pour les perdre; au lieu que quand on le tenoit, il falloit le contraindre de signer cette paix si nuisible aux Sarrazins, qui vivoient dans la tranquillité, pendant que les Chrétiens se detruisoient eux mêmes? Ah Charlemagne, que vous êtes blâmable en cela puisqu'au lieu de tourner vos armes contre les infideles, vous les employez au détriment des enfans de Jesus-Christ.

Charlemagne voyant qu'il ne pouvoit plus rien faire s'avisa d'avoir Montauban par famine. A cette fin il fit fermer toutes les avenues, pour empêcher que rien n'entra dedans. La famine s'engendra dans la place, ensorte que les gens mouroient de faim, & alors furent bien en peine les quatre fils d'Aimon. Ils reprochoient à Renaut sa mauvaise conduite disant que si le Roi étoit mort, ils ne seroient pas reduits à cette grande misere, mais que jamais il ne les avoit voulu croire.

Charlemagne sçachant ce qui se passoit dans la place, dit à ses gens qu'il tenoit les fils d'Aimon comme il le vouloit. Tout le monde les déploroit, voyant qu'ils avoient cela par leur faute. Le Duc d'Aimon apprit les désastres de ses fils, il s'en vint au Camp du Roi secrétement, & bien qu'il les eût chassés hors de sa maison: il ne vouloit pourtant pas qu'ils mourussent miserablement de faim.

Tous les gens de Renaut étant morts, & tous leurs chevaux ayant été mangés, excepté Bayard, Renaut monta dessus, & vint trouver son pere au Camp Impérial. L'ayant trouvé dans sa Tente, il lui raconta tout ce qui se passoit à Montauban; ce qui obligea ce vieillard à verser des larmes, & à lui donner des vivres tant que Bayard en put porter, & commanda à son maître d'Hotel de remplir de pain & de viande les machines que le Roi lui avoit donné pour remplir de pierres, & les jetter dans la place. Cela fut fait adroitement.

Plusieurs Chevaliers blâmoient Aimon de ce qu'il faisoit contre ses fils, car ils croyoient que cela fut de pierres, mais Renaut trouva des munitions à foison, & en remercia Dieu. Charlemagne sçachant cela dit à Aimon qu'il le payeroit avant qu'il fut nuit. Et Aimon lui dit: Sire si mes fils avoient tort, je serois contr'eux: mais voyant que c'est vous, je dois les proteger au hasard de ma vie. Vous faites une guerre injuste, & mes fils ne se sont que trop soumis.

Le Duc Nesme dit: Sire, vous pouvez bien croire qu'Aimon ne souffriroit pas que vous fissiez mourir ses fils en sa présence, mais je vous conseille de le congédier. Charlemagne suivit son conseil, & d'abord Aimon monta à cheval & se retira. Les vivres étant finis, Alard dit à Renaut de tuer Bayard pour le manger. Renaut vint à Bayard pour le tuer, & d'abord cet animal commença à lui faire de caresses, ce qui obligea Renaut de dire, *Ah Bayard, comment oserai-je te faire du mal, toi qui m'as sauvé la vie tant de fois! Non, j'aime mieux mourir le premier, & il lui donna du foin à manger. Quand*

Yonnet son jeune fils ouit cela il lui demanda encore à manger. Lors ne sachant que faire, il demanda un bassin, & saigna Bayard au côté, qui jetta quantité de sang, qu'ils firent cuire, & le mangerent. Ce sang les substanta pendant quatre Jours ; mais au cinquiéme il voulut le saigner encore ; & il ne put avoir de sang.

La Princesse se voyant reduite à la derniere extrêmité, dit à son mari que puisqu'il ne pouvoit plus avoir de sang de Bayard il falloit l'achever de tuer pour manger sa chair. Madame, dit-il, vos raisons sont bonnes, mais si nous pouvons faire autrement, il lui faut laisser la vie.



Comme Renaut & les siens sortirent par dessous terre du fort de Montauban, étant affamés par la langueur du Siége, ils vinrent à Dordonne, où Charlemagne les reassiégea.

QUand Renaut fit faire son Château il fit faire un chemin couvert, qui alloit à une lieue de là. Il resolut de quitter la place, & & d'emmener sa famille, il monta sur Bayard avec ses trois freres vinrent dans le bois de la Serpente, auprès de l'hermitage du pere Bernard. Ils allerent voir le dit Hermite, qui leur donna à manger de ce qu'il avoit, & y demeurerent jusques à la nuit.

Sur le soir l'hermite leur donna deux chevaux, dont la Dame monta sur un, & les deux enfans sur l'autre & partirent pour Dordonne, quand ils furent arrivés, tout le peuple vint les saluer, & leur firent un grand accueil. Charlemagne voyant que personne ne paroissoit, crut qu'ils étoient mort de faim : c'est pourquoi il fit monter l'escalade & ils ne virent personne. Ils visiterent toute la place, ouvrirent la porte, & Charlemagne entra : & voyant qu'il n'y avoit personne, il dit que c'étoit un tour de Maugis. Sire, dit Nesme, vous

blamez Maugis, mais cette cave a été faite dés long-tems. Charlemagne fit chercher cette cave, pour ſçavoir où elle étoit, car je ne ſerai point aiſe que je ne le ſache. Roland fit allumer des flambeaux pour voir clair & entra dedans avec grand nombre de François & vinrent au bois de la Serpente. Lors dit à ſes gens : amis ne paſſons pas outre, car ce ſeroit du tems perdu.

Charlemagne leur demanda ce qu'ils avoient vû ; Roland lui dit qu'ils avoient paſſé par là, car il y avoit vû les pas de Bayard. Lors il fit décamper l'armée, & les Seigneurs furent bien aiſe de ce que les fils d'Aymon s'étoient ſauvés. Peu de jours aprés on dit à Charlemagne que les fils d'Aymon ſe rejouiſſoient fort dans Dordonne : & d'abord il reſolut de l'aller aſſiéger, & fit marcher l'armée de ce côté là. Quand il fut à Montorgueil il dreſſa ſon armée, ce que voyant Renaut, il mit ſes gens en état de défenſe, & jura que s'il pouvoit attraper Charlemagne qu'il n'en auroit point de pitié. Lors il ſe mit à la tête des ſiens monté ſur Bayard, & s'en alla demander une ſeconde fois la paix à Charlemagne, & qu'il lui donneroit Bayard ; mais ce fut inutilement.

Quand il fut de retour il exhorta ſes gens à bien faire, parce que c'étoit le coup de partie. A même tems ils coururent les uns contre les autres, ſe frapant ſi rudement, qu'on ne voyoit que corps morts ſur la place. Le combat fut fort opiniâtre, & dura plus de huit heures Quand Alra & ſes freres virent la reſolution de Renaut, pour ſe venger de Charlemagne, ils ſe jetterent dans la melée comme des lions affamés qui cherchent leur proye, & firent un carnage épouventable.

Charlemagne de ſon côté combattoit genereuſement, répouſſant ſes ennemis avec beauté, & les fit bien reculer. Quand Renaut vit que ſes gens reculoient, il combattit en retraite juſqu'à la porte de Dordonne. Quand Charlemagne vit que les fils d'aymon ſe jettoient dans la Ville, il cria à haute voix qu'on les prit, ce que voyant Renaut & ſes freres, ils tournerent bride & en tuerent plus de cent, firent autant de priſonniers, entre leſquels ſe trouva Richard de Normandie, un des douze Pairs de France, qu'ils menerent dans la place.

Quand Charlemagne vit cela il devint comme fou parce qu'il craignoit qu'on ne fit mourir Richard. Il commanda d'aſſiéger le place dans les formes, & ordonnant à chaque bande ce qu'elle devoit faire, proteſtant qu'il ne bougeroit pas de là qu'il n'eut fait pendre les quatre fils d'aymon. Sire, dit Roland, vous ſavez que c'eſt moi qui y a fait pire que tous aux quatre fils d'Aymon, jamais je ne vous ai demandé de paix entre vous & eux, mais à preſent la raiſon me le commande.

Sire, dit Roland, vous ſçavez bien qu'il y a plus de quinze ans que cette guerre dure contre ces quatre Chevaliers, qui ſont les plus braves du monde : je ſuis certain que ſi depuis ce tems là vous euſſiez employé vos troupes contre les Sarraſins, vous ſeriez maître de leur pays & n'euſſiez pas perdu les ſoldats qui ſont morts. D'ailleurs vous ſçavez qu'ils tiennent Richard de Normandie, & s'ils le font mourir, ce vous ſera un grand deshonneur. Charlemagne ne voulut rien écouter, & conclut de faire la guerre.



Comme Maugis étant en chemin pour aller voir Renaut, tua des brigands qui avoient volé deux Marchands qui par son moyen recouvrerent leur argent.

MAugis ayant demeuré en son Hermitage, songea en dormant qu'il étoit à Montauban, & qu'il voyoit Renaut & ses freres qui lui venoient au devant, & se plaignoient à lui que Charlemagne leur vouloit prendre Bayard, mais Renaut l'avoit empêché.

Maugis eut tant de douleur de ce songe, qu'il resolut d'aller chercher ses cousins, pour cet effet il prit son bourdon & sa cape, & se mit en chemin. Passant dans un grand bois environ l'heure de None, il rencontra deux pauvres Marchands que des voleurs avoient volés qui lamentoient fort. Il leur demanda le sujet de leurs pleurs; & ils lui dirent que des voleurs leur avoient ôté ce qu'ils avoient, & tué un de leurs compagnons. Maugis en eut grand pitié, & leur dit de le suivre, qu'il leur feroit rendre leur bien. Quand les Marchands ouirent parler ainsi Maugis, ils lui dirent : ils sont sept, & nous ne sommes que trois, comment les vaincre ? Si vous me voulez croire demeurez comme vous êtes.

Comme il s'en alloit il rencontra les voleurs, & leur dit : Amis bien vous en soit : pourquoi avez-vous pris le bien de ces Marchands ? cela est mal fait, c'est pourquoi je vous prie de le leur rendre, où nous aurons du bruit. Les voleurs se mirent en colere contre lui, le voulurent fraper mais il se mit en défense, & de son bourdon il tua le principal de tous. Quand les autres virent leur maître à bas, ils coururent tous sur Maugis; mais il se défendit si bien de son bourdon, qu'en peu de tems il en tua cinq, & les autres deux se sauverent dans le bois.

Les Marchands survinrent, & voyant les corps morts, ils dirent que Maugis étoit bon Pelerin, & lui demanderent excuse de ce qu'ils l'avoient meprisé. Il leur dit de prendre leur marchandise, & de prier Dieu pour lui. Puis il demanda si Charlemagne avoit pris Montauban & les quatre fils d'Aimon ? ils repondirent que Montauban étoit pris mais que les fils d'Aimon s'étoient retirés dans Dordonne, & que Charlemagne les avoit reassiégés. Il prit son chemin de ce côté-là, il s'aprocha de la place comme il put, & y entra, puis il vint au Palais, où il trouva Renaut avec ses gens qui étoient à table.

Maugis s'apuya contre un piller de la salle, & regardant ses amis qui dinoient. Le Sénechal voyant ce Pelerin lui fit donner à boire & à manger par charité. Quand il vit ces mets exquis, il les pria de lui donner du pain noir & de l'eau dans une écuelle de bois, car c'étoit son aliment ordinaire. Il mit son pain dans cette eau, & le mangea de bonne grace. Renaut voyant ce pauvre homme si maigre lui envoya un plat de venaison, mais il n'en voulut point.

Après le repas chacun se rendit à son poste pour se defendre. Lors Renaut s'aprocha de Maugis, & lui demanda qui il étoit; Maugis, se declara à lui, & ils s'embrasserent amiablement, puis raconterent leurs avantures, & Renaut le pria de changer d'habit, mais il lui fit reponse qu'il avoit fait vœu de n'en point changer, qu'il étoit venu seulement pour les voir, qui alloit à Jereusalem, & qu'il retouneroit finir sa vie dans son Hermitage. Quand on sçut que Maugis étoit venu, toute la ville fut en joye, & chacun le vint voir, mais principalement Alar, Guichard & Richard, avec la Duchesse qui l'aimoit uniquement. Mais ils furent bien surpris quand ils sçurent qu'il n'étoit venu que pour le voir, & qu'il vouloit s'en retourner, Renaut lui dit de prendre un cheval & de l'argent pour faire son voyage, mais il le remercia, & le lendemain il partit. Renaut l'accompagna jusq'à la porte avec ses freres, la Duchesse & ses enfans.

Maugis les recommanda à Dieu, & s'en alla; Mais il ne chemina guère sans être environné des gens de Charlemagne; les uns disoient que c'êtoit Maugis, les autres disoient que non, mais que c'étoit un autre qui le ressembloit.

Comme les Pairs de France prierent Carlemagne de faire la paix avec Renaut pour avoir Richard de Normandie, craignant qu'il ne fut pendu.

CHarlemagne étoit bien faché de ce qu'il ne pouvoit vaincre les quatre fils d'Aimon, mais aussi de ce qu'il ne pouvoit avoir Richard de Normadie, un de ses meilleurs Chevaliers. Il fit assembler tous ses Seigneurs, & leur dit; Messieurs, je vois bien que mes affaires vont mal puisque Renaut ne m'a pas renvoyé Richard de Normandie. Oncle dit Roland, je ne sçai comment vous osez dire cela : jamais vons ne verrez Richard, si vous ne faites grace aux quatre fils d'Aimon par plusieurs fois ils se sont soumis à votre volonté, & jamais vous n'avez voulu de paix. Ne vous étonnez pas si Renaut se dépite; car si vous consideriez la courtoisie qu'il vous fit quand il vous ténoit prisonnier, & la grande humilité qu'il vous fait tous les jours, vous en usuriez autrement: Mais voyant qu'il ne peut trouver de grace envers vous, il fait cesser sa courtoisie, & vous garde le meil-

leur de vos Chevaliers. Je vous assure qus s'il ne l'a pas fait mourir, c'est l'homme le plus courtois du monde.

Le Roi connut bien qu'il disoit vrai, & se mit à soupirer. D'abord l'Archevêque Turpin s'avança, Le Duc Nesme & Ogier, qui dirent: Sire, Roland vous dit la verité, Renaut a bien sujet d'être faché contre vous. Quand Charlemagne ouit ainsi parler ses Barons, il fut bien ébahi. Lors il leur dit: Messieurs, je vous prie d'aller à Dordonne & dites à Renaut de ma part de me rendre le Duc Richard & Maugis, & que je lui rendrai tout son pays, & que je prendrai ses deux enfans avec moi tant que je vivrai. Sire, dit Nesme, ce ne seroit que de tems perdu; parceque je sçai que Maugis n'y est plus depuis 3 ans & l'on ne sçait où il est. Nesme dit Charlemagne; vous verrez ce que Renaut vous dira.

Tous les Pairs lui remontrerent derechef les soumissions de Renaut; & sa courtoisie, le priant de faire la paix à ces considerarions. Charlemagne dit d'aller voir ce qu'il pourroit faire. Ils prirent des rameaux d'Olivier en leurs mains, & s'en allerent à Dordonne. On les fit entrer & le Duc Nesme après avoir salué Renaut, lui dit: *Sire, Charlemagne vous mande que vous lui rendiez le Duc Richard de Normandie & Maugis, & vous aurez la paix; il vous rendra toutes vos terres, & tiendra vos deux enfans avec lui, & les fera Chevaliers de sa propre main.*

Seigneur, dit Renaut, comme vous êtes les Chevaliers du monde que j'aime le plus, je vous remercie de tant de peine que vous prenez. Je ne sçai pas comment Charlemagne m'ose demander Maugis, vu que je ne sçai où il est, & qu'il est cause que je l'ai perdu. Plut à Dieu que j'eusse ici Charlemagne aussi bien que j'ai Richard de Normandie, car s'il ne me vouloit donner la paix, je vous promets qu'il laisseroit sa tête, pour les outrages qu'il m'a fait; je croyois qu'il étoit plus courtois qu'il n'est pas, & si j'eusse crû ne pouvoir l'adoucir, il y a long-tems que je serois vengé. Je vous prie de vous retirer, & dites à votre Roi que je n'ai point Maugis, mais quand je l'aurois il ne seroit pas pour lui. Et par dépit demain je ferai pendre Richard sur cette porte en sa presence pour lui temoigner que je ne le crains point. Je ne veux plus écouter ses propositions, il se mocque de moi. Les Seigneurs le voyant si irrité n'oserent plus parler & se retirerent. Quand ils furent au Camp, le Roi leur demanda qu'elle reponse ils aportoient? Sire, dit le Duc Nesme, Renaut vous mande que vous n'aurez point Maugis, car vous êtes cause qu'il l'a quitté; & par dépit de cela il va demain faire pendre Richard, & il en fera autant de tous ceux qu'il prendra des votres: & de plus que s'il vous tenoit, comme il tient Richard, si vous ne faisiez la paix, vous y laisseriez la tête.

Lors Roland dit: Sire, ne vous deplaise si je vous dis la verité. Vous avez tort de n'avoir pas accepté dans le tems les offres de Renaut, vous voudrez faire la paix que vous ne pourrez pas. Assurez-vous que s'il fait pendre Richard, ce sera une deshonneur éternelle à votre Majesté. Charlemagne lui dit, vous croyez m'épouvanter par vos paroles, je ne suis pas un enfant: je suis certain que si Renaut étoit si hardi que de faire mal à Richard, je le pendrois de ma main, lui & toute sa race.

Nesme voyant le Roi en colere, lui dit! Sire, je suis bien surpris de ce que vous nous menacez avec Renaut. Puisque vous

voulez pas suivre notre conseil, nous voulons nous retirer : Faites votre guerre vous-même. Ce même jour Renaut fit planter un gibet sur la porte de la ville, que tout le champ pouvoit voir. Roland dit à Charlemagne, Sire, venez voir la récompense qu'on va donner à Richard pour vous avoir fidelement servi ? Voilà ce qui nous doit servir d'un bel exemple. Taisez-vous, dit le Roi, ils font cela pour avoir la paix, mais il n'en sera rien.

Renaut envoya querir Richard par dix de ses gardes, qui le trouverent qui jouoit avec Yonnet fils de Renaut. Ils lui dirent de les suivre ; mais il n'en fit point d'état. Les gardes le prirent par les bras pour l'emmener, & se secouant d'eux, il amassa une pierre, de laquelle il en tua trois, & les autres prirent la fuite. Il se remit au jeu comme auparavant, disant qu'il falloit que ces gens fussent yvres. Il commanda à son valet de les jetter par la fenêtre ce qu'il fit. Yonnet n'osoit rien dire, craignant d'en avoir autant. Alar étoit hors du Palais, qui attendoit Richard pour le pendre : il vit jetter des corps morts par la fenêtre dont il fut bien faché, & le dit à Renaut. Ils monterent dans la tour, & trouverent Richard qui jouoit avec Yonet. D'abord il se leva, se plaignant à Renaut de ce qu'il lui avoit envoyé des ivrognes pour l'insulter. Ce ne sont point des ivrognes, dit Renaut, mais c'est que si aujourd'hui la paix n'est pas faite vous serez pendu demain. Richard lui dit ; cousin, on ne pend pas les prisonniers de guerre, s'il ne sont traitres : si je vous avois pris, vous ne voudriez pas que je vous fisse pendre ; mais permettez que je mande à Charlemagne, & nous verrons sa réponse.

D'abord il lui donna un Gentilhomme qu'il envoya à Charlemagne pour lui dire d'avoir pitié de lui, de faire la paix avec Renaut à tel prix que ce fut, qu'autrement il le verroit mourir honteusement. Je supplie aussi, dit-il, Messieurs les Pairs de France de parler pour moi, car autrement je suis mort. Charlemagne voyant cette lettre la rebuta, & persista en son opinion, que Renaut faisoit cela pour les intimider, & qu'il n'oseroit faire mal à Richard. Roland voyant l'opiniatreté de son Oncle, dit qu'il s'en alloit, & les autres Pairs en firent de même.

D'abord ils firent mettre leurs tentes à bas, & emmenerent avec eux plus de six mille hommes ; il ne resta avec le Roi que le Comte Ganelon & sa famille. Le Messager raconta à Renaut ce qui se passoit, & regardant Richard de Normandie, il lui dit : mon Cousin, je suis bien aise que vous connoissiez Charlemagne : je n'en veux pas à vous, mais souvenez-vous en.

Comme les Pairs de France abandonnerent Charlemagne parce qu'il ne vouloit pas faire sa paix avec les fils d'Aimon ; & puis il les rappella, leur promettant de faire ce qu'ils voudroient.

CHarlemagne voyant que les pairs de France l'avoient quitté par son opiniatreté, fit courir après pour les ramener, leur promettant de faire ce qu'ils voudroient. Ah Sire, dit le Courrier, plut à Dieu que vous eussiez fait cela il y a dix ans ! Il galopa jusqu'à ce qu'il les eut joints, & s'acquitta de sa commission. Les Seigneurs retournerent vers Charlemagne, qui leur dit : *Messieurs vous me forcez à faire une paix honteuse, mais pour finir cette guerre il faut que Renaut*

me laisse Bayard, & qu'il s'en aille à Jerusalem vêtu en pelerin, & je rendrai à ses freres & à ses fils tout ce qui leur appartient.

Nesme fut deputé pour cette affaire, lequel s'en acquitta très-bien & Renaut lui accorda toutes ses demandes, dont tout le monde fut bien aise. Il lui donna Bayard, & revint au camp, où il le rendit à Charlemagne. A même tems on fit des feux de joye par tout, & Renaut festina ses plus familiers, leur promettant de revenir bien-tôt, & que cette paix étoit plutôt pour eux que pour lui. Il se vêtit d'une robe violette, & chaussa des gros souliers, prit un bourdon à la main, puis dit adieu à sa femme & à ses fils, & partit avec ses freres & Richard qui l'accompagnerent assez loin, puis il recommanda sa famille à Richard de Normandie, qui lui promit de les secourir envers tous, & s'en alla.



Comme Richard de Normandie présenta au Roi les trois freres de Renaut, comme le cheval Bayard fut jetté dans la riviere, comme Maugis & Renaut firent la guerre aux Perses, & comme la Ville de Jerusalem fut prise par le moyen de Renaut & de Maugis & ôtée de la tyrannie des payens

RENaut étant parti, ses freres vinrent avec Richard de Normandie se jetter aux pieds du Roi, qui fut content de cela, & toute l'armée en montra une joye extrême. Alar lui dit: Sire, notre frere Renaut vous salue comme son Roi, il est parti pour Jerusalem & d'abord qu'il sera de retour il vous viendra saluer il se recommande à vous. Amis, dit le Roi soyez les bien venus, puisque Dieu veut que nous soyons amis, je vous ferai tout le bien que je pourrai; & si Dieu veut que Renaut revienne: je l'aimerai autant que mon neveu Roland.

Après cela, il retourna vers le Duc de Normandie, & l'embrassa puis il lui demanda quel traitement lui avoit fait Renaut; Sire dit-il, je n'ai jamais mieux été. D'abord le Roi décampa, & s'en vint vers Lié-

ge. Etant sur le pont de Meuse, il fit attacher une grosse pierre au col de Bayard, & le fit jetter dans la riviere, Bayard frappa tant de ses pieds ladite pierre, qu'il la rompit, & à la nage passa de l'autre côté puis se mit à hannir fortement, comme s'il eut cherché son Maître, & se jetta dans les Ardennes. Quand le Roi sçut que Bayard s'étoit sauvé il en fut faché mais les Seigneurs en furent joyeux.

Renaut arriva à Constantinople ? & logea chez une femme de sainte vie ; qui le servit du mieux qu'il put, puis le mena dans la chambre qu'il devoit coucher. Pendant la nuit il entendoit des grands soûpirs élancés par un homme malade. Quand il fut levé, il demanda à la femme qui étoit malade dans sa maison. Elle repondit que c'étoit un Pelerin, & il la pria de le lui faire voir. Quand Renaut vit que c'étoit Maugis, il remercia Dieu, & ils s'embrasserent amiablement & Maugis sortit du lit comme si jamais il n'avoit eu mal, il demanda à Renaut qui l'obligeoit à être de la sorte ? Il lui raconta toute l'affaire, dont il remercia Dieu, & de la grande joye qu'il eut, se trouva guéri.

Quand la Dame vit la joye de ces Pelerins, elle jugea bien qu'ils étoient Nobles, ce qui l'obligea de leur demander qui ils étoient ? Ils repondirent qu'ils étoient Gentils-hommes, mais que l'infortune les avoit jettés hors de leur pays. La Dame leur fit apporter des vivres à foison, dont ils se substanterent bien.

Le lendemain les deux pelerins partirent, & firent tant qu'ils se rendirent près de Jerusalem, où ils trouverent les Chrêtiens qui leur raconterent comment les Perses s'étoient rendus maîtres de la sainte Cité par surprise, & que les Chrêtiens la reprendroient, s'ils avoient quelque bon chef, Renaut se mit à rire, & dit : bon homme, nous allons voir ce que c'est.

Aussi-tôt ils chercherent de faire une petite logette, où ils se mirent parmi les Chêtiens, souhaitant fort d'avoir des armes pour leur aider. Voici que l'Amiral de Perse fit une sortie avec trois mille hommes, & le Comte de Rames, Galerant de Sagette & Geofroi de Nazareth les reçut vigoureusement, & y eut un rude combat dont les Perses furent contrains de se retirer avec perte.

Comme les Turcs se retiroient, ils firent tomber la loge de Renaut & de Maugis ce qui les mit en telle fureur, que de leurs bourdons ferrés par le bout ils en tuerent plus de cent. Sur cela arriva le Comte de Rames & Geofroi, qui virent le carnage que ces Pelerins avoient fait. Ils demanderent leur Nom & leur patrie ; Renaut leur dit la verité. D'abord le Comte de Rames se prosterna devant Renaut : en criant que Dieu l'avoit envoyé là pour sauver les fideles Chrêtiens, deliver le Roi Thomas de captivité. Renaut le fit lever, & lui demanda comment il avoit fait sa paix avec Charlemagne ? le Comte lui en fit un récit, & il les ammena dans sa Tente, où on les proclama Généraux de l'armée.

Quand Renaut vit que tout le Camp le prioit de recevoir leur serment de fidelité, il l'accepta. On lui amena de beaux chevaux, & il en choisit un, puis prit les armes nécessaires, & Maugis aussi. Ensuite ils furent traités magnifiquement à table, où rien n'y manquoit. Puis ils firent mettre par tout le Camp quantité de lumieres en signe de rejouissance. Quand les Sarrasins virent cela ils furent bien surpris, & leur

Général dit que les Chrêtiens faisoient comme les Cignes, qui chantent avant que de mourir. Le Roi Thomas ne sçachant pas cela, crut bien que ses gens ne faisoient pas tant de rejouissance sans quelque chose d'extraordinaire.

Ceux de Rames & des environs voyant une si grande clarté, crurent que Jerusalem étoit en feu, & d'autres disoient que c'étoit le Camp. Le lendemain les Turcs sortirent en grand nombre, commandés par le Roi Margaris. Ils marchoient en bon ordre pour forcer le Camp des Chrêtiens, mais ils ne s'en retournerent pas comme ils étoient venus, car Margaris & plusieurs autres y perdirent la vie, & les autres se sauverent comme ils purent.

Renaut voyant tant de Turcs à bas, assiégea Jerusalem dans les formes, il dressa des attaques, & en peu de tems se rendit maître de la place. Il passa par la Brêche du côté de la porte forte, & chassa les Turcs jusques devant le Temple de Salomon. Quand l'Amiral de Perse vit que ses affaires alloient mal, il monta dans la Tour où étoit le Roi Thomas & lui dit que s'il ne lui sauvoit la vie & à trois de ses Chevaliers, qu'il l'alloit jetter en bas. Le Roi lui dit qu'il vouloit parler à ses Lieutenans, & qu'il fairoit ce qu'il faudroit.

Le Roi manda au Comte Rames de lui venir parler pour capituler avec l'Amiral de Perses, dont après quelques contestations il fut dit que l'Amiral s'en iroit en son pays monté à cheval sans bottes, ni éperons & sans armes, & ses trois Gentils hommes à pied. La capitulation étant signée on lui expédia un passeport & se retira.

D'abord que le Roi fut en liberté, il embrassa Renaut & Maugis & toute sa sainte Cité étant émue ils passerent au fil de l'épée tous les Turcs qui étoient dedans. Puis ils allerent au Saint Sepulchre de notre Seigneur, pour le remercier des graces qu'il leur avoit fait, ensuite le Roi Thomas amena Renaut & Maugis dans son Louvre, & y furent traités magnifiquement. Il y eut des grandes rejouissances publiques pendant trois mois : & le peuple appelloit Renaut & Maugis Sauveur de la Chrètienté.

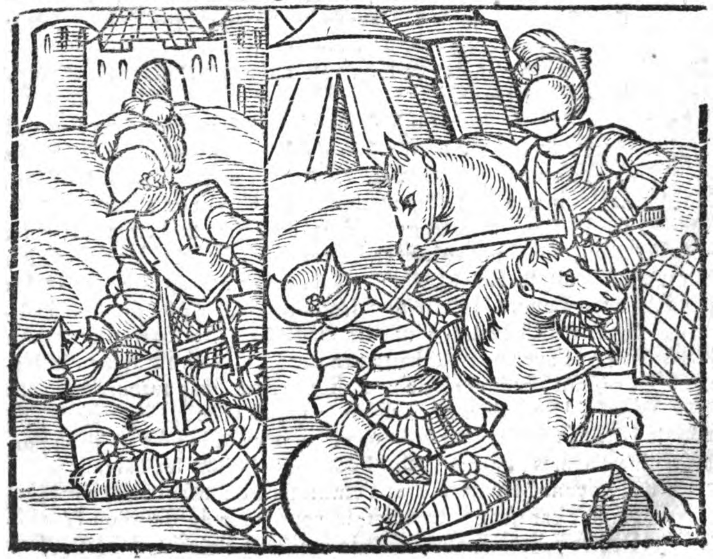
Après cela Renaut & Maugis demanderent leur congé au Roi qui fut fort triste, & qui eut bien voulu qu'ils eussent toujours resté près de lui, mais cela ne se pouvoit pas. Le Roi lui fit équiper un Vaisseau, leur donna des beaux présens puis ils s'embrasserent en pleurant, & se separerent. Ils s'embarquerent au Port de Jaffa, & demeurerent six mois sur mer, sans pouvoir prendre terre. Enfin Dieu les conduisit à Palerme où étoit le Roi Simon ; qui les reçut à bras ouverts, & les mena dans son Louvre. Il leur fit faire bonne chere ; en divisant de diverses choses un Chevalier vint dire au Roi que les Sarrasins étoient devant Palerme avec une puissante armée. Le Roi en fut triste, & Renaut s'en rejouit, & lui dit : ne vous étonnez pas, car aujourd'hui vous serez vengé, Dieu aidant. Aussi-tôt toute la ville fut en armes, & Maugis voyant que Renaut étoit armé, quoiqu'il eut dit qu'il ne porteroit plus d'armes, s'arma d'abord pour exterminer les Sarrasins.

Le Roi voyant Maugis armé, l'embrassa ; en disant : vous êtes un brave homme : car quand il est besoin vous jouez du Bourdon & aussi de l'épée. Sire, dit Renaut, c'est le meilleur Pelerin qui ait été en

la terre sainte. Le Roi le fit son Porte Enseigne & Maugis le remercia. Puis marcha à la tête de l'armée, le Roi & Renaut marchoient sur deux colonnes en bon ordre. Maugis commença le combat, & Renaut le finit; car ils firent un si grand carnage des Turcs, que la terre étoit toute couverte de corps & des chevaux morts. Renaut cria Montauban à même-tems on ne vit qu'épée & lances en l'air.

L'Amiral dit à ses gens que le Diable avoit porté ces deux grands vilains de Jerusalem à Palerme pour lui nuire; & voyant son armée en deroute, il se sauva dans son vaisseau, laissant tout son bagage & plus de vingt mille hommes morts sur la place. Quatre jours après ils partirent pour aller à Rome, où ils firent leur confession générale & eurent l'absolution du Pape, puis s'embarquerent pour revenir à Dordonne. y étant arrivés ils trouverent Alar qui leur fit grand accueil. D'abord Renaut demanda où étoit sa femme & ses enfans: Alar lui dit qu'ils étoient à Montauban, & qu'ils avoient fait rebatir le bourg & fortifier le Château, & il fut bien aise. Mais quand il vit ses freres tristes il connut qu'Alar ne disoit pas la verité, c'est pourquoi il les pria de lui dire la verité, & Alar ne put s'empêcher de lui dire la mort de sa femme.

Lors la joye fut changée en tristesse, & Renaut comme un homme plain de vertu, se consola en Dieu: disant qu'il acceptoit de sa main tout ce qu'il vouloit lui envoyer de sinistre. Cependant les fils de Renaut arriverent, qui se jettant aux pieds de leur pere fondoient en larmes, Renaut les embrassa d'une façon paternelle & resolut d'aller à Montauban. Maugis ne l'abandonna pas, & le suivit jusqu'au dit lieu à pied. Quand ceux de Montauban sçurent la venue du Duc, ils tapisserent la rue par où il devoit passer, témoignant un plaisir extreme. Quand ils eurent sejourné quelques jours, Maugis leur dit adieu, & retourna dans son Hermitage, où il mourut 7. ans après comme un St.



Comme les deux fils de Renaut combattirent avec les fils de Fouques Montmorillon, & les vainquirent.

RENAUT fut fort affligé de la mort de sa femme, mais il le fut bien autant pour la perte de Maugis. Il se consola avec ses freres le mieux qu'il put. Il leur laissa tous les biens patrimoniaux, & ne garda que Montauban pour ses enfans. Il les fit instruire dans les bonnes mœurs, & les nourrit jusqu'à ce qu'ils pussent porter les armes. Un jour il les fit joûter contre d'autres petits Chevaliers ; ils donnerent en cette occasion des marques d'une grande valeur. Il les instruisit ensuite de ce qu'ils devoient faire, puis les fit équiper selon leus condition, & les envoya avec 500, Chevaliers à Charlemagne.

Quand il furent devant Charlemagne, ils se mirent à genoux & leur demanda qui ils étoient ? ils répondirent qu'ils étoient fils de Renaut de Montauban, qui lui baisoit très-humblement les mains. Vraiment dit le Roi, vous n'êtes point batards, car vous ressemblez bien votre Pere. Lors l'aîné dit qu'ils étoient venus pour le servir, s'il les jugeoit capables. Charlemagne en fut bien aise, & leur dit qu'il les feroit Chevaliers quand ils voudroient. Roland & les autres pairs leur demanderent que faisoit leur pere ; ils répondirent qu'il se portoit bien, Dieu merci, & qu'il leur baisoit les mains.

Toute la Cour étoit contente de la venue de ces Princes, excepté les fils de Fouques de Montmorillon, qui étoient jaloux de ce que le Roi les aimoit plus qu'eux. Un jour on fit présent à Charlemagne d'un beau chapeau, lequel il donna à Yonet, & en passant contre le Constant fils aîné de Fouques, il le choqua sans penser à mal, dont ledit Constant lui chercha querelle, & l'appella fils de traitre, Yonet dit qu'il mentoit, qu'il n'étoit pas traitre, ni fils ne traitre : mais que c'étoit lui qui sortoit des Ganelons, & que si Renaut avoit tué Fouques c'étoit à son corps défendant, mais que quand il voudroit ils vuideroient cette dispute.

Charlemagne manda à Renaut de venir, pour assister à la cérémonie de ses fils, & d'abord Renaut manda à ses freres de se trouver à Paris pour le même sujet. Cela fut éxécuté dans les formes, & le jour de Notre-Dame d'Août ils furent faits Chevaliers. Renaut leur avoit fait faire des armes à l'épreuve, qu'il leur donna devant toute la Cour. Après la cérémonie, le Roi tint table ouverte pendant trois jours : & parce qu'il favorisoit plus les fils de Renaut que les autres, ceux de Fouques renouvellerent leur querelle, & en voulurent venir aux mains. Les fils de Renaut accepterent le combat, & demanderent permission au Roi & à leur Pere, qui furent bien aise de voir la générosité de ces deux jeunes Chevaliers. Les Champions se rendirent au lieu assigné, où le Roi se trouva avec un grand cortege. Les parens des Aymons étoient de leur côté, & ceux des Ganelons de l'autre ; mais le Roi ayant considéré qu'il pourroit y avoir de mêlée, commanda que le combat se fit dans l'Isle de Notre-Dame, & que personne n'y passeroit que les quatre combattans.

D'abord Beranger, Griffon & autres de leur race s'allerent cacher derrière une muraille, pour tuer les fils de Renaut s'ils étoient vainqueurs, par bonheur Renaut en fut averti, & y envoya sécretement



ses freres, pour défendre ses fils en cas de besoin. Renant étoit avec le Roi pour regarder ce combat : & Charlemagne voyant Alard armé dans l'Isle, dit que cela n'étoit pas bien. Lors il raconta la trahison qui se faisoit contre lesdits fils ; dont le Roi approuva son action : & dit, je crois que la France ne sera jamais sans traitres ; mais il faut que j'en fasse pendre quelqu'un pour faire peur aux autres. Les quatre Champions étant sur le lieu coururent l'un contre l'autre de telle force que leurs lances se mirent en piéces. Ils prirent leurs épées, & Yonnet coupa la visiere du casque de constant avec le nez. Aymonet emporta l'épaule gauche de Richard, & lui donna cent coups, dont il mourut sur la place. Ils coururent sur Constant. Mais Yonnet ne voulut pas que son frere le touchât, disant qu'il étoit capable de vaincre son ennemi. Ils se donnerent tant de coups, que Constant voyant son cheval mort & lui blessé en divers endroits, leur demanda la vie. Ils le menerent au Roi qui sçachant la trahison qu'ils avoient faits, le fit pendre aussitôt.

Leurs parens se rétirerent bien fâchés, disant qu'ils vengeroient bien cet affront une autre fois. En effet à la bataille de Roncevaux Ganelon trahit les douze pairs de France & les fit tuer miserablement, d'où s'ensuit encore en France que si un homme est traître, on le nomme traître Ganelon & perfide.

Renaut voyant ses fils victorieux, rendit grace à Dieu puis demanda son congé à Charlemagne qui leur fit des beaux présens, & s'en retournerent à Montauban.



Comme Renaut partit de Montauban en habit de Pelerin après avoir legué ses enfans, qui furent bien tristes quand ils le sçurent.

QUAND Renaut eût partagé ses biens, il demeura dans sa chambre jusqu'à minuit : & alors il se vêtit d'une cape, prit un bâton

à la main, & s'en alla sans dire mot à personne. Le Portier le voyat ainsi accoûtré, fut bien surpris. Lors il lui donna la bague de son doig disant de prier Dieu pour lui, que jamais plus on le verroit dans Mo tauban, & qu'il alloit finir ses jours dans quelque solitude, pou faire penitence de ses péchés.



Comme Renaut se mit à servir les Massons qui le tuerent par envie & le jetterent dans le rhin.

RENAUT étant parti de Montauban se mit à cheminer par les bois, ne mangeant que des fruits sauvages. Quand la nuit fut venue il se coucha sous un arbre, ayant fait sa priere & reposa jusqu'au soir. A l'aube du jour il se mit en chemin, & dix jours après il trouva un Couvent de Religieux où il reposa deux nuits. Les Religieux lui offrirent dequoi manger, mais il ne voulut que deux pains. Le jour suivant il partit pour aller à Cologne sur le rhin : où il trouva qu'on batissoit l'Eglise de Saint pierre. Il entra dedans, & y fit sa priere avec une ferveur extrême ; puis il s'adressa au Maître des Massons, & le pria de lui donner de l'emploi, qu'il serviroit de manœuvre. L'Architecte le prit & l'employa du mieux qu'il put. Un jour qu'il falloit remuer des grosses pierres, ils se mettoient quatre pour en porter une, & encore n'en pouvoient-ils pas venir à bout de tant qu'elles étoient pésantes ; cependant Renaut les fit reculer, porta la pierre une demi-lieue de là où ils y avoit d'autres massons qui batissoient une Chapelle des plus belles du monde, & il la porta comme s'il avoit porté un fromage d'une livre. Il en fut quérir encore des plus grosses, & les portoit si legerement que les premieres. Les Massons voyant que cet homme faisoit

.. de besogne que huit des autres; furent envieux contre lui d'une ..lle force qu'une nuit en dormant ils le tuerent d'un coup de couteau, ..uis le mirent dans un sac & celui qui lui avoit donné le coup le prit .. le mit sur son col & l'alla jetter dans le Rhin, où par permission di.. .., le sac s'arrêta à des branches d'arbrisseau, & cet endroit-la fai.. une petite Isle, & toute la nuit on y voyoit une grande clarté ce qui obligeoit tous les habitans des environs d'aller voir ce que c'étoit & s'étant approchés ils trouverent le corps de Renaut ainsi soutenu sans s'enfoncer : ils virent que c'étoit un miracle, & que c'étoit un corps St. On le mit dans un cercueil, où tout le monde l'alla voir. Ils voulurent le porter dans la Ville, mais ils ne purent pas. Alors ils se declarerent indignes de toucher ce Saint Corps qui avoit tant fatigué pour le service de Jesus-Christ, pour l'Exaltation de la Sainte Eglise, qui avoit tant exterminé des Sarrasins, & qui avoit fait paroître par-tout des marques de son zéle pour le service de Dieu.

L'Archevêque en étant averti, y vint en procession avec tout son Clergé. Il le fit mettre dans son carosse, & quoique les chevaux n'y fussent pas attelés, il ne laissa pas d'aller jusqu'au lieu où il vouloit être inhumé. Quand l'Archevêque & les assistans virent cela, ils se mirent à crier tous d'une voix; Miracle, Miracle, Miracle : & se mirent à chanter : *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur*, &c. Le Carosse ne cessa pas de rouler jusqu'à ce qu'il fut arrivé en une petite ville nommée Croine, & s'arrêta-là.

L'Archevêque connoissant que Dieu vouloit que ce Corps Saint fut là inhumé : se mit en priere avec son Clergé, puis il lui fit découvrir la face, pour tacher de sçavoir qui il étoit : & voyant que personne ne le connoissoit il le fit embaumer, & le laissa exposé dans une petite Eglie dediée à Notre-Dame, où il demeura long-tems. Les miracles fréquens qui s'y faisoient, obligerent quantité de personnes de toute condition à s'y rendre. Les nouvelles en vinrent jusqu'à Dordonne, & Alar ni ses freres ne sachant de quoi étoit devenu Renaut : & voyant la figure qu'on leur en faisoit, ils resolurent d'y aller & partirent d'abord.

Quand ils furent à Croine, ils descendirent devant l'Eglise, & ils trouverent tant de peuple, qu'à peine purent-ils entrer. Ils s'approcherent du Corps Saint, qui étoit sur un lit de parade environné des Cierges allumés. Ils le connurent fort bien & se jettant sur lui pour le baiser. Ils firent bien paroître l'amitié qu'ils avoient pour lui. L'Archevêque voyant cela fut bien étonné ; & sachant que c'étoit l'incomparable Renaut de Montauban, ce pilier de la Foi, le fleau des Sarrasins, le vengeur de Jesus-Christ, voulut lui-même prononcer son éloge au conspect de vingt mille personnes ; il y celebra la Messe pontificalement, & lui ayant renu tous les devoirs funebres, il se prosterna devant lui, le supliant d'interceder envers la divine Majesté pour lui & pour tous les fidéles Chrêtiens : l'ayant fait mettre dans un cercueil de plomb, il fut inhumé au milieu de ladite Eglise, où Dieu fit plusieurs miracles par son intercession.

FIN.